N° 462 — Tome CXXIII 16 Septembre 1917

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-huitième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, RENÉ ARCOS, R. DE BURY, ÉTIENNE FOURNOL,
PHILÉAS LEBESGUE, MARCEL L'HERBIER, PAUL LOUIS,
ALFRED MACHARD, HENRI MALO, ALEXANDRE MAVROUDIS,
CHARLES MERKI, PAUL MORISSE, GEORGES PALANTE, ANDRÉ ROUVEYRE,
DENIS THÉVENIN

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | **Étranger : 1 fr. 75**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVII

SOMMAIRE

—

N° 462. — 16 SEPTEMBRE 1917

Paul Louis	*Le Socialisme allemand et la Crise constitutionnelle Outre-Rhin*	193
André Rouveyre	*Visages* (2e série) : *XVI. Lloyd George.*	211
Denis Thévenin	*Civilisation*	212
René Arcos	*Poésie*	221
Étienne Fournol	*Les Héritiers de la Succession d'Autriche*	227
Henri Malo	*En Flandre : Paysages du temps de Guerre*	257
Marcel L'Herbier	« *Phèdre* » *à Cosmopolis*	275
Alfred Machard	*Trique, gamin de Paris*, roman (Première partie, I-VI.)	282

REVUE DE LA QUINZAINE

Intérim	*Les Poèmes*	312
Georges Palante	*Philosophie*	317
Charles Merki	*Archéologie, Voyages*	324
R. de Bury	*Les Journaux*	329
Philéas Lebesgue	*Lettres portugaises*	333
Divers	*Ouvrages sur la Guerre actuelle*	338
Divers	*A l'Etranger* :	
	Allemagne (Henri Albert)	356
	Balkans (Alexandre Mavroudis)	362
	A travers la Presse (Paul Morisse)	364
Charles Merki	*Variétés : L'Exposition des Petits Fabricants*	370
Mercure	*Publications récentes*	374
—	*Echos*	375

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine, PARIS

Nouveautés :

Édition de luxe et définitive des Œuvres philosophiques
de Henri POINCARÉ
de l'Académie Française

LA SCIENCE ET L'HYPOTHÈSE

Un volume in-8° avec un portrait de l'auteur. — Prix..... 7 fr. 50

COLLECTION IN-18 A 3 FR. 50 LE VOLUME
Décision du Syndicat des Éditeurs (27 juin 1917). Augmentation provisoire : 50 centimes.

Abel HERMANT

Histoire amoureuse de Fanfan

ROMAN

M. Abel Hermant s'est chargé de recueillir et de nous présenter les souvenirs de Fanfan, qui entra dans la carrière des armes aux jours glorieux d'Arcole et de Rivoli, et qui n'en sortit à regret que sous le second Empire.
— Un volume —

Claude FARRÈRE et Lucien NEPOTY

LA VEILLE D'ARMES

Ceux qui ont applaudi cette œuvre au théâtre, cet hiver, voudront, c'est certain, la lire à présent, pour pouvoir admirer à loisir, une fois de plus, le style prestigieux de l'incomparable romancier qu'est Claude Farrère.
— Un volume —

Ève Paul MARGUERITTE

LA PRISON BLANCHE

ROMAN

Préface de M. PAUL MARGUERITTE, de l'Académie Goncourt.

Cette œuvre est pittoresque, amusante, intéressante, pleine de saveur locale — de saveur locale d'autant plus savoureuse, au demeurant, que le roman, par une actualité curieuse, se déroule à Constantinople.
— Un volume —

SELECT-COLLECTION
LE VOLUME (contenant un roman complet), **60 centimes**
avec couverture illustrée en couleurs

Max et Alex FISCHER

L'INCONDUITE DE LUCIE

ROMAN

Couv. illustrée en couleurs d'Albert GUILLAUME

Un volume

Abel HERMANT

LES RENARDS

ROMAN

Couverture illustrée en couleurs de F. FABIANO.

Un volume.

ENVOI CONTRE MANDAT-POSTE

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Histoire — Critique — Littérature

Agathon
L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne..... 3.50

Hortense Allart de Méritens
Lettres inédites à Sainte-Beuve..... 3.50

Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau
L'Enfer de la Bibliothèque Nationale..... 7.50

L'Arétin
Les Plus belles Pages de l'Arétin..... .50

Aurel
Jean Dolent..... 1 »
La Semaine d'Amour..... 3.50

Henri Bachelin
Jules Renard et son Œuvre 0.75

J. Barbey d'Aurevilly
L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly..... 3.50
Lettres à Léon Bloy..... 3.50
Lettres à une Amie..... 3.50

J.-M. Barrie
Margaret Ogilvy..... 3.50

Charles Baudelaire
Lettres, 1841-1866..... 3.50
Œuvres posthumes..... 3.50

Léon Bazalgette
Walt Whitman. L'Homme et son œuvre..... 7.50

Christian Beck
Le Trésor du Tourisme :
L'Italie Septentrionale..... 3.50
Rome et l'Italie Méridionale. 3.50
La Suisse..... 3.50

Dimitri de Benckendorff
La Favorite d'un Tzar..... 3.50

Paterne Berrichon
Jean-Arthur Rimbaud..... 3.50
La Vie de Jean-Arthur Rimbaud..... 3.50

Albert de Bersaucourt
Etudes et Recherches..... 3.50
Les Pamphlets contre Victor Hugo..... 3.50

Louis Bertrand
Gustave Flaubert..... 3.50

Ad. Van Bever et Paul Léautaud
Poètes d'aujourd'hui, *Morceaux choisis*. 2 vol.... 7 »

Ad. Van Bever et Ed. Sansot-Orland
Œuvres galantes des Conteurs italiens, I, II, chaque vol..... 3.50

Léon Bloy
L'Ame de Napoléon..... 3.50
Celle qui pleure..... 8.5
La Chevalière de la Mort... 2 »
Les Dernières Colonnes de l'Eglise..... 3.50
Exégèse des Lieux Communs, I, II, chaque volume..... 3.50
Le Fils de Louis XVI..... 3.50
L'Invendable..... 3.50
Le Mendiant ingrat..... 5 »
Mon Journal (pour faire suite au *Mendiant Ingrat*)... 3.50
Pages choisies..... 3.50
Le Pèlerin de l'Absolu..... 3.50
Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne..... 3.50
Le Sang du Pauvre..... 3.50
Au Seuil de l'Apocalypse.. 3.50
Le Vieux de la Montagne.. 3.50

Léon Bocquet
Albert Samain..... 3.50

Bottom
Ainsi parlait Jéroboam.... 2 »

Wacyl Boutros Ghali
Le Jardin des Fleurs..... 3.50

Georges Brandès
Essais choisis..... 3.50

Georges Buisseret
L'évolution idéologique d'Emile Verhaeren..... 0.75

Mélanie Calvat
Vie de Mélanie..... 3.50

Gaston Capon
Les Vestris..... 3.50

Louis Carlo et Ch. Régismanset
L'Exotisme..... 3.50

Jane Carlyle
Jane Welsh Carlyle..... 3.50

Thomas Carlyle
Lettres de Thomas Carlyle à sa mère..... 3.50
Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle, 2 vol..... 7 »
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours. I, II, III, chaque volume..... 3.50

Eugène Carrière
Ecrits et Lettres choisies.. 3.50

Félix Castigat et Victor Ridendo
Petit Musée de la Conversation..... 3.50

Fernand Caussy
Lacles..... 3.50

F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge
Les Derniers jours de Paul Verlaine..... 3.50

Charles Cestre
Bernard Shaw et son œuvre 3.50

Chamfort
Les plus belles pages de Chamfort..... 3.50

Paul Claudel
Connaissance de l'Est..... 3.50
Art poétique..... 3.50

Jean des Cognets
La Vie intérieure de Lamartine..... 3.50

Charles Collé
Journal historique inédit... 7.50

Vicomte de Colleville
Un Cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin.... 2 [»

J.-A. Coulangheon
Lettres à deux femmes.... 3.50

Marcel Coulon
Témoignages, I, II, III, chaque volume..... 3.50

Cyrano de Bergerac
Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac..... 3.50

Eugène Defrance
Catherine de Médicis..... 3.50
Charlotte Corday et la Mort de Marat..... 3.50
La Conversion d'un Sans-Culotte..... 3.50
La Maison de Madame Gourdan..... 3.50

Paul Delior
Remy de Gourmont et son Œuvre..... 0.75

Eugène Demolder
L'Espagne en auto..... 3.50

René Descharmes et René Dumesnil
Autour de Flaubert, 2 vol.. 7 »

Henry Detouche
De Montmartre à Montserrat (*illustré*)..... 3.50

Diderot
Les plus belles pages de Diderot..... 3.50

Pierre Dufay
Victor Hugo à vingt ans... 3.50

Georges Duhamel
Paul Claudel..... 2.50
Les Poètes et la Poésie.... 3.50

Edouard Dujardin
La Source du Fleuve chrétien..... 3.50

Louis Dumur
Les Enfants et la religion. 0.50

DERNIÈRES PUBLICATIONS

PAUL FORT

nthologie des Ballades Françaises, 1897-1917. (I. Ballades Françaises. — II. Montagne. — III. Le Roman de Louis XI. — IV. Les Idylles antiques. — V. L'Amour marin. — VI. Paris Sentimental. — VII. Les Hymnes de Feu. — VIII. Coxcomb ou l'Homme tout nu tombé du Paradis. — IX. Ile de France. — X. Mortcerf. — XI. La Tristesse de l'Homme. — XII. L'Aventure éternelle. — XIII. Monthéry-la-Bataille. — XIV. Vivre en Dieu. — XV. Chanson pour me consoler d'être heureux. — XVI. Les Nocturnes. — XVII. Si Peau d'Ane m'était conté. — XVIII. Deux Chaumières au pays de l'Yveline. — XIX. Poèmes de France (Bulletin lyrique de la Guerre). — XX. Le Temps de Guerre). Vol. In-18. 3.50

LÉON BLOY

éditations d'un Solitaire en 1916. Vol, in-18 ..... 3.50

GEORGES DUHAMEL

ie des Martyrs 1914-1916, volume n-18 ..... 3.50

ÉMILE VERHAEREN

hoix de Poèmes, avec une Préface d'Albert HEUMANN, une Bibliographie et un Portrait. Volume in-18..... 3.50

HENRI DE RÉGNIER, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Illusion héroïque de Tito Bassi, man. Vol. in-18 ..... 3.50

ÉMILE VERHAEREN

es Ailes rouges de la Guerre, èmes. Vol. in-18..... 3.50

FRANCIS JAMMES

e Rosaire au Soleil, roman. Vol. in-18 ..... 3.50

LÉON BLOY

u Seuil de l'Apocalypse, 1913-1915. Pour faire suite au **Mendiant Ingrat**, à **Mon Journal**, à **Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne**, à **L'Invendable**, au **Vieux de la Montagne**, au **Pèlerin de l'Absolu**. Vol. in-18..... 3.50

REMY DE GOURMONT

ndant l'Orage. Préface de Jean de GOURMONT. ol. petit in-18 ..... 2 »

L'ÉDITION — BIBLIOTHÈQUE DES CURIEUX

4, Rue Furstenberg, Paris (6e)

SES COLLECTIONS :

Les Maîtres de l'Amour

L'Œuvre du Divin Arétin, 2 volumes, *le volume*	7.50
L'Œuvre du Marquis de Sade	7.50
L'Œuvre de Nicolas Chorier (Satire Sotadique)	7.50
Le Livre d'Amour de l'Orient : I. *Ananga Ranga*	7.50
— II. *Le Jardin parfumé*	7.50
— III. *Les Kama Sutra*	7.50
L'Œuvre de John Cleland (*Fanny Hill*)	7.50
Les Liaisons dangereuses (12 illustrations)	7.50

Etc., etc., 38 volumes parus.

Le Coffret du Bibliophile

Mémoires d'une Femme de chambre (1786)	6 fr.
Ma vie de garçon 1774 (Caylus)	6 fr.
La beauté du sein des Femmes (Mercier de Compiègne)	6 fr.
Les tendres épigrammes de Cydno la Lesbienne	6 fr.
Le Divan d'amour du Chérif Soliman	6 fr.

Etc., etc. 42 volumes parus.

L'Histoire Romanesque

La Rome des Borgia, par G. Apollinaire (12 ill.)	5 fr.
La Fin de Babylone — —	5 fr.
Les Trois don Juan — —	5 fr.

Romans

Irène grande première, par O. Diraison Seylor	3.50
Le Poète assassiné, par Guillaume Apollinaire	3.50
L'art de séduire les hommes, par Une femme curieuse	3.50
Souvenirs galants de Monsieur X..., par Monnereau	3.50
Le Journal de Marinette, par Une femme curieuse	3.50
La Nuit d'été, par Charles Derennes	3.50
La Lanterne rouge, par F. Boutet	3.50
Souvenirs d'une odalisque, par Jehan d'Ivray	3.50

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT OU CHÈQUE SUR PARIS

(Prière de recommander les envois d'argent)

Catalogue Général Illustré 1917

96 pages 70 illustrations : 0 fr. 50

L'Edition — Bibliothèque des Curieux, 4, rue Furstenberg, Paris (6e)

Envoi franco, sur demande, du Catalogue complet et d'un numéro de la revue.

LE SOCIALISME ALLEMAND
ET LA CRISE CONSTITUTIONNELLE
OUTRE-RHIN

—

L'Allemagne est en proie, depuis de longs mois, à une profonde crise politique. Cette crise se développe selon une série de soubresauts plus ou moins violents, mais qui croissent cependant en amplitude et en intensité d'une étape à l'autre. Certaines personnes, —on ne saurait trop pourquoi et elles seraient plutôt embarrassées d'indiquer leurs motifs, — affectent de ne lui attacher qu'une importance modérée. Si on les pressait un peu, elles déclareraient que ces difficultés intérieures de l'Empire sont factices, simulées, inventées de toutes pièces par Guillaume II et par son entourage. C'est pousser un peu loin le scepticisme et la méfiance ; c'est même les conduire à un point où elles confinent à l'aveuglement.

J'avouerai, au risque de passer pour naïf, que j'attribue à ce travail interne de l'Allemagne une réelle, une grande valeur et qu'à mon sens il peut et doit influer à un moment et sur le cours de la guerre et sur le statut de l'Europe future. Je n'aurai pas le loisir ici de le reprendre à ses débuts, et, en fait, pour le suivre dans sa genèse et dans ses manifestations diverses, il faudrait remonter assez haut. Nul n'a oublié, — et je me bornerai à évoquer cette date, — les grands débats de 1908, qui mirent en présence le vieux régime absolutiste et féodal et les velléités nouvelles ou renouvelées du Reichstag. Il y a des années et des années que la chambre impériale élue et

une grande partie de l'opinion publique revendiquent, outre-Rhin, l'établissement d'un système électoral démocratique en Prusse et dans les autres Etats, et le gouvernement parlementaire dans la Confédération... Les événements qui se sont déroulés en juillet, avant et après la chute de Bethmann-Hollweg, se rattachent eux-mêmes à une longue filière d'événements. Déjà au temps de Bismarck, les prérogatives du souverain et les privilèges des hobereaux étaient battus en brèche. Mais le soulèvement de fractions plus ou moins larges de la nation contre l'absolutisme masqué et contre l'oligarchie a été en grandissant d'âge en âge. Peut-être, sans que la guerre eût éclaté, eût-il atteint à un degré de puissance tel, qu'une réforme eût paru inévitable; mais la guerre a abouti partout à ce résultat d'ébranler les dominations établies, les institutions consacrées et d'affaiblir le pouvoir personnel en rendant aux masses la conscience de leurs droits imprescriptibles. L'Allemagne ne pouvait pas, plus que les autres Etats belligérants, échapper à cette destinée. Et c'est pourquoi je ne suis pas de ceux qui écrivent de propos délibéré, et avec une certitude superbe : « Il n'y aura pas de révolution à Berlin. » Je suis d'autant moins tenté d'écrire pareille phrase, que les formes de la révolution peuvent être multiples et que les catastrophes historiques ne revêtent pas nécessairement l'aspect d'un 1789, d'un 1830 ou d'un 1848.

§

La structure politique de l'Allemagne, telle qu'elle résulte des institutions en exercice, peut se résumer facilement en quelques lignes. L'Empire n'est qu'une confédération d'Etats. Cet Empire, dont la première charge est héréditaire dans la maison des Hohenzollern, possède un parlement, mais l'autorité de ce parlement se cantonne en des bornes étroites. Le Reichstag, élu au suffrage universel, est aménagé de telle sorte, en vertu d'une distribution surannée des circonscriptions, qu'aucun parti n'y est doté du contingent de sièges légitime. Les socialistes n'ont que les deux tiers des mandats qui leur reviendraient, si les conservateurs et le centre catholique détiennent un total abusif de bulletins. Cette représentation nationale a tout au plus qualité pour adopter le budget et les lois et en contrôler l'application, mais si l'action de l'exécutif (en l'espèce le chancelier, qui est instruit par

l'Empereur, et les ministres qui lui sont adjoints) est en contradiction avec ses volontés, son vote est inapte à provoquer une modification du personnel gouvernemental. Ce personnel est désigné par le souverain qui consulte exclusivement ses propres préférences, soit qu'il le garde, soit qu'il le congédie. C'est une autocratie à peine dissimulée que la puissance impériale. On conçoit que les fractions démocratiques du Reichstag aient toujours demandé l'instauration du régime parlementaire qui se serait caractérisé : 1° par le choix des secrétaires d'Etat et du chancelier, devenu le président du Conseil, dans les rangs de l'assemblée; 2° par la faculté, pour cette assemblée, de donner des indications à l'empereur en ce qui concerne le recrutement et le renvoi des détenteurs de portefeuilles.

Si l'on passe de l'Empire aux Etats particuliers, on s'aperçoit ici aussi que tout est vétuste, aristocratique, contraire à la conception moderne du droit populaire. Pour prendre la Prusse, — le premier de ces Etats, celui dont les directions pèsent le plus lourdement sur l'orientation de l'Empire, — les hobereaux y sont tout et des millions d'hommes n'y sont rien ou à peu près. Le système électoral des trois classes était admirablement combiné pour sauvegarder la suprématie de la noblesse foncière, refréner les velléités libérales de la bourgeoisie industrielle et commerçante, comprimer l'élan du prolétariat socialiste. Il y a 110 social-démocrates au Reichstag, la plupart étant élus par les provinces prussiennes où l'activité manufacturière est intense (Brandebourg, pays Westphalo-Rhénan, Silésie), — mais il n'y a que 10 social-démocrates au Landtag de Prusse, bien que cette assemblée soit plus nombreuse que le Reichstag. Ainsi s'explique que les groupements d'extrême gauche d'outre-Rhin aient donné assaut aux statuts qui mutilent la représentation populaire, et qui assurent un chiffre abusif de mandats aux classes possédantes.

La guerre a naturellement, je le répète, fourni des arguments supplémentaires à tous ceux qui préconisaient une rénovation, — et plus elle se prolonge, plus ces arguments prennent de consistance et de force. Les peuples, auxquels ont été imposés des sacrifices sans précédent et qui souffrent des erreurs et des fautes du pouvoir personnel et des oligarchies nobiliaires, bourgeoises, militaires ou financières, prétendent reconquérir la

maîtrise sans partage de leurs propres affaires. Les déceptions et les défaites qu'ont subies les dirigeants d'outre-Rhin, comme tant d'autres, ont affaibli leur prestige et par suite leur vigueur de résistance à une attaque intérieure. L'ébranlement en quelque sorte mécanique des régimes qui paraissaient jusque-là les plus solides, — et tel était le cas du régime allemand, — a facilité la poussée des idées dites subversives et qui visaient à détruire les restes de l'architecture féodale ; aucun Etat ne se pouvait targuer d'échapper jusqu'au bout aux sommations de la démocratie. Bülow jadis, Bethmann-Hollweg hier, avaient beau se rire des menaces qui montaient de la foule. Plus s'exerce la lassitude de la guerre outre-Rhin et plus s'amortit le loyalisme monarchique ; plus la dynastie et les hobereaux se montrent impuissants à restituer la paix aux 70 millions d'hommes qu'ils ont jetés dans le conflit, et plus s'intensifient, dans ces millions d'hommes, les aspirations à un ordre de choses nouveau. La révolution russe, les messages de Wilson, l'intervention américaine ne pouvaient laisser les Allemands indifférents et ces actes et ces documents, dans leur ensemble, constituaient le plus formidable réquisitoire contre la structure autocratique et aristocratique. Nombreux sont outre-Rhin les esprits qui ont compris que l'hostilité de l'opinion mondiale à leur égard puisait une part de ses éléments dans la considération même du système politique, et qu'une transformation profonde et rapide de ce système pourrait hâter l'heure tant attendue de l'armistice. Jusqu'ici il semble que nous ayons apporté à l'étude de cette évolution intellectuelle, si claire et si marquée, la même inertie qu'à tant d'autres examens. Ceux qui n'ont prévu ni le renversement du tsarisme, ni la participation des Etats-Unis à la lutte universelle ; — ceux qui proclamaient la solidité du trône des Romanow, la dévotion fanatique du peuple russe pour l'empire de droit divin, le caractère inébranlable de la neutralité américaine, — neutralité d'après eux teintée de germanophilie, — ceux-là continuent à fermer les yeux sur le travail interne de l'Allemagne. Mais je me demande quel crédit ils méritent.

§

C'est le rôle des social-démocrates, dans cette crise de transformation, ou plutôt dans la dernière phase de cette crise, que je voudrais examiner ici. De prime abord, il semble que tout

le mouvement du début de juillet ait abouti purement et simplement à une victoire du parti militaire, — Hindenburg ayant éliminé son adversaire Bethmann-Hollweg et l'ayant remplacé par Michaelis. C'est le résultat immédiat ; il se pourrait qu'il y en eût un autre, que la victoire des prétoriens fût une victoire à la Pyrrhus. Je le crois volontiers pour ma part, et ce qui est sûr en tout cas, c'est que du 6 au 20 juillet 1917, les institutions traditionnelles de la Prusse et de l'Allemagne furent en grand péril, que les inquiétudes des Hohenzollern se révélèrent fort vives et que l'émotion publique atteignit à un maximum. Mais je n'ai point l'intention de prophétiser : ce rôle est trop dangereux, et je me propose en tout et pour tout de grouper quelques éléments de fait qui jetteront, sur l'avenir, des lumières plus ou moins éclatantes.

Pendant toute une partie de la conflagration mondiale, — nul ne l'ignore, — les social-démocrates allemands ont conservé une façade d'unité. Mais bien avant le congrès de Gotha qui consomma la scission, et dont je ferai un jour l'histoire, des divergences de vues s'exerçaient parmi eux, quant aux responsabilités de la guerre, quant à la conduite de la guerre, quant à leurs rapports avec le pouvoir, quant à la nécessité et au degré d'importance des réformes intérieures. Le schisme de Gotha a rendu aux deux grandes fractions, le vieux groupe de Scheidemann, Ebert, Heine, Sudekum et le nouveau groupe indépendant de Bernstein, Ledebour, Haase, la liberté absolue de leurs mouvements et de leurs conceptions. Chacun sait encore, au demeurant, que ces deux groupes n'englobent pas toutes les forces socialistes de la veille, mais ils sont de beaucoup les plus considérables pour les effectifs, l'influence au Parlement et hors du Parlement. Je caractériserai tout de suite leur rôle respectif dans le débat qui nous préoccupe, en disant qu'ils s'accordent à lutter pour la modification du régime en vigueur, mais que le vieux parti se contenterait d'une monarchie parlementaire et que le nouveau revendique, — sans autre transition, — la République.

La Révolution Russe triomphe au milieu de mars. On sait quelle soudaine et prodigieuse répercussion elle eut par toute l'Europe. Dès le 26 mars, les minoritaires allemands déposaient au Reichstag une motion qui évoquait en termes précis la question constitutionnelle. En voici le texte :

« Veuille le Reichstag décider de prier le chancelier de l'Empire de : 1° déposer au plus tôt un projet de loi stipulant que l'approbation du Reichstag doit être demandée pour l'ouverture et la conclusion d'alliances, ainsi que pour les déclarations de guerre et les traités de paix, et précisant la responsabilité constitutionnelle de l'Empire en disposant que le chancelier devra être congédié, lorsque le Reichstag le demande... »

Le 29, le *Vorwaerts*, faisant allusion à une déclaration de Bethmann-Hollweg qui ouvrait la porte à certains espoirs, s'exprimait ainsi : « Ce n'est pas après la guerre, mais pendant la guerre et tout de suite, qu'une nouvelle orientation politique paraît une nécessité. Nous demandons cette nouvelle orientation, afin que nous puissions continuer à vivre et à combattre. » — De même que je me suis dispensé de reprendre plus haut l'historique des efforts socialistes en ce sens, afin d'en venir rapidement à la phase la plus récente, de même je résume les faits de la période mars-avril. Le 31 mars, une séance importante eut lieu au Reichstag. Le leader minoritaire Haase évoqua la possibilité d'une révolution, si l'empire ne se transformait pas, et l'exemple de la Russie lui servit d'argument. « Notre politique intérieure et extérieure a fait naufrage : le Reichstag seul doit pouvoir décider de la paix et de la guerre. » Ce fut à cette séance, après un discours violent de Ledebour, autre leader minoritaire, que l'assemblée, par 227 voix contre 33 et 5 abstentions, prescrivit la création d'une commission de 28 membres pour l'examen des questions constitutionnelles. Le coup était grave pour le gouvernement. On sut quelques jours après, et en dépit de la censure allemande, que les propos tenus par les orateurs socialistes avaient été d'abord atténués dans les communiqués Wolff. C'est ainsi que Ledebour, au milieu des accusations de trahison venues de la droite, avait dit : « Nous voulons la République », et que Noske, majoritaire, malgré sa docilité bien connue au pouvoir, s'était écrié : « Nous réclamons le champ libre pour le peuple libre, et si on ne nous accorde pas de bonne grâce la réforme que nous demandons, nous l'obtiendrons tout de même par une lutte acharnée. » Un article de Stampfer, l'un des meilleurs écrivains de la majorité, précisait d'ailleurs l'attitude que le groupe de Scheidemann était forcé de prendre sous la pression de l'opinion populaire : « Ce qui nous menace, c'est

une guerre de religion démocratique contre l'Allemagne... Il faut rompre avec le système régnant : nous avons besoin et sans délai du système parlementaire. »

Je passe sur le rescrit impérial de Pâques, qui visait le droit de vote en Prusse, et sur les commentaires de la presse socialiste. Je passe aussi sur les premiers travaux de la commission constitutionnelle, qui sembla d'abord incliner vers une réforme totale et qui ensuite s'orienta vers d'autres voies.

Le mois de mai marque une nouvelle phase de la crise. La classe ouvrière comprend que, comme toujours, le gouvernement veut la duper en gagnant du temps et qu'il songe uniquement, en somme, à sauvegarder les principes du pouvoir personnel. Les majoritaires éprouvent le besoin d'exprimer ce mécontentement, — d'autant que le schisme consommé à Gotha a réduit leur prestige. Le 15 mai, Scheidemann menace subitement le chancelier, — tout comme avait fait Haase, — d'une révolution populaire. Il s'explique d'ailleurs aussitôt, comme pour atténuer la portée de ses paroles, mais la droite s'empare de sa phrase contre lui et contre Bethmann-Hollweg, dont elle dénonce les rapports avec la majorité social-démocrate. Les minoritaires profitent du moment pour poursuivre l'agitation, d'autant plus animés au surplus contre le gouvernement, qu'on les traque de toutes parts, instruisant contre leurs députés, suspendant leur presse. Au 1er juin, ils n'ont plus que trois journaux.

Puis une accalmie se produit, qui se prolonge quelques semaines, et nous arrivons à la fin de juin. C'est alors que se prononce la grande offensive contre le régime politique de l'Empire et contre la méthode électorale prussienne, — à laquelle majoritaires et minoritaires vont prendre simultanément la plus grande part. Mais de même que leurs programmes divergent entre eux, de même les mobiles de leur action demeurent différents.

Les minoritaires attaquent la structure de l'Etat, parce que son maintien est le plus grand obstacle à la paix telle qu'ils la conçoivent, et en même temps la sauvegarde des intérêts capitalistes. C'est une lutte de principe qu'ils poursuivent, abstraction faite de toute visée personnelle et de toute considération électorale. Ils harcèlent l'Empire sur tous les terrains comme des adversaires irréconciliable est qui n'acceptent aucune

solidarité avec lui. Les majoritaires qui, eux aussi, inclinent à la paix sans annexion ni contribution, depuis que l'horizon s'est assombri et qu'une victoire germanique apparaît illusoire, revendiquent la démocratisation et la parlementarisation pour des raisons moins doctrinales et plus complexes.

Tout d'abord, solidaires en fait des milieux dirigeants, dont ils ont plus ou moins accepté les points de vue, ils se rendent compte que de très lourdes responsabilités pèseront sur eux, quand l'heure de la réflexion et des sanctions aura sonné. Ils voudraient obtenir leur pardon des masses populaires, — qu'ils ont entraînées hors de la droite voie et qui finiront par percevoir les erreurs et les fautes commises, — en leur offrant à tout prendre quelques garanties pour l'avenir. Ils diraient : « Nous avons soutenu Bethmann-Holweg et Helferich, toléré la domination prétorienne des Hindenburg et des Ludendorf, mais en échange de nos bons offices, nous avons arraché des réformes qui nous prémuniront, dans les temps futurs, contre les initiatives du pouvoir personnel et la suprématie des hobereaux. Cette guerre, à laquelle nous nous sommes associés, et qui a coûté si cher, nous a donné des libertés nouvelles et que nous souhaitions depuis plus d'un quart de siècle. »

En second lieu, Scheidemann et les autres leaders, qui ont joué un rôle parfois capital au cours de ces trois années, sentaient bien que toute accession aux charges gouvernementales leur serait interdite, tant que le gouvernement ne serait pas d'essence parlementaire et que les prérogatives impériales ne seraient pas réduites. Le souverain ne leur offrirait pas de portefeuilles, — car il préférerait toujours ses fidèles fonctionnaires, vieillis dans la docilité et indépendants de tout parti ; ou si par fortune une proposition plus ou moins captieuse leur était adressée, ils seraient tenus de la rejeter, sous peine de susciter les méfiances de la social-démocratie elle-même et de se discréditer sur le champ.

En troisième lieu, et cette considération ne fut pas moins forte que les autres, les majoritaires comprenaient que devant les fractions socialistes des pays neutres, ils avaient partie perdue : soit qu'on incriminât leur condescendance pour l'impérialisme, soit qu'on leur reprochât plus généralement leurs complaisances vis-à-vis de la chancellerie, ils discernaient l'antipathie qui les enveloppait. Leur visite à Stockholm fut pleine

de révélations pour eux ; elle fut aussi fertile en déceptions ; ils comptaient triompher, recueillir des approbations bruyantes et, au total, ils étaient traités en suspects, en hommes qui avaient manqué à leurs devoirs les plus élémentaires. Ils pensèrent qu'ils retrouveraient quelque autorité s'ils engageaient la lutte à fond pour la conquête des véritables libertés politiques, et c'est une des causes pour lesquelles, à la fin de juin, ils renouvelèrent, avec plus de vigueur, la campagne qu'ils avaient déjà menée auparavant.

§

Ce sont des organes majoritaires de province, mais des organes à grand tirage, la *Münchner Post* et la *Chemnitzer Volksstimme*, qui rouvrent le débat. Ils prennent texte de la prochaine rentrée du Reichstag, et de la réunion imminente de la commission des réformes constitutionnelles, pour menacer les Junkers de la vague social-démocratique. Le *Vorwaerts* écrit deux articles sur ce thème, les 26 et 28 juin, et il adopte d'autant mieux le ton virulent, que la *Leipziger Volkszeitung*, le grand organe minoritaire, a souligné l'échec de Scheidemann à Stockholm.

Le leader de la droite socialiste fut si bien touché qu'il répondit à ce journal, en le nommant, à la séance du conseil national de son parti le 26 : « Les pourparlers qui ont eu lieu à Stockholm ne furent pas tels que nous l'eussions désiré, mais ils ont mieux abouti pourtant que d'aucuns le craignaient. Bien des forces ont été mises en œuvre pour empêcher le travail de paix. L'exemple le plus répugnant à cet égard est constitué par les articles de la *Leipziger Volkszeitung*. » Mais plus loin, il ajoutait, en conclusion : « Il faut que le gouvernement découvre ses cartes ; il ne doit pas hésiter plus longtemps à prouver au monde entier, par des actes, qu'il prend la nouvelle orientation au sérieux. Nous avons besoin de la liberté politique totale pour vaincre la méfiance de l'étranger envers les déclarations et intentions allemandes. »

Aux approches du 3 juillet, date fixée pour la réunion de la commission constitutionnelle, l'action majoritaire pour la réforme démocratique s'intensifie. Scheidemann revient à la charge dans le *Vorwaerts* du 1er. Des manifestations importantes ont lieu aux parlements badois, saxon et wurtembergeois. La publication du mémorandum déposé par les minoritaires, à

Stockholm, entre les mains de la délégation hollando-scandinave pique au vif les membres du vieux groupe, qui éprouvent plus que jamais le besoin de se défendre contre le reproche de servilité devant le pouvoir et, au surplus, la fermentation qui se révèle dans l'une des plus grandes fédérations syndicales, celle des Métaux, où Legien ne triomphe qu'à grande peine de l'opposition, les troubles qui ont éclaté dans certains districts industriels, à Stettin, à Gleiwitz, à Dusseldorf, sont autant de leçons pour eux.« Ne laissons pas la cause de la démocratie en Allemagne être compromise par nos ennemis, écrit le 2 la *Chemnitzer Volksstimme*. Faisons notre besogne : que le Parlement brise le droit prussien suranné! »

Le jour même où s'assemble la commission constitutionnelle, le principal organe minoritaire, la *Leipziger Volkszeitung*, est obligé de garder le silence sur le problème des réformes : l'autorité militaire lui a fait tenir une interdiction à cet égard; mais le *Vorwaerts* demeure plus libre. Il traite d'abord du droit électoral en Prusse en invoquant l'appel des « Dix » (Delbrück, Monts, Harnack, etc.) qui vient de paraître. « Il faut que le chancelier dise comment on entend exécuter les décisions adoptées à Pâques. C'est le devoir du Reichstag de mettre de l'ordre dans tous les États réactionnaires de la confédération: l'Empire doit être la sauvegarde de tous les citoyens contre la privation des droits et contre l'oppression » ; puis il passe à la question de la paix « blanche », qui n'intéressait pas moins ses lecteurs habituels.

Mais voici que la commission fait un aveu d'impuissance, abandonnant tous les projets hardis qu'elle avait élaborés quelques mois auparavant. Il ne s'agit plus du droit de vote, ni de la démocratisation, ni de la responsabilité des ministres devant le Reichstag. On ne parle plus que d'un remaniement des circonscriptions électorales dans l'Empire. La déception est grande chez les social-démocrates.

A la séance du 4 juillet, les majoritaires ont déposé une motion réclamant, dans tous les États confédérés, l'institution du suffrage universel, égal, direct et secret; les minoritaires ont rédigé un texte qui comporte les mêmes conclusions, et les progressistes se sont mis là-dessus d'accord avec les deux fractions. Landsberg, qui parle au nom du vieux groupe, s'écrie en terminant : « Le peuple supporte la faim et la misère;

mais il veut avoir la certitude que l'heure de l'émancipation a sonné. » Et Wurm, qui est l'orateur du nouveau groupe, ajoute : « Le peuple perdra toute confiance dans le Reichstag, si on lui refuse le droit. » Tous ces discours ont été prononcés en pure perte, — et la presse d'extrême gauche relève avec véhémence le manque d'esprit politique, comme la déloyauté du gouvernement.

Le *Hamburger Echo*, qui n'est pourtant pas suspect de nourrir des tendances agressives systématiques à l'égard de la chancellerie, dit le 5 : « La nouvelle orientation intérieure de l'Allemagne... est devenue, grâce au développement des choses, la question la plus importante, non seulement de la politique interne allemande, mais encore de la politique de guerre ou de paix ; après la chute du tsarisme, la plus solide forteresse des méthodes gouvernementales hostiles au peuple et autocratiques, l'Allemagne a la gloire très amère de posséder formellement et juridiquement la constitution la plus réactionnaire. » Et la *Chemnitzer Volksstimme* se montre non moins affirmative : « Le temps est passé où les peuples supportent tout... Nous ne voulons pas menacer ; nous ne voulons qu'avertir. Nous savons combien il serait dangereux d'aller dans la rue et nous réfléchirons dix fois avant de le conseiller. Mais ce que nous savons certainement, c'est que la masse ira dans la rue, si le gouvernement manque cette fois encore à son devoir, — que les chefs politiques du prolétariat le conseillent ou le déconseillent. Eviter ce malheur, c'est le devoir du gouvernement, et c'est en son pouvoir. »

C'est le 6 juillet qu'Erzberger fait sa fameuse sortie à la commission principale du Reichstag (nous dirions notre commission du budget de la Chambre). Bien qu'aucune version officielle n'ait été donnée des paroles du député catholique, on sait cependant qu'il adhéra aux thèses des socialistes majoritaires et qu'en particulier, il dénonça la stérilité et les périls de la campagne sous-marine et préconisa la négociation d'une paix sans annexions ni contribution. Si ce discours fit tant de bruit, c'est précisément qu'il établissait un contact entre les deux fractions numériquement les plus fortes du Reichstag,— celle de Scheidemann et celle de Spahn; c'est aussi que les progressistes et les socialistes minoritaires soutiendraient nécessairement, et même en dépit de certaines apparences,

cette poussée contre le pangermanisme; c'est enfin que les quatre groupes, en bonne logique, allaient être entraînés à porter un coup peut-être décisif aux vieilles institutions absolutistes. La politique extérieure pourrait être malaisément disjointe de la politique intérieure; il est vrai que cette communauté d'action ne se poursuivit pas jusqu'au bout, mais il suffisait qu'elle s'exerçât quelques heures, pour que les milieux officiels fussent en proie à une vive inquiétude. Et il y eut en effet une émotion sans précédent.

Mais c'est de l'attitude des socialistes que je me préoccupe plus spécialement. Le 7, le *Vorwaerts* publie un article de tête intitulé : Crise? « Nous sommes à l'instant de la décision. Il faut choisir. On peut supposer un gouvernement qui révoque toutes ses promesses et ajourne toutes les réformes jusqu'après la paix ;... on peut également supposer un gouvernement qui s'appuie sur les masses populaires et qui envisage tout de suite une démocratisation progressive des institutions. » — Et après avoir donné ses arguments en faveur de la seconde hypothèse, le journal majoritaire concluait : « Quo vadis, Germania ? »

Le 7 juillet, le même jour, le chancelier de Bethmann-Hollweg comparaissait devant la commission principale, où il était mis clairement en échec. A la suite de cette séance, le bruit courait que le vieux groupe social-démocrate avait adressé un ultimatum au pouvoir. Cette rumeur, de prime abord, apparaissait bien peu conforme à la réalité. Le *Vorwaerts* du 9 apportait un démenti formel en disant qu'aucun parti ne songeait à menacer le chancelier d'un revolver et à lui signifier l'ordre de départ sous peine de mort. « Au surplus, les revendications social-démocrates n'ont rien de secret : nous voulons la démocratisation de l'Allemagne... et, dans cet ordre d'idée, l'introduction immédiate du parlementarisme. Il convient que les députés soient invités à occuper les postes gouvernementaux — et qu'ils les acceptent, s'ils jugent les circonstances favorables. » Suivait tout le développement d'une thèse que nous pouvons nous dispenser de reproduire ici, et qui mériterait, au demeurant, une discussion approfondie.

Les événements qui se pressaient : conseils de la couronne, arrivée du Kronprinz, de Hindenburg, de Ludendorf, des ministres des Etats du Sud, attestaient la profondeur de la

crise que traversait l'Allemagne. Jamais les polémiques n'avaient été plus véhémentes entre les organes des différents partis et parfois entre les organes d'un même parti. Le centre et les nationaux-libéraux restaient divisés. Pour beaucoup de motifs, les deux fractions social-démocrates étaient tenues de cheminer sinon d'accord, du moins parallèlement en ce domaine spécial. Il était curieux de suivre les fluctuations de l'opinion. Tantôt écrasés par les déceptions, et tantôt redressés en des élans de confiance, tantôt incertains de l'avenir, et tantôt tendus vers le succès prochain, les publicistes majoritaires offraient entre eux, et en eux-mêmes, les contrastes les plus accentués. Après avoir désespéré de la moindre réforme, on envisageait la transformation la plus caractéristique comme accomplie, et l'on discutait alors les problèmes nouveaux qui se poseraient après qu'elle aurait triomphé. C'est ainsi que le 11 juillet, Friedrich Stampfer se plaçait en face de l'hypothèse de la participation ministérielle et dissertait, dans le *Vorwaerts*, sur les diverses éventualités qui pourraient surgir à cet égard : en tout cas, d'après lui, aucun social-démocrate ne pourrait accepter un portefeuille dans un gouvernement qui ne serait pas parlementaire (nous avons eu depuis, en sens inverse, l'exemple du sous-secrétaire d'Etat Augustus Muller). « Un gouvernement qui se forme avec l'appui des socialistes doit déclarer, à l'heure même de son entrée en charge, qu'il ne gardera le pouvoir que s'il a la confiance expresse du Parlement. Un gouvernement qui emprunte au socialisme certains de ses éléments ne saurait être grevé des servitudes et des responsabilités de l'ancien régime. Il faut qu'il ferme le livre du passé et ouvre un livre nouveau. Mais même si toutes les conditions requises étaient remplies, l'acceptation d'un ministère par un socialiste serait encore une lourde entreprise. » Rien n'était plus intéressant en soi que ces controverses. Elles montraient tout au moins que les majoritaires, ou une partie d'entre eux, attendaient d'immédiates réformes,— car Stampfer était un esprit réfléchi et hostile à tout romantisme. Le rescrit du 11 juillet où Guillaume II reprenait celui de Pâques, en hâtant (c'était une concession surtout verbale) l'échéance du remaniement de l'électorat prussien, fut accueilli par les majoritaires avec une sorte d'enthousiasme. Le *Vorwaerts* du 12 écrivait : « Voilà le pas décisif vers la démocratie. » Le

Hamburger Echo et la *Chemnitzer Volksstimme* touchaient au lyrisme dans leurs expressions de gratitude. On discutait encore de divers côtés le projet qu'on prêtait au chancelier de créer un Reichsrat, c'est-à-dire une sorte de conseil d'Etat qui servirait d'intermédiaire entre le Reichstag et le gouvernement, et où siègeraient les leaders parlementaires. L'idée suscitait d'autant plus de commentaires, qu'elle manquait davantage de netteté.

Le 13 juillet, tous les espoirs se faisaient jour. Les groupes du Reichstag, pour la plupart, et même les nationaux-libéraux, (311 députés, disait-on, sur 397), étaient prêts à se rallier à une paix de conciliation. Bethmann-Hollweg, après avoir beaucoup hésité, se rangeait à l'introduction du parlementarisme. Le *Vorwaerts* publiait un article de deux colonnes sous ce titre, qui faisait manchette sur toute la largeur de la page : « La route de la démocratie. » Cet article se synthétisait dans ce paragraphe : « L'introduction du suffrage égal en Prusse a une autre signification que l'adoption des mêmes modalités en Saxe ou dans le Mecklembourg. Elle signifie, si on la considère dans ses suites logiques, la démocratisation de toute la vie publique dans l'Empire. Elle signifie la prépondérance de la représentation populaire sur tous les autres organes; elle signifie la marche assurée au parlementarisme. »

Mais brusquement le décor changeait. Les attaques des pangermanistes contre Bethmann-Hollweg, les pressions exercées par le Kronprinz et par les militaires avaient produit la plénitude des résultats. Michaelis remplaçait Bethmann : ce choix ne concordait guère avec les velléités libérales que d'aucuns venaient de prêter à Guillaume II, car il avait été évidemment dicté par Hindenburg et Ludendorf.

Le coup avait été prévu par les minoritaires, qui, depuis le 9, étaient demeurés très sceptiques. Il surprit les majoritaires, qui ne voulurent pas tout de suite proclamer leur déconvenue. Il est très intéressant d'analyser l'évolution de leurs journaux entre le 14 et le 18. Ils regrettent d'abord mollement Bethmann-Hollweg, et rendent de tièdes hommages à sa bonne volonté (*Chemnitzer Volksstimme* des 14 et 16 ; *Vorwaerts* du 14). Puis ils se demandent : « Que vaut Michaelis? », et insistent sur le tempérament bureaucratique du nouveau chancelier. Ils persistent à revendiquer la démocratie et la responsabilité

ministérielle, l'accession des députés aux secrétariats d'Etat (*Vorwaerts* du 15). Ils avouent que leurs espoirs sont fragiles (*Chemnitzer Volksstimme* du 16) et là-dessus se rencontrent avec la minoritaire *Leipziger Volkszeitung*, qui n'a jamais douté, elle, de la mauvaise foi des dirigeants. Ils commencent à attaquer Michaelis et exhortent le Reichstag à se manifester (*Vorwaerts* du 17 juillet) et mettent en suspicion la récente promesse de Guillaume II.

C'est ainsi qu'on arrive au grand débat du 19 juillet, débat impatiemment attendu. Jusqu'au dernier moment les minoritaires, faisant la preuve de leur sagacité, affirment qu'aucun changement ne sera proposé par le pouvoir, tandis que certains majoritaires, à travers toutes leurs désillusions, conservent encore quelques espérances secrètes (*Vorwaerts* du 18).

Il est superflu de revenir longuement sur le discours que Michaelis fit le 19. Touchant le problème qui nous intéresse directement ici, il suffit d'en extraire ces phrases : « Je tiens pour souhaitable que les relations confiantes entre le Parlement et le Gouvernement deviennent plus étroites par l'arrivée aux fonctions dirigeantes d'hommes qui, à côté de qualités personnelles, possèdent la confiance des grands partis de la représentation populaire. Naturellement tout cela n'est possible qu'à la condition que d'un autre côté, on reconnaisse qu'on ne peut pas diminuer le droit donné par la constitution à la direction de l'Empire de conduire la politique. Je ne suis pas disposé à me laisser enlever des mains la conduite des affaires. » Ce discours signifiait en propres termes : « Je repousse le parlementarisme ; je consens tout au plus à offrir un pourboire à tel ou tel parti en lui empruntant ses hommes que je renverrai à ma guise. » La structure demeurait intacte : après une crise longue et même émouvante, l'Allemagne revenait à son point de départ.

§

Il est évident que ce jour-là, la question de la paix l'emportait dans les préoccupations de l'Assemblée sur celle de la réforme intérieure. Les partis qui, jusqu'alors, avaient combattu pour réduire le domaine d'action du pouvoir personnel, se satisfaisaient en votant la motion catholique-progressiste-socialiste majoritaire, qui préconisait, pour régler le conflit international, une solution amiable. Ainsi s'explique, dans

une certaine mesure, que la résistance manifestée par le chancelier à la parlementarisation de l'empire n'ait pas soulevé des orages. Pourtant le recul était formidable, et le coup d'Etat du parti militaire aboutissait à un résultat stupéfiant. Seuls les minoritaires marquèrent quelque fermeté.

Que dit en effet Scheidemann, à cette même séance du 19, après avoir tant fulminé contre le règne des hobereaux? Ceci, soit à peu près rien :« Les paroles prononcées par le chancelier sur la démocratie ne m'ont pas contenté. Le chancelier doit nous délivrer du vote des trois classes et du vieil Etat autoritaire. Il faut que le projet de loi électorale prussienne vienne en automne... » C'était le *pium votum* d'un collaborateur.

Les minoritaires avaient déposé un ordre du jour, dont la partie qui visait la réforme constitutionnelle se libellait ainsi : « Il faut revendiquer la complète démocratisation de la constitution de l'empire et de l'administration, et le régime nouveau doit se réaliser dans l'organisation d'une république sociale. » Il n'y avait plus ici aucune forme de loyalisme dynastique,ni aucun essai de compromis avec le présent.Ce fut cette motion que Haase vint défendre. Il le fit, à son habitude, en termes qui ne ménageaient rien.

« Le fait que, dans une crise politique, les généraux sont appelés à une coopération jette une lumière claire sur notre situation constitutionnelle. Et cependant il y a toujours des personnes naïves, qui contestent l'existence de ce militarisme spécifiquement prussien, qui pénètre toute notre vie politique... Dans aucun autre pays, il ne serait non plus possible, en une période critique, qu'on plaçât à la tête du gouvernement un homme qui se présente sans un grand et ferme programme politique... En Prusse, les ministres qui ont voté contre le suffrage universel sont toujours à leur poste. Cela nous donne une idée de la valeur qu'on accorde, dans certains cercles, à une promesse de droit électoral. Le suffrage égal viendra forcément, mais il viendra parce que les masses ne reculeront devant aucun sacrifice pour l'obtenir...; le suffrage égal est pour nous tout à fait naturel, mais ce n'est que le commencement le plus modeste des réformes qui doivent être réalisées. La démocratisation de l'Etat est nécessaire et elle doit aboutir à la république sociale. Pendant que les socialistes gouvernementaux veulent conclure la paix avec la monarchie,

on reconnaît dans d'autres cercles, toujours plus nettement, que les institutions monarchiques n'ont pas montré de valeur, qu'elles ne s'accordent pas avec notre temps et que la République est la constitution d'Etat qui doit venir et qui viendra... On veut créer des rapports plus étroits entre le Parlement et le gouvernement en appelant quelques parlementaires réputés à des postes officiels : y a-t-il donc quelqu'un qui croie effectivement que cela améliorera l'état de choses en Allemagne ? Le désir de l'un ou l'autre de ces messieurs sera rempli, mais le peuple n'en bénéficiera pas. Il faut lutter pour la démocratisation. Ce n'est que par la lutte qu'elle peut être obtenue, et non par des ruses diplomatiques. »

Les positions avaient été nettement marquées. Après le vote des crédits de guerre, auxquels les majoritaires avaient souscrit, s'avouant ainsi contents ou battus, et que les minoritaires repoussèrent, le Reichstag s'ajourna à la fin septembre. L'empereur reçut, chez le vice-chancelier Helferich, les chefs de groupes, à l'exclusion des indépendants. Revenant, le 27 juillet, au cours d'une grande réunion à Berlin, sur les événements qui s'étaient produits, Scheidemann essaya de montrer que le gouvernement avait fait des concessions et il insista sur le rescrit du 11 juillet. « Quelques semaines auparavant, pareil acte eût été tenu pour impossible. Mais cela ne suffit pas. A l'ouverture de la session, nous avons dit : la situation ne peut se prolonger ; nous demandons la démocratisation ; et le chancelier tomba parce qu'il combattait la réforme : il était certain que le successeur de Bethmann-Hollweg ne serait pas plus à droite. Il s'agit maintenant d'avoir un gouvernement prussien qui donne le vote égal, et un gouvernement impérial qui exécute le premier programme de la commission constitutionnelle. »

Le 6 août, les deux ministères étaient reconstitués. On apprenait que le député-libéral von Krause prenait le portefeuille de la justice dans l'Empire et le député catholique Spahn le même portefeuille en Prusse ; le socialiste Muller, qui n'était pas député, était nommé sous-secrétaire d'Etat. Les deux combinaisons restaient essentiellement bureaucratiques, et la presse de gauche les accueillait avec une irritation dédaigneuse.

C'est parce que le coup d'Etat prétorien a réussi le 19 juillet, et que les remaniements ministériels du début d'août ont

tourné contre la volonté des groupements socialistes et progressistes, sans que ces derniers et la fraction majoritaire aient organisé une insurrection morale, en attendant mieux, que d'aucuns croient l'Allemagne à jamais rivée au régime absolutiste et féodal. Je le répète : tel n'est point mon avis. Les raisons qui ont provoqué la grande poussée démocratique du début de juillet subsistent et prennent toujours plus de consistance : il n'appartiendra pas à Scheidemann et à ses amis de ruser longtemps encore avec les volontés des masses. La démocratisation pourrait être, certes, de beaucoup différée, si elle ne se liait pas à la question de la paix; mais du jour où le peuple d'outre-Rhin aura reconnu définitivement que la clôture de la guerre est subordonnée, dans une large mesure, au remaniement profond des institutions, à la destruction du pouvoir personnel et des prérogatives aristocratiques ou ploutocratiques, sa pression deviendra irrésistible... Gardons-nous ici encore d'être surpris par les événements... L'Empire n'eût pas traversé, cet été, une crise aussi aiguë, aussi inquiétante pour ses dirigeants, si les secousses annonciatrices ne s'étaient pas produites et si les vieux rouages avaient conservé leur solidité. Il ne faut point compter sur les partis, mais sur les hommes qui souffrent et qui, à une heure quelconque, imposeront leur décision. Attendons l'automne...

PAUL LOUIS.

LLOYD GEORGE

CIVILISATION

A Charles Viannay.

> La philosophie a heureusement rapetissé la guerre ; les négociations la remplacent ; la mécanique achèvera de l'annuler par ses inventions.
>
> ALFRED DE VIGNY.

Il faudrait d'abord savoir ce que vous appelez civilisation. Je peux bien vous demander cela, à vous, d'abord parce que vous êtes un homme intelligent et instruit, ensuite parce que vous en parlez tout le temps, de cette fameuse civilisation.

Avant la guerre, j'étais préparateur dans un laboratoire industriel. C'était une bonne petite place; mais je vous assure que si j'ai le triste avantage de sortir vivant de cette catastrophe, je ne retournerai pas là-dedans. La campagne ! La pure cambrouse ! quelque part bien loin de toutes les sales usines, un endroit où je n'entende plus jamais grogner vos aéroplanes et toutes vos machines qui m'amusaient naguère, quand je ne comprenais rien à rien, mais qui me font horreur maintenant, parce qu'elles sont l'esprit même de cette guerre, le principe et la raison de cette guerre !

Je hais le xx^e^ siècle, comme je hais l'Europe pourrie et le monde entier sur lequel cette malheureuse Europe s'est étalée, à la façon d'une tache de cambouis. Je sais bien que c'est un peu ridicule de sortir de grandes phrases comme cela ; mais bah ! je ne raconte pas ces choses à tout le monde, et puis, autant ce ridicule-là qu'un autre ! Je vous le dis, j'irai dans la montagne, et je m'arrangerai pour être aussi seul que possible. J'avais pensé me retirer chez les sauvages, chez les nègres, mais il n'y a même plus de vrais nègres, maintenant.

Tout ça monte à bicyclette et demande à être décoré... Je n'irai pas chez les nègres, nous avons tout fait pour les égarer; je l'ai bien vu à Soissons...

Au printemps de cette année, j'étais à Soissons avec tout le G. B. C. Je devine que G. B. C., cela ne vous dit pas grand chose; mais il faut encore vous en prendre à la civilisation : elle rebâtit la Tour de Babel et, bientôt, les hommes auront avili leur langue maternelle au point d'en faire une sorte de patois télégraphique, sans saveur et sans beauté.

La retraite allemande avait porté la ligne vers Vauxaillon et Laffaux, et là, on se battait passablement. Dans un secteur de combat, une position comme le moulin de Laffaux, c'est une épine au fond d'une plaie : ça entretient l'inflammation. Vers le début de mai, il y eut une grande attaque sur ce moulin, et presque tout mon groupe dut monter en ligne.

— Pour vous, sergent, me dit l'officier, vous resterez à l'hôpital et vous serez chargé du brancardage de l'A. C. A. On vous donnera du monde.

Je suis maintenant au fait des subtilités du langage militaire. En entendant qu'on me donnerait du monde, je compris fort bien qu'il n'y aurait personne, et, en effet, je demeurai à la tête de quatre hommes de rebut, espèces de crétins cacochymes dont personne n'avait l'emploi.

Dès le samedi, les blessés arrivèrent par paquets de cent. Et je commençai à les empiler méthodiquement dans les salles de l'A. C. A.

A vrai dire, la besogne ne marchait guère. Mes brancardiers fourbus s'accouplaient mal, butaient comme des rosses couronnées et faisaient hurler les blessés. Ils picoraient au hasard dans l'amas énorme de la besogne, et toute l'A. C. A. piétinait d'impatience, comme une usine à chair humaine qui ne reçoit pas ses matières premières et qui tourne à vide.

Il faut que je vous explique ce que c'est qu'une A.C.A. Dans l'argot de la guerre, cela signifie une « autochir », autrement dit, c'est ce qu'on a inventé de plus perfectionné comme ambulance. C'est le comble de la science, comme les canons de 400 sur voie ferrée ; ça suit les armées avec moteurs, machines à vapeur, microscopes, laboratoires, tout un outillage d'hôpital moderne. C'est le premier grand atelier de réparation que l'homme blessé rencontre au sortir de l'atelier de trituration

et de destruction qui fonctionne à l'extrême avant. On apporte là les pièces les plus abîmées de la machine militaire. Des ouvriers habiles se jettent dessus, les déboulonnent en vitesse et les examinent avec compétence, comme on ferait d'un frein hydro-pneumatique, d'une culasse ou d'un collimateur. Si la pièce est sérieusement avariée, on fait le nécessaire pour lui assurer une réforme convenable; mais si le « matériel humain » n'est pas absolument hors d'usage, on le rafistole avec soin pour le remettre en service à la première occasion, et cela s'appelle « la conservation des effectifs ».

Je vous l'ai dit, l'A.C.A. avait des trépidations de machine qui tourne à blanc. Mes brancardiers lui apportaient, avec des maladresses de coltineurs ivres, quelques blessés qui étaient immédiatement digérés et éliminés. Et l'usine continuait à gronder comme un Moloch mis en appétit par les premières fumées du sacrifice.

J'avais ramassé un brancard. Aidé d'un artilleur blessé au cou, et qui ne demandait qu'à se rendre utile en attendant d'être opéré, je dirigeais mon équipe à travers la cohue. C'est alors que je vis passer, visage soucieux et souriant, front casqué, une manière de général raisonnable qui disait : « Ça ne va pas, votre brancardage. Je vais vous envoyer huit Malgaches. Ce sont d'excellents porteurs. »

Dix minutes après, mes Malgaches étaient là.

C'était, avec plus d'exactitude, un assortiment de nègres où dominait l'élément malgache, une série d'échantillons prélevés sur le 1er Corps colonial qui, à cette heure même, tapait ferme devant Laffaux. Il y avait quelques Soudanais sans âge, ridés, ténébreux, cachant sous la vareuse réglementaire des grigris patinés qui sentaient le cuir, la sueur et les huiles exotiques. Pour les Malgaches, imaginez des hommes de taille médiocre, d'aspect chétif, qui ressemblaient à des fœtus noirs et sérieux.

Tous ces gens prirent la bricole et, à mon ordre, se mirent à porter les blessés, avec un flegme silencieux, comme s'ils avaient déplacé des ballots de coton dans un dock.

J'étais satisfait, c'est-à-dire rassuré. L'A. C. A., rassasiée, travaillait à pleines mâchoires et avait le ronron des machines bien soignées qui ruissellent d'huile et dont toutes les pièces étincellent.

Etinceler ! Le mot n'est pas trop fort. J'en fus aveuglé en

pénétrant dans la baraque opératoire. La nuit venait de tomber, une des plus chaudes nuits de ce beau printemps brutal. La canonnade avait des soubresauts de géant malade. Les salles de l'hôpital regorgeaient d'une souffrance houleuse et confuse où la mort travaillait à mettre de l'ordre. Je humai fortement l'obscurité du jardin, et, comme je vous l'ai dit, je pénétrai dans la baraque opératoire.

Il y avait plusieurs compartiments. Celui où je me trouvais soudain, formait bosse au flanc de l'édifice. Une chaleur de four à puddler y régnait. Des hommes lavaient, brossaient, astiquaient avec minutie une foule d'instruments luisants, cependant que d'autres activaient des foyers qui avaient l'ardeur blême des lampes de soudeur. Sans cesse des gens entraient, sortaient, portant des boîtes plates, cérémonieusement, à bout de bras, comme des maîtres d'hôtel dévoués aux rites pompeux de la table.

— Il fait chaud, chez vous, murmurai-je pour dire quelque chose...

— Passez à côté, ça ira mieux, me dit en ricanant un nabot barbu comme un kobold.

Je soulevai une couverture, avec l'impression de pénétrer dans la poitrine d'un monstre. En face de moi, élevé comme un monarque sur une espèce de trône où l'on accédait par plusieurs marches, je reconnus le cœur du personnage. C'était ce qu'on appelle un autoclave, une sorte de marmite immense où l'on eût fait cuire à l'aise un veau entier. Elle gisait à plat ventre et lâchait un jet de vapeur étourdissant, et monotone au point d'en faire perdre la conscience de l'espace et du temps. Brusquement ce bruit infernal cessa, et ce me parut comme la fin de l'éternité. Sur le dos de la machine, une charge de bouillottes continuaient à se gargariser et à crachoter. Semblable à un timonier, un homme manœuvrait un large volant, et, tout à coup dévissé, le couvercle de la chaudière tourna, laissant voir un ventre brûlant d'où l'on sortit toutes sortes de boîtes et de paquets.

A la chaleur de fournaise avait succédé une température moite, accablante, de hammam ou d'étuve.

— Mais, où opère-t-on les blessés? demandai-je à un garçon qui lavait des gants de caoutchouc dans une grande bassine de cuivre.

— Par là, dans les salles d'opérations, parbleu ! Mais n'y entrez pas de ce côté.

Je me replongeai dans la nuit pareille à un gouffre de fraîcheur et filai vers la salle d'attente, retrouver mes brancardiers.

Ils apportaient à ce moment tout un lot de cuirassiers. Une division de « cavalerie à pied » donnait depuis le matin. Les plus beaux hommes de France avaient touché terre par centaines, et ils attendaient là, comme des statues brisées dont les restes sont encore de belles choses. Dieu ! les fortes, les magnifiques créatures ! Ils avaient des membres si puissants et des poitrines si vastes, qu'ils ne pouvaient pas croire à la mort, et, sentant dégoutter de leurs plaies un sang riche et substantiel, ils conjuraient, avec des blasphèmes et des rires, les défaillances de leur chair divisée.

— Moi, disait l'un d'eux, ils feront ce qu'ils voudront de ma barbaque, mais pour m'endormir, barca ! Je ne marche pas !

— Oui, tout ce qu'ils voudront, disait un autre, mais pas l'amputation ! J'ai besoin de ma patte, même esquintée, j'la veux !

Ces deux hommes sortaient de la salle de radiographie. Ils étaient nus sous une couverture et portaient, épinglé à leurs pansements, un trousseau de fiches bigarrées, de croquis, de formules, quelque chose comme un commentaire algébrique de leur blessure, l'expression chiffrée de leur misère et du désordre des organes.

Ils parlaient de ce premier voyage au laboratoire en enfants bien dressés, qui reconnaissent que le monde moderne ne saurait plus vivre ni mourir sans la méticuleuse discipline des sciences.

— Qu'est-ce qu'il a dit, le major des rayons X ?

— Il a dit que c'était un axe antéro-postérieur... Ça, je m'en doutais.

— Moi, c'est dans le ventre. Il a dit l'*abbomen*, mais je sais bien que c'est dans le ventre. Ah ! Foutre de foutre ! Mais je veux pas être endormi, ça, j'veux pas !

La porte de la salle d'opérations s'ouvrit à ce moment et un déluge de lumière envahit la salle d'attente. Une voix criait :

— Les suivants ! Et le ventre d'abord !

Les porteurs noirs ajustèrent leurs bricoles et les deux causeurs furent enlevés. Je suivis les brancards.

Imaginez un bloc lumineux, rectangulaire, enchâssé dans la nuit comme un joyau dans de la houille. La porte se referma et je me trouvai emprisonné dans la clarté. Au plafond, un velum immaculé diffusait l'éclat des lampes. Le sol plan, élastique était parsemé de linges rouges que des infirmiers cueillaient prestement avec des pincettes. Entre ce sol et ce plafond, quatre formes étranges qui étaient des hommes. Ils étaient complètement revêtus de blanc, leurs visages étaient couverts de masques qui, comme ceux des Touareg, ne laissaient voir que les yeux ; ils tenaient en l'air, et écartées, à la façon des danseurs chinois, leurs mains habillées de caoutchouc, et la sueur ruisselait sur leurs tempes.

On percevait sourdement la trépidation du moteur qui sécrétait toutes les lumières. De nouveau gavé, l'autoclave remplissait l'univers de sa plainte stridente. De petits radiateurs renâclaient comme des bêtes qu'on caresse à rebrousse-poil. Tout cela faisait une musique barbare et grandiose, et les gens qui s'agitaient là semblaient exécuter, avec harmonie, une danse religieuse, une sorte de ballet sévère et mystérieux.

Les brancards s'insinuèrent au milieu des tables comme des pirogues dans un archipel. Rangés sur des linges, les instruments avaient le rayonnement des vitrines d'orfèvres ; et les petits Malgaches manœuvraient leur fardeau avec précaution et docilité. Ils s'arrêtèrent à l'ordre, et attendirent. Leurs cous minces et noirs bridés par les bricoles, leurs doigts crispés aux poignées des brancards, ils faisaient songer à des singes sacrés, dressés à porter les idoles. Les deux cuirassiers, énormes et blafards, dépassaient les brancards des pieds et de la tête.

Il y eut quelques gestes rituels et les blessés se trouvèrent sur les tables.

A ce moment, mon regard rencontra celui d'un des noirs et j'éprouvai du malaise. C'était un regard calme et profond, comme celui d'un enfant ou d'un jeune chien. Le sauvage tournait doucement la tête à droite et à gauche et considérait les êtres et les objets extraordinaires qui l'entouraient. Les prunelles sombres s'arrêtaient légèrement sur toutes les pièces

merveilleuses de cet atelier à réparer la machine humaine. Et ces yeux qui ne trahissaient aucune pensée n'en étaient que plus inquiétants. Un moment, j'eus la bêtise de songer : « Comme il doit être étonné ! » Mais cette sotte préoccupation me quitta, et je ne ressentis plus qu'une honte insurmontable.

Les quatre Malgaches sortirent. J'en conçus quelque soulagement. Les blessés semblaient ahuris, stupides. Des infirmiers s'empressaient autour d'eux, leur liaient les mains, les jambes, les frottaient avec de l'alcool. Les hommes masqués donnaient des ordres et évoluaient autour des tables avec les gestes mesurés de prêtres officiants.

— Où est le chef, là-dedans, demandai-je tout bas à quelqu'un?

On me le désigna. C'était un homme de taille moyenne, il était assis, élevait ses mains gantées et dictait quelque chose à un scribe.

La fatigue, l'éblouissement des lumières, la canonnade, la rumeur industrielle qui régnait là, tout contribuait à me procurer une sorte d'ivresse lucide. Je demeurai immobile, emporté dans une tourmente de réflexions. Tout ce qui m'entourait était fait pour le bien...C'était la réplique ingénieuse de la civilisation à elle-même, la correction qu'elle donnait à ses débordements destructeurs; il ne fallait pas moins de toute cette complexité pour annuler un peu du mal immense engendré par l'âge des machines. Je songeai encore une fois au regard indéchiffrable du sauvage, et l'émotion que je ressentis se trouva faite avec de la pitié, de la colère et du dégoût...

Celui qu'on m'avait désigné pour le chef avait fini la dictée. Il demeurait figé dans sa position héraldique et semblait rêver. Je remarquai que, derrière ses lunettes, un beau regard grave brûlait, mêlé de sérénité, d'ardeur et de tristesse. On ne voyait presque rien du visage, le masque célait la bouche et la barbe, mais les tempes montraient quelques jeunes cheveux gris et une grosse veine se gonflait sur le front, trahissant les efforts d'une volonté tendue.

— Le blessé dort, murmura quelqu'un.

Le chirurgien s'approcha de la table. Le blessé dormait, en effet; et je vis que c'était celui-là même qui déclarait si énergiquement ne point vouloir être endormi. Le pauvre homme

n'avait seulement pas osé balbutier sa protestation. Saisi dans l'engrenage, il avait été dominé tout de suite et s'abandonnait aux appétits de la mécanique, comme un saumon de fonte avalé par les laminoirs. Et puis, ne savait-il pas que tout cela était pour son bien; puisque c'est à cela qu'en est réduit le bien...

— Sergent, me dit une voix, on ne séjourne pas sans bonnet à la salle d'opérations.

A l'instant de sortir, je regardai encore une fois le chirurgien. Il était penché sur sa besogne avec une application où, malgré l'habit, la cagoule, les gants et tout l'appareil extérieur, on démêlait de la tendresse.

Je pensai avec force :

— Non! Non! Celui-là n'est pas dupe!

Et je me retrouvai dans la salle d'attente qui fleurait le sang et le repaire de fauves. Une lampe voilée y entretenait une clarté sourde. Des blessés gémissaient, d'autres devisaient à mi-voix.

— Qui parle de tank? disait l'un d'eux, Moi, j'ai été blessé dans un tank !

Un léger silence respectueux se fit. L'homme, qui était enfoui sous les pansements, ajouta :

— Notre réservoir d'essence a été crevé ; j'ai les jambes cassées et je suis brûlé à la figure. Moi, je sais ce que c'est qu'un tank!

Il disait cela avec un accent étrange où je reconnus la vieille tourmenteuse de l'humanité : l'orgueil.

Comme j'allais sortir, mon regard s'attarda dans l'ombre, derrière un monceau de brancards. Deux nègres étaient là. Je pensais qu'ils somnolaient, mais j'eus le temps d'entrevoir une chose extraordinaire ; tournant le dos aux blessés, ils assouvissaient, chacun pour soi, avec une sorte d'indifférence lugubre, comme des singes en cage, une passion solitaire.

Je haussai les épaules et m'en allai fumer une pipe au sein des ténèbres. Le monde me semblait confus, incohérent et malheureux ; et j'estime qu'il est réellement ainsi...

Croyez le bien, Monsieur, quand je parle avec pitié de la civilisation, je sais ce que je dis; et ce n'est pas la télégraphie sans fil qui me fera revenir sur mon opinion. C'est d'autant plus triste qu'il n'y a rien à faire : on ne remonte pas une

pente comme celle sur laquelle roule désormais le monde. Et pourtant !

La civilisation, la vraie, j'y pense souvent. C'est, dans mon esprit, comme un chœur de voix harmonieuses chantant un hymne, c'est une statue de marbre sur une colline desséchée, c'est un homme qui dirait : « Aimez-vous les uns les autres ! » ou : « Rendez le bien pour le mal ! » Mais il y a près de deux mille ans qu'on ne fait plus que répéter ces choses-là, et les princes des prêtres ont bien trop d'intérêts dans le siècle pour concevoir d'autres choses semblables.

On se trompe sur le bonheur et sur le bien. Les âmes les plus généreuses se trompent aussi, parce que le silence et la solitude leur sont trop souvent refusés. J'ai bien regardé l'autoclave monstrueux sur son trône. Je vous le dis, en vérité, la civilisation n'est pas dans cet objet, pas plus que dans les pinces brillantes dont se servait le chirurgien. La civilisation n'est pas dans toute cette pacotille terrible ; et, si elle n'est pas dans le cœur de l'homme, eh bien ! elle n'est nulle part.

DENIS THÉVENIN.

Juillet 1917.

POÉSIES

LA GUERRE !

Gonflés de haine à coups de pompe,
Les peuples rompaient leurs amarre
Et apportaient l'un après l'autre
Leur tribut à l'hécatombe.

La guerre s'étendait toujours,
Gagnant les libres républiques,
Les empires apoplectiques,
Les parlements et les cours.

Elle souillait de canonnières
Les beaux fleuves et les rivières.

Elle pullulait au flanc des montagnes
Et parmi la chair visqueuse des plaines.

Elle se coulait entre les nuages
Et tendait un piège sous chaque vague.

Elle guettait un adversaire
Dans tous les arbres et derrière
Chaque motte de terre.

Pareille à la nuit d'une éclipse
Couvrant les villes et les bourgs,
La guerre s'étendait toujours !
. . . . . .

Je la vis près de l'Acropole,
Sur des foules en étoupe,
Verser le feu de ses paroles ;

A Rome, autour du Forum,
Soûler d'autres légionnaires
De l'odeur des vieilles pierres
Plus ardente que l'alcool ;

Et jusqu'au pied des pyramides
Faire jaillir du désert
Une éruption de tentes claires.

Pourtant il y avait encore,
Loin des zones de la mort,
Des oasis et des îlots
Epargnés par le fléau.

Mais bientôt inclinant leurs flammes
Pour ne plus faire qu'un brasier,
Au paroxysme du délire
Les continents se rejoignirent.

Alors la guerre fut partout :
Dans les vallées et sur les monts,
A tous les étages de l'air
Et dans la profondeur des mers ;

Alors la haine fut partout :
Dans la gueule des canons,
Dans les strophes des poètes
Et les oraisons des prêtres.

LE DOUX AGNEAU RESSUSCITE...

Le doux agneau ressuscite
Sous l'apparence du lion,
Disent les prêtres de l'amour...

Et la croix même est une masse
Qui tourne et siffle sur les têtes.

Quelque part on ne sait pas où
Le Père dort son long sommeil
Et ne s'éveille aux cris du Fils
Que pour plonger ses mains oisives
Dans le bassin de Pilatus.

SEPTEMBRE 1916

Jour léthargique où le ciel bas entasse et traîne
Ses pesantes nuées comme des sacs de peines!
Jour saturé de plus de larmes
Que le long automne et l'hiver qui viennent
N'en pourront verser des aubes aux nuits.

Jour calfeutré; ô jour qui expie en silence
Avant même la fin du drame et la sentence!

Tout redescend, succombe et retourne à la terre,
Depuis les hauts plateaux et le désert polaire
Jusqu'au sol étalé sous une main de fleuves
Où des hommes courbés plus bas que la souffrance
Attendent le coup qui tarde à venir
Et sont déjà la mort avant même l'obus.

Silence enfermant le bruit des batailles!
Sanglots et cris au fond des chambres de supplices,
Vous ne traverserez même pas les murailles!
Silence tombal, poids de quelque chute.
Ciel pareil à quelque zone des larmes.
L'univers accablé s'incline
Comme la tête sur la croix;
Et tout n'est plus qu'un glissement,
Et tout n'est plus que soumission
Au funèbre accomplissement.

On dirait que la terre
Ramène à soi le ciel pour s'en faire un suaire!

LA TRAGÉDIE DES ESPACES

C'est une mare translucide
Dans le granit couleur de rouille;
Ce n'est qu'une parcelle à peine
De l'opulence océanique
Dans un trou de roche ainsi qu'une coupe...

Gamme des roux et des verts tendres,
Lait bleu des nacres, feux du quartz,
Lichens dorés, plantes vivantes
Dont les sensibles tentacules
Vont et se courbent mollement...

Tout ce que la mer mêlée de lumière
Peut de merveilles éphémères
Est rassemblé là dans ce creux de roche
Sous le ciel en fête et près de la grève
Solitaire comme au matin du monde.

C'est une mare translucide...

Mais c'est la guerre encor parmi
Le petit peuple qui l'habite;
La guerre acharnée, la guerre sauvage,
Avec ses ruses, ses alliances,
Ses trahisons, ses récompenses,
Et bien sûr aussi avec son courage.

C'est la guerre loin du canon des hommes,
Mais près de la mer où depuis toujours,
Sous le bercement des vagues dansantes
Au rythme de la marée descendante,
Dure la lutte sans repos
Entre les mille clans des eaux.

C'est la guerre biologique
Au temps propice du soleil

Comme il y eut aux origines,
Dans les ténèbres, la mêlée
Qui fit le chaotique amas de ces rochers
Si semblables aux cathédrales écroulées !

Ploumanach, 1916.

PRINTEMPS (*1917*)

Cependant à l'appel coutumier du soleil,
Au-dessus des hommes qui meurent,
Le printemps a lancé ses plantes à l'assaut.

Tout l'espace retentit
Du tumulte des oiseaux ;
Des souffles heureux bousculent
L'océan luisant des feuilles ;
Et les grands fleuves juvéniles
Bondissent en chantant à travers les frontières.

La chair jeune, prompte à l'oubli,
A senti tressaillir en elle,
Bouquets de cris et feux de joie,
L'appel antique de la sève.

Bien qu'une première fusée,
Trop hardie ou prématurée,
A mi-chemin ait éclaté
Pour retomber sur nos épaules
Avec la tristesse des saules,
Des poitrines dilatées
Un chant bientôt va monter.

O nature égoïste ! O nature acharnée !
Qui poursuis, sans souci de la défaite humaine
Qu'un dur destin s'applique à consommer ailleurs,
Ta propre lutte à travers nous et malgré nous
Pour ta victoire et non la nôtre ;

O conquérante impitoyable!
Sœur digne de celle qui porte
Un rapace sur son casque ;

J'ai bien honte, car je sens
Que tu vas pouvoir encore,
A la faveur de la saison,
— Insolence de ton triomphe! —
Arracher le vieux hurrah
A cette chair lavée de larmes
Qui t'appartient plus qu'à moi-même.

RENÉ ARCOS.

LES HÉRITIERS DE LA SUCCESSION D'AUTRICHE[1]

IV

LA CONFÉDÉRATION D'ILLYRIE

Parmi tant de peuples foulés ou égorgés, de la mer du Nord au golfe Persique, j'accorderais à la Serbie la palme du martyre. Palme disputée et jugement difficile ! Car de la Belgique violée ou de la Roumanie écrasée, de la Pologne affamée ou de l'Arménie exterminée,— j'en passe,— quel sort fut plus affreux ou quelle destinée plus cruelle, c'est pour nous et pour l'histoire une douloureuse question. Mais à part les mauvais traitements communs à toutes les victimes des Germains, mille tourments politiques sont sortis de la guerre pour la Serbie plus infortunée. Pour le peuple serbe les difficultés ont surgi de tous les points cardinaux, de toutes les pointes de la rose des vents, et toutes ses frontières lui sont contestées par tous ses voisins.

Ces épreuves, les Serbes les ont surmontées par leur héroïsme, accumulant des réserves de gloire pour la patrie future. Même parmi de si nobles malheurs, même parmi les prodiges de notre temps, la deuxième épopée serbe, celle du XX^e^ siècle, frappera et éblouira l'imagination des âges. Aux premiers jours du XX^e^ siècle, le régime serbe était tenu pour l'un des cas les plus tristes de la pathologie politique du monde. La chancellerie de Vienne et les barons magyars, habiles et tenaces compères, entretenaient avec soin le virus de la cor-

(1) Voyez *Mercure de France*, 1^er^ février et 16 mars 1917.

ruption qu'ils faisaient couler dans le sang national et qui atteignait la Cour et le Parlement. Vint le règne de Pierre Ier Karageorgevitch qui a donné à sa patrie plus de douleur à la fois et plus de gloire que n'en peut contenir une tragédie sortie d'un cerveau humain. Or c'est de douleurs et de gloires que sera nourrie toujours l'histoire d'un peuple, tant que les hommes resteront sensibles à la grandeur de l'imagination. Derrière la grille de cette petite villa écartée de Salonique, que d'épopée, que de lyrisme rayonne autour de la figure de ce roi perclus, attendant aux portes de son Royaume, que ses ancêtres, il y a un siècle, arrachèrent au Turc !

La polititique de Milovanovitch et l'alliance balkanique, Kumanovo et la ténacité du voïvode Putnick à la Bregalnitza doublent le territoire de la Serbie. L'Autriche étouffe de dépit ; c'est pour séparer à jamais de leurs frères serbes ses Croates, ses Dalmates et ses Slovènes frémissants qu'elle déchaîne cette guerre de l'humanité, et c'est cette guerre qui a fait entrer l'idée de la fraternité yougoslave dans la conscience universelle, et bientôt dans la réalité politique. D'abord le petit peuple résiste au grand empire, puis il plie sous le nombre, et tout paraît perdu. Mais aussitôt l'ombre de Marko Kralievitch semble marcher en tête des troupes serbes ; le vieux roi paraît, le fusil de Karageorge à la main. Les Impériaux battus fuient en désordre, abandonnant en terre serbe leurs canons et des milliers de frère slaves, tchèques et slovènes, libérés de l'aigle autrichienne. Durant près d'une année les Serbes montent la garde sur le Danube et sur la Drina, chantant dans leurs montagnes leurs admirables chants de gloire et de triomphe. Enfin la trahison bulgare, la confusion de l'Europe et la brutalité germanique consomment la ruine : l'armée française tente pour sauver la Serbie une marche inutile. Les troupes serbes s'écoulent, hélas ! par les sentiers d'Albanie qu'elles avaient descendus victorieuses trois années auparavant, pour être arrêtées sur les rives adriatiques par l'Autriche jalouse et l'Europe alors docile. Une carriole emporte à travers les cahots et les ravins du pays skipe le roi Pierre, le roi de Shakespeare dont la figure grandit encore dans l'imagination des hommes.

D'une telle histoire la légende sort de toutes parts. Déjà l'on conte qu'au jour où l'armée serbe, dans la première

guerre balkanique, rentra dans Prilep, qui garde le tombeau de Marko Kralievitch, le brave dont six siècles ont chanté la légende, le héros se dressa hors de sa tombe, comme les prophéties l'avaient annoncé au peuple. Aussitôt, aux soldats serbes qui l'entouraient, Marko demanda : Qui commande ici ? On lui dit le nom du colonel placé à la tête des troupes de Prilep, officier comme lui célèbre dans toute l'armée par sa bravoure, sa valeur militaire et son intempérance. A ce nom : Je puis donc dormir, dit Marko : il n'y aurait pas à Prilep place pour nous deux.

Ne pensez-vous pas qu'Etienne Douchan, le grand empereur serbe, et Lazare qui succomba à Kossovo sous les ruines de la patrie, peuvent dormir tranquilles ? Sous le règne de Pierre Karageorgevitch la gloire de la Serbie, son infortune et sa constance ont retenti assez loin pour qu'elle soit assurée d'en trouver les bénéfices dans une paix qui sera fragile si elle ne satisfait pas la conscience du monde.

§

Réserves de gloire où la Serbie puisera et trouvera le courage de faire face aux difficultés politiques qui l'assaillent de tous les côtés ! Loin que je sois surpris que la politique serbe ait quelquefois bronché parmi tant d'obstacles, j'admire que les divisions intérieures n'aient pas déchiré davantage la nation. Au moment où la guerre de 1914 a éclaté, la Serbie venait d'acquérir les pays du Vardar. Dans le même moment, les pays yougo-slaves d'Autriche tendaient les bras vers Belgrade. Ainsi la Serbie attirait à elle les peuples macédoniens, et dans le même temps les peuples entre Drave et Save étaient attirés vers elle. Sur cette terre serbe où il pousse autant de légendes que de fleurs sauvages, on raconte qu'étant sur le point de mourir, le tsar Etienne Douchan se fit porter sur une montagne imaginaire d'où il pouvait découvrir à la fois la mer Egée et l'Adriatique. Il expira satisfait, apercevant ainsi les deux mers jusqu'où il avait poussé son empire. Symbole saisissant des destinées serbes, devenu de nos jours symbole des hésitations politiques du nouvel empire !

Une politique fructueuse se présentait à la Serbie à la fin de la guerre balkanique : elle eût valu à ses hommes d'Etat un grand renom d'habileté en ces temps à jamais abolis où l'esprit d'impérialisme gouvernait le monde. En vingt années

le gouvernement serbe, par des méthodes d'énergique persuasion, aurait pu sans doute unifier la riche variété des nationalités de Macédoine. La trahison militaire du roi et des généraux bulgares à la Bregalnitza donnait même un principe moral à cette conquête et à cette réduction d'une terre disputée en province serbe. Pendant ces années pacifiques, le prestige naissant du jeune royaume eût naturellement attiré à lui les diverses variétés de la race serbe, elle aussi riche en rejetons; les différences d'esprit et de tradition se seraient atténuées dans la famille des Serbes d'Autriche, et l'unité politique de la race serait sortie toute seule de la décomposition autrichienne. Je suis persuadé que telle fut en effet la pensée du gouvernement, et cet intérêt évident de la politique serbe à conserver la paix pour organiser ses conquêtes est une preuve entre mille autres, un fil de la trame si serrée des responsabilités germano-magyares de la guerre.

Plan chimérique d'ailleurs, car il supposait vingt années de paix balkanique, ce qui jamais ne se vit et que le régime turc même n'obtint jamais de ses giaours des Balkans. Mais surtout la Serbie a subi comme le reste du monde les effets de ce décret de quelque Démiurge fantasque qui a voulu que tous les problèmes politiques de la planète fussent posés ensemble dans l'année 1914 et que le monde n'eût point de paix qu'ils ne fussent tous résolus. Sans souffler, après son double effort balkanique, le Royaume Serbe, seul Etat constitué de sa race (1), a dû soumettre à l'Europe son programme intégral, son intention de réunir des territoires qui ne furent jamais sujets à sa domination et son projet d'unifier des peuples que l'histoire, la religion et la politique avaient dispersés. Or quelque peine, dialectique à la fois et amicale, que j'éprouve à échapper aux habiles démonstrations du député italien Colonna duca di Cesaró, je ne crois pas que des traditions historiques ni des passions religieuses puissent contrarier la réunion des Yougo-Slaves; ils ne peuvent être séparés que par des raisons politiques, legs de l'Autriche, et qui cèderont au Temps.

Royaumes, principautés féodales, républiques, les pays de la Save et de l'Adriatique ont produit toutes ces formes politi-

(1) J'oublie exprès le Monténégro. Pour les affaires de ce royaume, je renvoie au *Bulletin Monténégrin* que publie à Paris M. Andréa Radovitch, ancien Président du conseil, excellent patriote et homme d'Etat clairvoyant.

ques, mais non pas l'unité : l'histoire n'a pas connu l'unité yougoslave. Ni le royaume slovène détruit par Charlemagne, ni le royaume de Croatie réuni à la couronne de Hongrie par union personnelle à la fin du XI^e siècle, ni l'empire serbe d'Etienne Douchan, ni le royaume bosniaque de Tvrtko n'ont dominé la terre yougoslave ni la race serbe toute entière. Mais ces engagements contractuels, ces échanges et ces unions, ces naissances et ces chutes des empires, ce n'est rien, pour l'imagination du peuple, que de l'histoire officielle. La race serbe tout entière chante la légende de Marko Kralievitch et porte le deuil de Kossovo. Voilà le vrai lieu national (1).

Le schisme a déchiré la Yougoslavie. Ces peuples apprirent le christianisme et l'alphabet des apôtres Cyrille et Méthode, mais l'Eglise romaine, puis les Jésuites reconquirent pour le vicaire du Christ en Occident les Slovènes, Croates et Dalmates. Les Serbes du Royaume, plus voisins de Byzance, demeurèrent orthodoxes. Plus tard, un assez grand nombre, en Bosnie, se firent musulmans, par un juste souci, à la longue excusable, de conservation d'intérêts temporels ; ce sont aujourd'hui encore de très bons Serbes. Ces peuples, plantés, comme les Albanais, aux confins de trois religions, ont vu trop souvent comment les nations ou les hommes changent de dogme, pour se livrer comme d'autres à un fanatisme ritualiste. Même je crois bien que si j'avais quelque droit d'être sévère sur la doctrine, je reprocherais aux Yougoslaves un goût pervers pour les mélanges religieux. Le fondateur du panslavisme, George Krijanitch (2), un pauvre curé croate, qui était fou puisqu'il suivait au XVII^e siècle des idées qui ne conviennent qu'aux XIX^e et XX^e siècles, et qui pour cette raison passa naturellement de longues années dans un exil de Sibérie, ne put jamais décider lui même, malgré de longues études, s'il était catholique ou orthodoxe. Il se fait, dans toute la Yougoslavie, un grand échange de saints : saint Sava, qui fut roi, est le grand patron des Yougoslaves, et son culte est en vain persécuté en

(1) Il faut ajouter que les éléments de la race serbe ont été constamment mélangés par des émigrations réciproques dont le professeur Jovan Cvijić, qui honore à la fois les deux Universités de Paris et de Belgrade, a étudié les courants. *Les mouvements métanastasiques dans la Péninsule des Balkans*, dans *Le Monde Slave* du 1^er juillet 1917.

(2) Sur Krijanitch, cf. l'étude déjà ancienne de M. Louis Léger, *Nouvelles études slaves*. Paris, Leroux, 1880.

Autriche. On nous dit qu'en terre slovène, à l'extrême ouest du territoire, « le culte des saints Cyrille et Méthode, les apôtres de Salonique, est plus développé que nulle part ailleurs » (1).

Je ne sais si la figure de Mgr Strossmayer est appréciée dans l'Eglise romaine, mais je sais bien que sa figure politique ne cesse de grandir. J'appelle grand, en un temps de marche rapide des idées, l'homme dont la clairvoyance avance d'une génération. Il n'est pas de jour qui ne nous révèle l'étendue et l'acuité d'esprit de l'illustre évêque de Diakovo. Nul n'a mieux tenté de prévenir et de préserver l'Eglise catholique des dangers prochains. L'auteur du télégramme à l'occasion de la fête de St Wladimir pressentait la rivalité renaissante du catholicisme et de l'orthodoxie, le fondateur de l'Académie de Zagreb prévoyait la force des sentiments nationaux, le prédicateur désabusé des carêmes de la Cour de Vienne savait bien les dangers de l'intimité de la curie romaine avec les Habsbourg. Et je ne parle pas de son rôle au Concile du Vatican, qui est de l'ordre mystique et qui m'échappe. Mais enfin ce grand patriote a porté, a fait rayonner un esprit de conciliation nationale dans toute la religion et jusque dans la liturgie.

Cet esprit n'est pas mort avec lui, et je connais un successeur à l'évêque de Diakovo ; c'est M. M. Vesnitch, ministre de Serbie à Paris, l'orthodoxe qui a négocié avec Rome, à la veille de la guerre, ce Concordat promulgué dans les camps par le prince Alexandre et qui réserve à l'Eglise catholique du royaume toute sa liberté religieuse, hiérarchique et scolaire. Contre l'opinion commune ce n'est pas la religion qui sépare les Yougoslaves : c'est en ce pays qu'est moins apparente la déchirure du schisme dans la tunique sans couture de l'Eglise universelle.

§

Moins que l'histoire et moins que la religion, la politique, c'est-à-dire l'histoire prochaine et contemporaine, favorise l'unité yougoslave. Je ne parle pas seulement des difficultés internationales qui pressent de toute part la future Illyrie. Ima-

(1) Manifeste de la Jeunesse yougoslave, Paris, Plon, 1915, p. 43. Cf. dans le même sens la déclaration des prêtres yougoslaves des Etats-Unis de toute confession, dans le *Bulletin yougoslave* du 15 octobre 1915.

ginez, pour en avoir quelque idée, une Suisse qui serait en désaccord sur ses propres frontières avec l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie et la France, et tenez compte encore du coefficient permanent de complexité que comportent les choses d'Orient. De tous ces différends, le plus cruel, — je dis le plus cruel pour nous, car j'éprouve, à l'égal de nos difficultés nationales, la tristesse des querelles qui déchirent l'Alliance, — c'est la question des rivages adriatiques contestés entre Italiens et Yougoslaves.

Je suis disposé pour ma part, et très résolument, à laisser les Italiens eux-mêmes juges de ce qu'exige leur suprématie navale dans l'Adriatique. Mon brillant ami M. Victor Bérard, qui pourtant est bien, je crois, le patron de tous les Yougoslaves qui viennent chez nous, une sorte de Saint Sava français, a coutume de dire que pour examiner les problèmes de l'Adriatique, il veut chausser des lunettes italiennes : je les lui emprunte bien volontiers pour mon compte. D'abord, il y a des traités, condition de l'entrée en guerre de l'Italie. Oserai-je ajouter aux considérations générales invoquées par les Italiens la futilité d'un scrupule personnel? Avant la guerre, quelques publicistes français, montrant à l'Italie, alors triplicienne, sa rive adriatique abandonnée et infertile, les ports rares de sa côte basse, où dorment quelques vaisseaux aux voiles pendantes, en un temps où « l'Adriatique entourait l'Italie comme un fossé entoure une prison », s'efforçaient de rappeler l'attention italienne sur son véritable empire maritime qui est d'abord adriatique. Il y aurait quelque pharisaïsme à le lui contester aujourd'hui, alors que la guerre n'a fait qu'ajouter un argument puissant de stratégie navale à cette démonstration d'ordre économique.

Cette bataille de Dalmatie a été conduite de part et d'autre avec grande ardeur et à grand fracas ; le tintamarre des brochures, des volumes et des arguments, ethniques et linguistiques d'un côté, historiques et stratégiques de l'autre, n'a cependant jamais empêché les personnes « autorisées » par leur information ou par leur sagesse, de tomber toujours d'accord que tout devait nécessairement s'arranger. Ni les Serbes ne contestent le principe de la suprématie navale de l'Italie dans l'Adriatique (1), ni les Italiens ne méconnaissent que le

(1) V. surtout les interviews de M. Pachitch, *Times* du 6 mars 1916 et *Rietch* du 23 avril 1916.

premier principe de la politique balkanique à laquelle ils seront attachés aussi bien par leurs traditions les plus sûres que par la délégation de l'Entente sera l'accord permanent avec la Serbie agrandie. C'est, par exemple, la conclusion à laquelle arrive l'esprit ferme, judicieux et clairvoyant de M. Andrea Torre, député de Salerne et Président du syndicat de la Presse italienne, au bout de sa polémique avec un publiciste britannique (1). Je ne me hâterai point de dénoncer d'avance la gloutonnerie impérialiste d'un peuple conduit par des hommes si habiles, et prudents. Ils sauront bien trouver le régime juste qui convient à ces terres slaves « nées sous le sourire de l'Italie », suivant la charmante expression du poète dalmate Niccolò Tommaseo (2).

L'unité yougoslave est commandée par le sentiment national et par la nécessité politique ; les difficultés, s'il en est, ne viendront pas de l'Italie : elles seraient un legs des Habsbourg. L'Autriche a appliqué son génie naturel de complexité administrative à morceler les Yougoslaves, qu'elle réunissait par l'uniformité policière de sa persécution. Il y a des Yougoslaves autrichiens, je veux dire gouvernés par l'Autriche, et des Yougoslaves hongrois, les plus opprimés de tous assurément. Il est encore des Yougoslaves qui sont gouvernés par l'Autriche et la Hongrie réunies, et il en est qui devraient être gouvernés par eux-mêmes. Je passe quelques variétés. Les institutions sont dispersées sur tout le territoire, au gré de l'histoire et de la contrainte administrative de l'Autriche. Zagreb-la-Croate (Agram) a son Université, et Raguse-la-Dalmate n'en a pas, cette charmante Raguse (Dubrovnik) qui en serait si digne, pareille à une forteresse savante et lettrée, et qui, florentine dans un monde alors vénitien, brilla à la Renaissance comme une cité toscane. Les Croates et même les Bosniaques ont chacun leur Diète (Sabor) dont les Dalmates et les Slovènes sont privés. Pour emprunter aux sociologues leur vocabulaire barbare, la loi du développement administratif des Yougoslaves, c'est la différenciation. Tout concourait à isoler les uns des autres, sans liens entre eux et sans communications, les Slovènes paisibles, pieux et rustiques, les Dalmates marins

(1) *Corriere della Sera* des 27 mai et 7 juillet 1916.

(2) Au moment où ces lignes paraîtront, cette discussion n'aura plus, je l'espère, qu'un caractère archaïque : il semble bien que l'accord des deux gouvernements Italien et Serbe ait été conclu à la conférence de Londres (août 1917).

habiles et habiles politiques, atteints par la finesse italienne, les Croates fiers de leur hérédité militaire, les Bosniaques maintenus dans la pauvreté par les gouvernements « paternels » de Vienne et de Pesth, les Serbes de la « Voïvodie » venus de Hongrie lors de la grande émigration du XVII^e^ siècle.

Mais à regarder la carte et l'histoire politique, on reconnaît que les Croates sont en tous sens le centre de la Yougoslavie autrichienne, qu'ils sont de beaucoup les plus nombreux ; que les pays slovènes, la Dalmatie, l'Herzégovine et la Bosnie, la Voïvodie magyare sont disposées autour d'elle comme une couronne de peuples frères, qu'ayant seuls une autonomie, une Diète avec délégation spéciale au Parlement de Pesth, une Université, et bien que tout cela soit très austro-hongrois, entendez artificiel et compliqué, les Croates présentent donc une réalité, une figure politiques, effacées chez les autres Yougoslaves ; et le singulier, en cette affaire, c'est que précisément à cause de cette personnalité politique marquée et accusée, les Croates sont moins proches peut-être non pas de l'union yougoslave, mais de la fusion avec la Serbie, à laquelle les autres vont tout droit. Que la Croatie désire la formation d'un grand état yougoslave, aucun doute : peut-être même désire-t-elle le diriger. Qu'elle souhaite l'annexion pure et simple à la Serbie, c'est moins certain : il y suffira toutefois d'une modalité politique.

§

Ces peuples yougoslaves ainsi disposés en mosaïque, le Gouvernement des Habsbourg les a gouvernés en déchaînant sur eux ses deux fléaux favoris : la police et les institutions parlementaires. Car le régime parlementaire, que toutes les nations qui en sont privées réclament aujourd'hui comme le signe et le moyen unique de leur liberté, la double Monarchie en a fait un instrument de corruption. Esope l'avait bien prévu qui disait, en son langage, que le parlementarisme était la meilleure et la pire des choses.

Le régime parlementaire pour le gouvernement habsbourgeois, c'est la réunion dans une même salle des hommes de confiance d'un de ses peuples, sous la main du gouvernement qui peut agir sur eux par promesses ou par menaces d'intérêt individuel ou collectif. Double résultat : on peut ainsi gagner les hommes de confiance, et mettre en défiance contre

leurs représentants les peuples trahis. Misérables perfidies, qui durent cinquante années et éclatent en temps de crise, entre les mains même des artificiers. L'histoire datera la dissolution de la Double Monarchie de ce jour où, l'empereur ayant enfin convoqué son Reichsrath, les Tchèques, suivis par tous les Slaves, ont fait sauter l'empire par leur déclaration de l'unité tchéco-slovaque, comme le désir slave qui devait faire sauter la forteresse. (Séance du 30 mai 1917.)

Si on néglige le jeune Sabor de Seraievo (car l'empire a pris soin de donner une Diète à la Bosnie-Herzégovine dès l'annexion, 1908), qui d'ailleurs vient d'être suspendu, il y a dans la Double Monarchie deux groupes parlementaires de nationalité yougoslave : les Slovènes et les Dalmates ont leurs députés au Reichsrath de Vienne, les Croates ont à Zagreb leur Diète, qui délègue 40 de ses membres au Parlement de Pesth.

Les Dalmates du littoral et les Slovènes qui habitent les hautes vallées de la Save, de la Drave et même de la Mur, sont au nombre de 2 millions. Ils comptent parmi les « pays représentés au Reichsrath ». C'est la formule officielle, euphémisme inventé par la pudeur administrative autrichienne pour ne point souiller son langage des termes impurs de pays tchèques, slovènes, etc...

Les Slovènes ont été les premiers de tous les Yougoslaves à tendre la main aux Serbes dont ils étaient les plus éloignés. Pendant les guerres balkaniques, leur presse a été parfaitement scandaleuse : elle n'a cessé de chanter sur le mode national les victoires des Serbes, dans le moment même que la chancellerie de Vienne étouffait de rage et de dépit (1). Qui eût pu croire à l'indépendance de la presse slovène ! Les successeurs affaiblis de Metternich n'en revenaient pas. Les Slovènes sont au nombre des sujets héréditaires les plus anciens de la maison d'Autriche : ils étaient Autrichiens avant Rodolphe de Habsbourg. Et dociles à leur clergé comme à leur empereur. Ces pays furent dans tout le Moyen-Age semés de domaines de l'Eglise et serrés entre plusieurs grandes principautés ecclésiastiques : archevêché de Salzbourg, évê-

(1) Sur les sentiments des Slovènes avant la guerre v. les extraits significatifs de la *Tiroler Soldaten Zeitung* recueillis dans le *Bulletin yougoslave* du 1er décembre 1916. Cf. aussi *Aux marches du germanisme*, *Revue Bleue* du 5 juillet 1913.

ché de Trente, et ce patriarchat d'Aquilée dont la vieille capitale et le vénérable campanile, ancêtre de tous les campaniles du Frioul et de Vénétie, si élancés et si fins qu'on les croirait gothiques, se dresse aujourd'hui au milieu des camps de l'armée d'Italie. Bien qu'ils aient été quelques temps tentés par la Réforme, les rustiques Slovènes, ramenés par les Jésuites, ont abandonné à leur clergé leur direction politique et le parti clérical y fut toujours le plus fort.

Mais c'est justement le clergé qui s'éveilla un beau jour aux idées nationales : l'esprit de Strossmayer avait passé par là. Depuis la guerre, Vienne a fait arrêter les principaux de la nation slovène, dalmate ou bosniaque et l'on assure que les cachots de l'empereur et roi apostolique retiennent, au mépris du droit canonique, plusieurs prêtres de cette Eglise romaine qui implore d'un si grand cœur pour l'Empire les puissances du ciel et peut-être même celles de la terre.

Par sa constante politique parlementaire, essayant de gagner ceux des chefs du peuple qui n'étaient pas en prison, la politique viennoise s'efforça de diviser les Slovènes. M. Sustercić qui est député et aussi, je crois, landeshauptmann, quelque chose comme préfet et président du conseil général, tenta de faire prévaloir le loyalisme autrichien des Slovènes sur la passion nationale.

Si l'esprit public a parfois hésité, il est aujourd'hui parfaitement uni. Dans cette séance du Reichsrath du 30 mai 1917, l'un des actes politiques les plus importants de la guerre, à peu près ignoré du public français et où l'union des Slaves sous le commandement des Tchèques a mis l'empire d'Autriche en déroute et son gouvernement en fuite, les Yougoslaves unis ont demandé, en forme correcte et avec les clauses de style nécessaires, la dislocation de l'Autriche-Hongrie par la déclaration suivante lue par Mgr Korosec, président du groupe :

Les députés soussignés, réunis en club yougoslave, déclarent, en se basant sur le principe des nationalités et sur les droits de l'Etat Croate, demander que toutes les contrées de la monarchie sur lesquelles vivent les Slovènes, les Croates et les Serbes soient réunies en un organisme d'Etat indépendant et démocratique, libre de la domination de toute nation étrangère et placé sous le sceptre de la dynastie Habsbourg-Lorraine ; ils déclarent qu'ils mettront toutes

leurs forces à la réalisation de cette demande de leur nation unique. Les soussignés prendront part aux travaux parlementaires après avoir fait ces réserves.

Et Mgr Krek, du parti clérical, ajoutait :

Il est deux idées qui ne périront jamais : que les Slovènes, les Serbes et les Croates sont un même peuple et qu'ils appartiennent ensemble à un organisme d'Etat auquel ils doivent parvenir fatalement.

Le noble poète Tresić-Pavicić, député des îles dalmates, après deux ans de prison, et plus surpris d'en être sorti que d'y être entré, associait les Dalmates à cette déclaration. Trois signatures de députés yougoslaves seulement manquent au bas de ce document, mais non pas celle de M. Sustercić qui a donc capitulé, mais celle de M. Grafenauer qui est en prison, et celles de MM. Gregorin et Trumbić qui sont en exil.

Il ne semble pas douteux qu'au début ni peut-être au cours de la guerre, les Slovènes n'auraient pas été unis pour cette manifestation unanime ni prêts à une coupure si nette. Mais il faut tenir compte des spectacles qu'ont vus ces peuples pendant la guerre elle-même et c'est là une observation générale qui trouve son application chez toutes les nations asservies aux empires du centre. Quand nous parlons de l'esprit public des peuples opprimés, et même de nos Alsaciens, n'oublions pas qu'ils ont vu trois ans la domination germanique dans toute sa brutalité, emprisonnements des plus respectés, déportations, confiscations, et que la somme des iniquités est montée si haut qu'elle a pu accroître encore les colères et les rancunes des forts et forcer la sourde révolte des hésitants. Dans les pays yougoslaves, la police autrichienne reprit avec plus de liberté et d'audace ses arrestations et ses persécutions. Les procès contre les écoliers de Bosnie-Herzégovine, le procès « monstre » de Banjaluka (1) étaient la suite renforcée du régime marqué avant la guerre par les procès d'Agram, Friedjung, etc. C'est un système policier d'où l'occasion de la guerre est sortie. Et c'est donc la persécution autrichienne qui a scellé l'unité yougoslave.

§

Il semblerait que nous devions être mieux instruits de la

(1) *Les Persécutions des Yougoslaves*, Paris, Plon, 1916.

marche de l'esprit public en Croatie que dans les pays slovènes ou dalmates, car le Sabor de Zagreb et le Parlement de Pesth n'ont pas été, comme le Reichsrath, fermés pendant trois ans. Il n'en est rien cependant et peu de problèmes me semblent plus obscurs que celui de l'opinion croate pendant la guerre. Car les chefs du peuple croate sont engagés dans la politique austro-hongroise ; bien que le sentiment public qu'ils représentent ne laisse aucun doute, ils n'en sont pas encore dégagés par une déclaration unanime et sans recours comme leurs frères du Reichsrath, et c'est ici peut-être, au Sabor (Diète) de Zagreb, que la fourberie viennoise, la brutalité magyare, la corruption méthodique des deux chancelleries se sont le mieux attachées à dévoyer une politique nationale, à la perdre dans les sinuosités inextricables de la politique de l'empire.

Le régime officiel des 2.500.000 Croates qui habitent la Croatie-Slavonie-Syrmie, c'est l'autonomie. Elle leur fut confirmée par un acte contractuel hungaro-croate, appelé la Nagoda, qui est la Magna Charta de l'indépendance croate et qui est daté de 1868. Quelque dix ans après, Gladstone, qui était en correspondance avec Strossmayer, et qui se trouvait pour l'heure fort empêtré dans ses affaires irlandaises, fut informé qu'il y avait vers le Sud-Est de l'Europe un peuple croate qui avait réglé ses rapports avec les Hongrois par un texte constitutionnel ; il pensa trouver là un bon modèle pour son *Home rule* et résolut de se procurer le précieux document. Dans le même temps environ que Stanley partait à la recherche de Livingstone, une mission britannique était envoyée à la recherche de la Nagoda. Stanley retrouva Livingstone, mais les messagers anglais ne purent jamais découvrir à quoi pouvait bien servir la constitution de Croatie. Un magnat hongrois leur fit, dit-on, à Pesth cette réponse superbement magyare : « Je crois bien que nous avons quelque part quelque chose d'écrit sur un papier avec les Croates, mais à la vérité nous faisons avec eux ce qui nous plaît. » Trop heureux encore s'ils avaient toujours fait leur bon plaisir sans essayer parfois de mettre les Croates dans leur jeu !

La dernière période de l'histoire politique de la Croatie date de la Résolution de Fiume, 1905. C'est à ce moment, dans cette ville usurpée par les Hongrois, que tous les représen-

tants de la nationalité croate, à la suite de la révolte contre le ban (gouverneur) Khuen-Hedervary, célébrèrent la réconciliation entre Croates et Serbes, c'est-à-dire catholiques et orthodoxes de la Double-Monarchie, et fondèrent le parti de la coalition serbo-croate, qui depuis a toujours gardé la majorité à la Diète. Presque aussitôt, par malheur, les Hongrois, qui pour lors se disputaient avec les Autrichiens, comme de juste, conclurent un compromis avec les Croates, jusqu'au moment (1907) où, réconciliés avec Vienne, ils oublièrent « ce qu'il y avait sur le papier », et depuis lors la Croatie fut diversement mais sans cesse opprimée.

Mais même au temps de l'oppression, les Austro-Hongrois ne manquaient pas de moyens de troubler la résistance nationale de Croatie. On y employa d'abord le parti du docteur Franck, homme politique qui n'était ni sans astuce ni sans mérite. C'est un Juif qui eut l'idée de fonder en Croatie un parti catholique clérical. A ce trait je le tiens pour habile homme : il avait parfaitement pénétré l'esprit de l'Autriche moderne. Le parti franckiste, parti aulique, « noir-jaune » (les deux couleurs autrichiennes), avait pour objet de permettre à la Cour de Vienne de garder un regard dans les affaires croates. C'étaient les hommes du loyalisme intégral. Ils sont aujourd'hui fort diminués ; même dans ce pays où le suffrage n'est pas secret, les députés franckistes ont succombé sous les efforts de la coalition croato-serbe : ils n'ont plus au Sabor que 9 sièges sur 88.

Si l'on peut retrouver chez les franckistes la trace de la méthode autrichienne et jésuite, le goût de l'astuce et du détour politiques, un autre parti qui porte encore le nom de son fondateur, le parti de Starcevic, semble inspiré par les souvenirs traditionnels de fierté militaire des pays croates. N'oublions pas, en effet, que les Croates ont une longue et brillante hérédité militaire. La Croatie, la Slavonie et cette Syrmie qui renferme l'un des Lieux Saints de l'humanité, car c'est à Sirmium (1) que Marc-Aurèle, arrêtant au seuil de l'empire les Quades, écrivit les pages d'où l'on a extrait les *Pensées*, ces trois pays ont été pour l'Europe une terre favorite de recrutement. C'étaient les « confins militaires » de l'empire, fortement organisés par le prince Eugène, ce général autrichien à

(1) Mitrovitza.

la gloire aujourd'hui périmée et qui croyait servir l'Autriche en chassant les troupes turques. Comme la Suisse pour l'Europe occidentale, comme l'Albanie pour les janissaires ottomans, la Croatie fut pendant trois siècles un réservoir inépuisable de troupes : les Pandours firent régner dans toute l'Europe la terreur du nom et de la discipline des régiments « cravatès ». L'orgueil militaire des Croates peut donc affronter celui des Magyars, et Jellacitch, en 1867, le leur fit bien voir.

Ante Starcević, le fondateur du tiers parti, était, je crois, ancien officier, et fils de cette province de Lika, montagneuse et féconde en soldats. Son parti prétendit à défendre en toutes choses le droit croate et les droits de la Croatie. Contre les Hongrois, d'abord, cela va de soi. Mais aussi, au besoin, contre les Serbes. D'où son opposition à la coalition serbo-croate sortie de la résolution de Fiume et inspirée par l'esprit d'ardente démocratie de M. Supilo. En Bulgarie, on distingue les socialistes qui, là comme ailleurs, forment une unité divisée, en socialistes « larges » et socialistes « étroits ». Le parti de Starcević est le parti des « Croates étroits ». Les sociologues, barbares qui aiment à parler grec, diraient sans doute que c'est la doctrine de l'idiosyncrasie croate.

Or, si l'on observe la conduite de ces trois partis pendant la guerre, l'on est surpris de reconnaître que c'est justement ce parti de Starcević qui a pris la position la plus nette en faveur de l'unité yougoslave. On ne l'attendait guère de lui, puisqu'il semblait plus éloigné des Serbes que la coalition serbo-croate. On n'attendait rien des Franckistes qui, sans doute, ruminent docilement la pensée du trialisme, antiquaille politique du temps du feu roi.

Nous connaissons la volonté de tous les Slaves d'Autriche : ils l'ont proclamée avec éclat par leur déclaration au Reichsrath le 30 mai 1917, date et signe de la ruine de l'empire. Pour les Slaves de Hongrie, pas de manifestation officielle correspondante. Seul le parti de Starcević s'est rangé sur le même plan que les Yougoslaves d'Autriche par sa déclaration du 5 juin à la Diète de Zagreb. Il « salue avec joie la déclaration unanime du Club yougoslave de Vienne... il approuve l'attitude des Tchèques et des Polonais et leur adresse son admiration et ses sympathies (1). »

(1) Le texte de la déclaration est rapporté dans *la Serbie*, excellent recueil de

La coalition serbo-croate, c'est-à-dire la majorité de la représentation croate, semble plus engagée dans la politique magyare (1). Peut-être l'expression de ses sentiments en subit-elle quelque embarras. Je sais bien à quoi m'en tenir sur les éloges dont Tisza a, à plusieurs reprises, accablé le loyalisme croate, et sur les votes constants, depuis la guerre, de quarante députés croates délégués au Parlement de Pesth. Mais, même après l'analyse la plus patiente, après la plus bienveillante discrimination, les discussions du parlement magyar sur les choses croates nous laissent un sentiment de confusion. Tisza a été poursuivi, deux années durant, par une opposition dont la fureur ne pouvait être exprimée que par la langue magyare, la plus riche du monde en injures, disent les philologues. Cette opposition, aujourd'hui victorieuse, n'a cessé de reprocher aux députés croates de trahir la Hongrie, ce qui va fort bien, et à Tisza de les « couvrir (2) ». Je souhaiterais bien vivement que la première accusation fût véritable. Pour Tisza, je vois bien les raisons de son affectation de tendresse pour les députés croates : elles montrent combien il est supérieur en fourberie à ses adversaires. Il est avec Forgach et Tchirsky l'un des trois auteurs de la guerre. Sa conduite à l'égard des Croates est pour moi une des preuves les plus solides de sa préméditation. Il voulait la guerre, et il ne voulait pas de conflit de nationalités chez lui. Il a donc voulu avant et pendant la guerre gouverner avec la majorité croate. Et cette majorité se trouve donc dans ce cas difficile de représenter un peuple qui demande sans aucun doute l'union yougoslave, et d'être prise en même temps dans cet effroyable vacarme parlementaire qu'est la vie politique de la Hongrie.

Il n'est pas douteux que M. Hinković, par exemple, député au Sabor et au Parlement, représente plus fidèlement les Croates à Paris et à Londres que ne font à Pesth les députés demeurés en fonction. Pour le dire en passant, M. Hinković aurait dû être reçu parmi nous avec de grands honneurs. Il a été l'avocat des accusés du procès d'Agram, lui-même poursuivi et sus-

polémique documentaire, que le docteur Lazar Marković publie à Genève, n° du 24 juin 1917.

(1) Cf. les articles du publiciste radical hongrois Oscar Jaszi qui essaie, dans *Vilag*, de faire entendre à ses compatriotes l'importance de la question yougoslave.

(2) Interpellation Rakovsky, 26 janvier 1916 ; interpellation Szmricsny, 21 mars 1917. Compte rendu dans le *Bulletin Yougoslave*.

pendu, il a souffert en patriote et en avocat pour son rôle dans une affaire judiciaire, illustre par son iniquité, féconde dans ses conséquences et qui de plus en plus apparaîtra comme la marque du régime qui a fourni à l'Allemagne l'occasion de la guerre : la place et la figure de M. Hinković sont importantes dans le droit international ou plutôt dans l'Internationale du droit.

A la chute de Tisza, grandes luttes d'intrigues entre les Franckistes qui voulaient ramener à Zagreb comme gouverneur le Baron Rauch, le ban du Procès d'Agram, et la coalition serbo-croate. Après mille incidents, celle-ci a triomphé : la Croatie a depuis deux mois un ban croate, Mihalović, et un gouvernement pris dans la majorité même de la Diète, c'est-à-dire dans la coalition. Il faut voir dans ce nouveau cours un effet de la politique de l'empereur Charles qui voudrait bien l'infortuné! persuader au monde que ses peuples se gouvernent eux-mêmes sous son sceptre et offrir à ses nations une tardive autonomie. Entreprise qui dépasse de beaucoup les forces d'un simple empereur d'Autriche et roi de Hongrie, comme il paraît tous les jours. Le nouveau gouvernement de Croatie, lié au Ministère Esterhazy déjà défunt, est d'ailleurs fragile comme toutes les choses hongroises à l'heure présente. Il s'est présenté à la Diète de Zagreb à la séance du 12 juillet, où il a paru que rien n'était changé à la position des partis. Toutefois, le député Radić, chef d'un parti professionnel, le parti paysan, a fait une importante déclaration : ce paysan du Danube a fortement marqué son accord avec le parti de Starcević sur la question de l'unité nationale yougoslave.

Que le sentiment public croate soit unanime en faveur de l'union yougoslave, mille indices, les discours du vice-président Magdić à l'ouverture du Sabor, l'affaire du blason, les discussions sur le couronnement de l'empereur Charles et tant d'autres l'ont laissé transparaître même au travers de la politique officielle. Dans quelle forme pourra-t-on réduire la politique croate à la politique serbe? peut-être doit-on craindre quelques difficultés sur cette modalité transitoire. Si la prévoyance politique n'y prenait garde, les premières années de l'union yougoslave pourraient être affligées par les rivalités parlementaires serbes et croates. Et aussi peut-être par les rivalités de ces éléments de direction nationale que toutes les

langues slaves appellent *l'intelligenzia. Genus irritabile!* La forme fédérative est une bonne conclusion à ces discussions sur la supériorité de culture, et mieux encore une mesure préventive. C'est l'une des raisons qui font penser que la Yougoslavie ira à l'unité par la voie de la Fédération, qui sera d'ailleurs fort en usage dans le monde prochain.

Faut-il pousser encore l'aveu des scrupules et des inquiétudes légères ? Certains remarquent qu'avec son Université et son Parlement, le monde croate est demeuré, peut-être plus que tout autre peuple slave d'Autriche, enfermé dans le monde germanique et magyar, en dépit des luttes politiques. Les Croates restent hors des deux cercles slaves d'Autriche, celui de la culture tchèque qui a attiré les Slovènes, et celui de la culture polonaise. Par ses voyages, ses relations, ses coutumes, l'élite croate est familière de Pesth et de Vienne : elle fréquente peu l'Occident, moins que ses frères de la Double Monarchie, moins que les Balkaniques. De tous les éléments de cette digue antigermanique que nous essayons de construire, le Croate est peut-être le moins dégagé du germanisme. Simple nuance sans doute, mais raison de plus, à mon gré, pour qu'on le laisse suivre librement, de son plein gré, les directions de l'État illyrien créé par l'Alliance, orienté par elle.

Car il faut se garder de marquer à l'excès ce qui n'est que trait secondaire et subtilités au regard du grand mouvement national. La force intérieure de l'esprit populaire réunira dans une éclatante harmonie les couleurs diverses de l'admirable manteau qui couvrira, des Alpes au Rhodope, la jeune Confédération d'Illyrie. Les différences qui subsistent entre Serbes et Croates, deux remarques les corrigent.

Je me suis demandé en premier lieu si les rivalités n'étaient pas plutôt affaire entre les personnes, entre les chefs actuels, différents par leurs habitudes politiques : je suis frappé du ton impérieux de la jeunesse yougoslave dans son manifeste que j'ai cité. Il semble que voilà des gaillards peu disposés à s'embarrasser de querelles de prééminence parlementaire.

Plus importante sans doute sera l'autorité et l'action des Yougoslaves émigrés. Lorsqu'un historien futur racontera la restauration des nationalités du Centre et de l'Orient de l'Europe, il fera leur part, qui fut grande, aux Slaves d'Amérique.

Ils porteront dans nos vieilles affaires un esprit rajeuni, des vues nettes et des intentions directes. Il y a 1.500.000 Yougoslaves dans le Nouveau Continent. Ils ont déjà fait connaître leur sentiment, et les différences entre Croates et Serbes leur paraissent, à eux, sans aucun intérêt. Ils n'ont pas cessé de donner des avis d'union impérieux. Ils sont nombreux, parfois riches, donc écoutés. L'un des membres les plus importants du « Comité yougoslave », présidé par le député dalmate Trumbić, est un grand industriel du Chili.

Ce n'est ici d'ailleurs qu'un cas particulier d'une loi politique prochaine. Il est bien des questions européennes qui touchent ou passionnent les Américains, ou plus exactement les Non-Européens. Ils ne seront pas absents de ces règlements. Et peut-être y porteront-ils un esprit salutaire de simplification. Nous autres, Français, nous n'aurons pas, je crois bien, à nous en plaindre. Je crois distinguer ce que pense cet habitant de Sirius qui, depuis Renan, porte tant d'intérêt aux petites choses de notre planète. Il pense que la Vieille Europe étant fort empêtrée dans ses vieilles histoires, chargées de plusieurs siècles de passions humaines, ses fils aventureux ou errants, qui ont créé d'autres races sur des terres nouvelles, lui apporteront fort à point le concours de leur volonté libre de sophismes, et de leur esprit sans broussailles.

§

Plus encore que des raisons politiques, des motifs économiques commanderont l'unité des pays yougoslaves dans le monde dessiné par l'Alliance. Je ne parle pas seulement de ce trait si caractéristique qui subsiste dans le régime foncier, la *Zadruga* ou propriété collective de famille, demeurée en Serbie aussi bien qu'en Croatie.

Mais l'unité topographique même des pays entre Drave, Timok et Adriatique nous fut révélée récemment par la dernière en date des grandes découvertes géographiques, la découverte de la vallée de la Save. Que ce fleuve, qui vient des Alpes Juliennes et atteint le Danube à Belgrade, fût la route la plus courte entre l'Occident et l'Orient et la voie naturelle de l'Orient-Express, nous l'ignorions encore tout récemment, puisque c'est seulement depuis la guerre que cette notion si utile a passé des livres des savants dans les discours des Ministres et les rapports des Consuls. Cette vérité naturelle est donc aujourd'hui of-

cielle. A vrai dire, même avant la guerre quelques personnes l'avaient aperçue, M. R. W Seton-Watson, notamment, dans son grand ouvrage sur la Yougoslavie (1). Plus récemment, sir Arthur Evans a fait à la Société royale de Géographie de Londres, le 10 janvier 1916, un exposé éclairé par cette sagesse élégante que Sir Arthur a directement empruntée à Minos (2). Il a montré les caractères, les avantages de cette grande voie Londres-Paris-Milan-Lubliana-Belgrade-Méditerranée qui fera, dans la future Yougoslavie la soudure de l'Occident et de l'Orient et qui mettra un lien d'intérêt si puissant entre l'Italie et les pays serbes.

A vrai dire, cette ligne ferrée de la Save existe dans sa plus grande partie, mais elle ne sert guère qu'au trafic local, grâce au génie qu'a mis l'Autriche-Hongrie à contrarier les relations naturelles. J'ai appris des économistes que les lois du trafic sont réglées par les conditions géographiques et qu'il est vain de tenter de les contraindre par des artifices politiques. Nous avons entendu ces observations, notamment à propos des combinaisons commerciales et douanières d'après-guerre. Dieu me garde des sacrilèges et surtout de douter de la rigueur et de la pérennité des lois économiques! Je prie toutefois que l'on observe le régime des communications appliqué par l'Autriche-Hongrie aux pays yougoslaves de son empire. Voilà une région formée par une étroite bordure montagneuse qui barre la côte et par deux grandes vallées parallèles, Save et Drave, de direction presque constamment rectiligne Ouest-Est. Or, par la ligne de grand trafic Budapest-Adriatique et quelques lignes à voie étroite, toutes les communications de ce pays sont de direction Nord-Sud. Sans doute, comme il y a des villes dans la vallée, il a bien fallu les réunir par un chemin de fer, qui suit donc la Save. Mais, d'une part, cette voie est demeurée secondaire, et, d'autre part, on a mis le plus grand soin à la détourner de la mer. Pourquoi? C'est qu'on a suivi ce plan politique de faire servir la Croatie-Dalmatie à des fins magyares, et que tout a été réglé autour de l'axe Budapest-Fiume.

(1) R. W. Seton-Watson: *The Southern Slav question*; London, Constable, 1911, p. 331.

(2) M. P. de Lanux a publié une traduction française de la communication de Sir Arthur Evans sous le titre : *Les Slaves de l'Adriatique et la route continentale de Constantinople.*

Se peut-il exemple plus net? Voilà deux politiques affrontées : ou ce peuple demeurera autrichien, c'est-à-dire asservi et pauvre, jugulé par les intérêts magyars, ou l'Entente lui donnera sa liberté politique et fera de ce pays l'un des grands chemins du monde. Qu'on aimerait voir cette « question slave » à l'ordre du jour des délibérations du Soviet de Petrograd!

Ainsi se complètent la figure et le rôle politique de cette Yougoslavie, royaume unitaire et peut-être confédéré. Sa fonction, dans un monde pacifique, sera de barrer la route du Sud aux convoitises et aux intrigues de la Germanie dont la race n'atteint en aucun point la Méditerranée latine, slave et islamique.

CONCLUSIONS

Voilà donc l'Autriche à bas, par la volonté de ses peuples, qui sera souveraine dans le droit du monde futur, comme chacun sait. Je ne pense pas qu'on puisse conserver de doute depuis la séance du Reichsrath du 30 mai où trois peuples slaves ont déclaré leur résolution de s'échapper de l'empire. C'est en ce jour qu'a éclaté le désir slave qui a fait sauter la forteresse germanique. Pour ne conclure rien d'excessif, il est du moins certain que parmi les Tchèques, les Polonais et les Yougoslaves, quelques éléments pourraient peut-être s'accommoder lentement à d'autres régimes, les éléments les plus vigoureux sont décidés à n'accepter que l'indépendance : vous n'aurez pas à moins la paix durable.

Dans le régime futur de l'Equité des Nations, nous verrons donc sur la carte aux riches couleurs du Danube et de la Vistule un Etat tchéco-slovaque, une Pologne accédant à la mer, une Yougoslavie des Alpes au Timok, une Transylvanie roumaine dont je n'ai pas parlé, mais qui va de soi, enfin des pays allemands de sort incertain, et un état magyar, le plus petit de tous, serré entre les Slovaques et les Serbes et Roumains du Sud, sans contact avec les Bulgares, et sans doute désenchanté de cette « Amitié tartare » (Hongrie, Bulgarie, Turquie) furieusement à la mode aujourd'hui de Pesth à Stamboul. J'entends que ces Etats auront pleine indépendance : constitution, régime intérieur, directions intellectuelles et

économiques : ils sont libres. C'est la part du principe des nationalités.

Est-ce tout? Je n'en crois rien. Quelques-uns semblent penser que tout est dit et que le principe des nationalités suffit à reconstruire le monde : il ne se suffit pas à lui-même, si j'ose parler comme les philosophes. Certains se représentent la planète comme divisée en compartiments nationaux : le problème politique serait de faire rentrer chacun dans son compartiment ; après quoi toutes les querelles s'éteignent et le règne commence de l'inaltérable félicité que nos pères chrétiens n'attendaient que du Paraclet.

Je crains, pour ma part, d'être contraint de conclure — de quelques indices et de plusieurs observations — qu'au moins en Orient les peuples enfermés dans leurs limites nationales ne tarderont pas à se dévorer. Je n'aurai pas la témérité supplémentaire d'entreprendre en cette conclusion une critique de l'idée de nationalité : mais pour lui faire sa part, qui est la première parmi les notions politiques, il faut retenir quelques éléments de cette analyse.

Loin qu'il soit d'application mondiale, le principe des nationalités est à peu près inconnu des cinq sixièmes du globe. Un canton jadis mexicain et trop heureux d'être maintenant rattaché aux Etats-Unis, quelques territoires contestés entre le Pérou, le Chili, et peut-être la Bolivie, c'est à peu près tout ce que le continent américain nous offre de querelles de nationalités. Non qu'il n'y ait pas de questions nationales dans les Etats d'Amérique, mais questions d'émigration, d'assimilation et non pas questions territoriales. Ces problème ne sont pas inscrits sur la carte.

Les difficultés proprement nationales, le cas des peuples opprimés par d'autres, nous ne les trouvons guère que dans l'héritage de Rome et de Byzance. Encore dans notre Occident romain, où de grands Etats historiques ont formé leurs souverainetés, ces questions sont réduites aux limites de ces grands Etats: questions de confins. Dans l'héritage de Byzance, c'est tout le territoire qui retentit de la lutte des nationalités. Querelles dures et féroces, parce que ces peuples sont jeunes et redoutent donc moins la guerre.

Donner à tous ces peuples leur liberté et leur pleine souveraineté, nous en avons déjà fait l'expérience et je voudrais

qu'elle servît. Le XIXe siècle a liquidé l'empire turc d'Europe, liquidation terminée seulement en 1913 ; il a bien fait, le régime turc étant en toutes hypothèses le plus mauvais, comme l'autrichien aujourd'hui. Et chez les peuples libérés s'est immédiatement posée la question de l'hégémonie balkanique qui a dominé toute leur politique, soit qu'ils y prétendissent, soit qu'ils se défendissent contre elle. Et ce n'est pas tout : les peuples puissants de l'Europe étant rangés en deux camps, il est inévitable que les petits cherchent dans ces rivalités des appuis pour leurs propres querelles : ainsi les ambitions des grands et des petits se nourrissent et s'enveniment les unes les autres. Nous l'avons vu : il y avait dans le monde un grand empire qui, par la nature même de son génie, cherchait dans l'univers l'occasion de la guerre qu'il préparait : c'est dans les pays danubiens et balkaniques qu'il l'a trouvée. Il y a là un point dangereux pour la paix universelle.

Liquider l'Autriche comme on a liquidé la Turquie d'Europe, morceler la souveraineté et juxtaposer une marqueterie de nationalités, je crains que ce soit seulement étendre jusqu'aux Alpes et à la Vistule le système de l'anarchie balkanique. Là comme ailleurs les peuples et les gouvernements de l'Alliance, qui fonderont l'ordre nouveau, doivent à la paix du monde des garanties : un lien fédéral pour garantir ces petites nations voisines contre leurs propres rivalités, une limite à leur souveraineté pour garantir qu'elles ne seront en aucun cas auxiliaires de la puissance belliqueuse qui est l'Allemagne, et qu'elles seront toujours hostiles à son impérialisme renaissant.

Vous m'arrêtez et je vous entends : mais ce lien et cette limite, c'est l'Autriche. Belle affaire vraiment d'abattre l'Autriche pour la reconstruire aussitôt, ayant reconnu qu'on ne peut s'en passer ! Non. L'Autriche n'a jamais été garante de la liberté et de la paix des nations de son empire : tous ses peuples à la réserve des Magyars, qui sont les Prussiens brillants de l'Orient, en portent contre elle témoignage. Elle n'a été que le substitut, ambitieux, pour son compte, de l'impérialisme germanique : elle a jeté ses peuples et le monde dans une guerre d'empire.

On insiste. Mais si le système autrichien est condamné, l'empereur ne l'est pas. Sauvons le Habsbourg. Ah ! voilà la grande affaire ! On nous dit que la vieille monarchie peut se

réformer et le deuxième empereur allemand se changer en empereur des Slaves, que justement il s'y efforce en ce moment même : on rappelle la souplesse séculaire de l'illustre dynastie, sa faculté quasi-ecclésiastique d'accommodation aux nécessités temporelles.

Non, pas davantage. Et j'admire justement que les derniers soutiens du trône des Habsbourg se trouvent parmi ceux qui accordent le plus d'importance à la tradition dans les affaires humaines. Le Habsbourg est un empereur allemand, comme le disait fortement feu François-Joseph, gardien des traditions allemandes, et notamment de la plus ancienne de toutes les traditions allemandes qui est que les Slaves environnants sont des peuples de culture inférieure, naturellement destinés à la colonisation ou à la domination germaniques. Le gouvernement qui le sert, c'est une aristocratie germanisée et une bureaucratie presque aussi féodale que sa noblesse. Abattre l'Autriche, formule un peu sommaire, si l'on veut. L'analyse révèle *ce qu'il faut abattre en Autriche :* la dynastie, la cour, l'administration, trois liens solidement tissés et qu'il faut couper parce qu'ils sont germaniques. Loin qu'elles les assurent, ces trois forces ne peuvent que contrarier et la liberté des peuples de l'empire et leur rôle.

Et quant à penser que la monarchie viennoise peut être un instrument de division parmi les Allemands eux-mêmes et d'opposition aux Hohenzollern, cette antiquaille n'a guère plus cours, je crois, que dans les Académies. Quarante années de prestige militaire et plus encore de prospérité économique ont définitivement polarisé toute les Allemagnes vers Berlin.

Lors d'ailleurs que je parle de lien fédéral entre les Etats du Centre et de l'Orient méridional de l'Europe, je n'entends rien de semblable aux liens qui unissent aujourd'hui les Etats fédéralisés des deux continents : car vous ne doutez pas, je pense, que le droit futur soit fertile en créations nouvelles. Il importe moins au surplus de préciser des modalités qui dépendront de mille circonstances que de reconnaître des idées nécessaires et directrices. A cette fédération qui ne limiterait l'indépendance des Etats que dans leur politique extérieure, il suffirait peut-être d'un seul organe : des assises où siégeraient les délégués des nations fédérées sous le contrôle des délégués des puissances de l'Alliance, garantes de la paix du monde.

Une sorte de Confédération du Danube. Si même il ne semble pas téméraire et contradictoire d'espérer quelque hardiesse d'un règlement diplomatique, je ne verrais qu'avantages à créer une Confédération unique pour les pays danubiens et balkaniques. La hardiesse ici consiste à suivre l'histoire et la géographie pour une liquidation commune de l'empire ottoman et de l'empire autrichien.

La Confédération du Danube et des Balkans aurait un protecteur qui ne serait pas un despote, comme jadis pour la Confédération du Rhin, mais un syndicat de grandes puissances. Peut-être objectera-t-on que confier ce soin périlleux de surveillance aux grandes puissances d'Occident et sans doute aussi à la Russie, c'est, pour assurer la paix entre les petits Etats, fournir aux grands les chances les plus tentantes de rivalité et de conflit. Je n'en crois rien, pour ma part, et je remarque d'ailleurs que ceux qui sont aujourd'hui liés par la guerre pour procurer au monde une paix durable seront liés après la guerre par des charges et des responsabilités qui dépasseront de beaucoup le règlement local des affaires de l'Orient de l'Europe. Je ne m'en plains pas, par la conviction très ferme où je reste que ce qu'il y a de plus important dans le monde, c'est la survivance de l'Alliance à la guerre : plus cette alliance persistante sera serrée par le poids d'intérêts communs et de responsabilités collectives, et plus je me féliciterai de ces garanties de solidité et de pérennité.

Ces petits Etats, de liberté complète et de souveraineté limitée, ne seront d'ailleurs pas de tous points une création du droit nouveau : j'en connais dans l'ancien droit, je veux dire le contemporain, au moins un exemple : celui de la Grèce. Vous me dites qu'il n'est pas très encourageant : je vous réponds qu'il n'est pas non plus décourageant à l'extrême. Lorsque Venizelos a rectifié la politique extérieure dévoyée du Royaume, il rentrait dans les termes mêmes de l'acte créateur de l'Etat hellénique, qui ne le laissait pas entièrement indépendant des « puissances protectrices ». Et encore, dans le cas de la Grèce, le droit de regard des Puissances s'étendait-il plus loin qu'il ne sera nécessaire pour les petits Etats d'Orient, puisque les Puissances garantissent en Grèce même la constitution, c'est-à-dire le régime intérieur.

Qui ne voit, d'ailleurs, que les idées juridiques qui domine-

ront ce régime de l'Orient européen : fédération, souveraineté limitée, supporteront dans le monde futur les conséquences les plus lointaines et les applications les plus étendues ? Au jugement dernier de cette guerre, terme apocalyptique d'un monde qui s'écroule sous le poids de ses armures, le condamné ce sera l'Allemagne : je ne dis pas la Prusse, je dis l'Allemagne. Et le vaincu, ce sera le vieux principe de la Souveraineté. Cette idée massive de la Souveraineté, les juristes allemands du XVI^e^ siècle et surtout notre grand juriste angevin Jean Bodin, esprit géométrique et constructeur, l'avaient plantée fortement au milieu de la science politique. Elle fut la génératrice de l'absolutisme des princes et des peuples. Elle a fait de chaque Etat une valeur absolue, grande erreur en ce monde. Aujourd'hui dans l'esprit des hommes, demain par conséquent dans la réalité, elle cède aux efforts du droit international. La morale et la science juridique liment à l'envi la Souveraineté : elle sortira de cette guerre en loques.

Deux exemples seulement, que cent autres peuvent suivre : l'un des principes posés par le fondateur du Droit nouveau, le Président Wilson, c'est l'accès à la mer de tous les Etats. Pour l'application de ce principe aux Etats qui n'ont pas de côtes, il faudra neutraliser des voies de chemin de fer, ou des fleuves ou des canaux et des ports. Qu'est-ce donc que ces « neutralisations », sinon des restrictions énergiques de la Souveraineté ? C'est soustraire à la souveraineté d'un Etat une portion de son territoire pour la soumettre à une Souveraineté collective et universelle. Dans la partie du monde que nous avons étudiée, deux Etats au moins seront sans accès à la mer, Bohême et Hongrie, sans parler des pays allemands d'Autriche. Si vous vous placez à un carrefour international comme, dans la région sud-orientale de l'Europe, Salonique, vous serez surpris de la quantité et de la variété des règles internationales qui jailliront de toutes parts pour assurer la liberté des routes qui y convergent.

Allons plus loin ou plus haut. Toutes les mesures sur la limitation ou l'interdiction des armements, n'est-ce pas autant d'attentats à la Souveraineté ? Si les Etats orientaux auront la liberté de leurs armements et jusqu'à quel point, il est trop clair qu'on ne saurait le dire d'avance, sans connaître l'état futur des armements de l'Europe et par-dessus tout de l'Alle-

magne. Enfin un Etat à qui il est interdit ou qui s'interdit de faire la guerre subit, dans les idées anciennes, l'amputation la plus grave de la Souveraineté dans son droit « éminent ».

C'est l'abus de ce droit de guerre par l'Allemagne qui aura abattu la Souveraineté. Les peuples n'ont plus confiance dans le « self-control » des nations, la surveillance des Etats par eux-mêmes. Le droit futur sera construit sur les ruines fécondes de la Souveraineté.

Tout de même, par la violation de la neutralité de la Belgique, le plus grand crime des temps modernes et le plus grand malheur du droit international, l'Allemagne aura montré la fragilité de l'ancienne conception de la neutralité des petits Etats, pour qui il faudra donc bâtir un nouveau régime : dans les territoires qui proviennent de la succession de Byzance, aux nationalités juxtaposées, l'histoire et la géographie conduisent naturellement à l'idée de la Confédération et à l'idée de la Garantie.

Dira-t-on peut-être que ces peuples seront bien surpris de se trouver réunis dans une harmonie que rien ne prépare? Il est vrai, et sans doute il eût mieux valu que la dissolution de l'Autriche-Hongrie fût différée de quelques années encore, qui auraient mûri l'union des Slaves occidentaux. Mais enfin l'Allemagne a ordonné la guerre européenne, François-Joseph a consenti et Tisza a préparé le piège : c'est eux qui ont choisi l'heure.

Il faut d'ailleurs tenir compte que la guerre, ayant duré trois ans, a mûri ici comme ailleurs les questions qu'elle posait. L'ébranlement profond des consciences slaves, commencé dans le Sud aux guerres balkaniques, la persécution autrichienne ont amené les Slaves à cette union du 30 mai 1917 qui est, à proprement parler, la déclaration de l'ouverture de la succession des Habsbourg. Qui l'eût cru en 1914? Les Polonais de Galicie furent toujours, de l'aveu des Allemands eux-mêmes, les meilleurs Autrichiens de la Monarchie. Comment penser que l'Autriche subsiste quand ils s'évadent?

Je prie enfin que l'on retienne la remarque que l'analyse nous a révélée dans ces trois études sur les trois peuples, qui nous importent plus que les autres parce qu'ils seront la ceinture qui touchera directement au corps germain, de la Vistule à l'Adriatique, Polonais, Tchèques et Yougoslaves. Ces peuples

ne sont pas tous au même degré de culture et de maturité politique : j'ai essayé de déterminer et de reconnaître leur coefficient d'antigermanisme. Une fortune précieuse veut que les Tchèques soient à la fois les plus mûrs et les plus sûrs, puissants par l'unité de leur sentiment national, par leur esprit politique, par leur richesse économique. Et leur histoire tout entière, trois siècles de gloire et trois siècles d'oppression germanique, et toutes leurs passions politiques les tournent contre les Allemands. Depuis qu'un article du *Mercure* leur a été consacré (1), c'est eux qui ont formé la concentration slave et qui l'ont dirigée. Qu'ils entraînent les Polonais plus brillants et plus divisés, et nous ne pouvons que souhaiter à la future confédération des guides tchéco-polonais.

Si l'on veut mesurer l'importance pour l'Europe de l'union des Slaves occidentaux, que l'on songe aux spectacles, aux surprises qui nous attendent peut-être en Orient, et combien de ferments travailleront l'immense Russie, je ne dis plus dans les jours de la guerre, mais dans les jours de la paix. Que de problèmes intérieurs, nationaux, agraires, sociaux, et que de risques ! Et s'il arrivait que sous la contrainte de tant de difficultés la Russie vînt à se replier sur elle-même, à faire une sorte de retraite du monde politique extérieur, quelle protection pour elle, et pour nous quelle sûreté si une digue de Slaves la séparait de l'Allemagne, toujours informée et toujours avide! Tant qu'il faudra endiguer la Germanie, ces trois peuples seront les gardiens des portes de l'Orient dans l'Europe « de la Barrière ».

On entend parfois s'élever un concert où se mêlent les voix ignorantes et les voix catholiques, qui s'écrient : Pourquoi prendre tant de soucis, et si malveillants, de l'Autriche ? Notre ennemi est ailleurs. Réglons-lui son affaire, gagnons notre bataille et remettons à Dieu le soin des choses orientales, impénétrables pour tout autre que lui.

Eh ! ne voyez-vous pas que c'est l'Allemagne, l'Allemagne seule, qu'on poursuit jusqu'en Orient ? L'Autriche, à jamais satellite, docile quand elle opprime, docile quand elle se transforme, meurt parce qu'elle n'a plus assez de substance et de réalité politiques pour agir par elle-même et pour ses fins propres. N'étant que Français, je refuse de voir en elle autre

(1) *Mercure de France*, du 1er février 1917.

chose que l'intermédiaire germanique chargé de distribuer en Orient les volontés et les intérêts de l'Allemagne.

C'est méconnaître le sens de la guerre, demeurer aveugle à son développement que de vouloir ignorer la question de la succession d'Autriche. Lorsqu'en août 1914 l'Allemagne s'ébranla en ordre massif pour la conquête du monde, elle rencontra d'abord l'Occident. Ce fut l'affaire d'un mois. A la Marne, l'armée française termina cette guerre en six journées immortelles. Non que la question d'Occident fût réglée sur l'heure, elle ne l'est pas aujourd'hui encore. Mais ce qui suivit, œuvre immense, ne fut pourtant que résultat. Ce qui suivit, c'est le monde lentement soulevé contre l'impérialisme germanique par l'action de deux forces universelles : l'esprit de la Révolution française et l'esprit puritain de la race britannique. L'Occident devenait pour les Allemands un horizon assombri, puis dérobé, et, par un retour au Moyen-Age, les rives de l'Atlantique et les rives du Pacifique n'étaient plus pour les Germains que des continents désormais ignorés. Nous en avons la certitude et la foi fervente : frontières ou questions maritimes, les Alliés règleront demain les questions d'Occident.

Mais entre temps la voix des habiles s'élevait dans l'Allemagne pour lui montrer la porte par où son impérialisme pouvait s'échapper. Ils montraient que le Danube, le Balkan et les prolongements asiatiques de l'Europe orientale étaient la terre promise d'un impérialisme discret, au besoin l'impérialisme « sans annexion ni indemnités » ; que les voies étaient préparées depuis de longues années par la vassalité autrichienne et par la vassalité turque ; que les Allemands y déploieraient à merveille leur génie d'organisation. Ils fixeront les régimes politiques des peuples, détermineront les courants économiques, les voies et les tarifs terrestres, fluviaux, maritimes, installeront partout leurs grands agents, les banques et les ingénieurs, fourniront à ces peuples mineurs et sans élites les états-majors politiques et industriels, réuniront enfin entre des mains allemandes toutes les directions d'un riche continent.

Tel est le plan. Les Alliés peuvent-ils en opposer un autre? Je ne vois pour y parer qu'une confédération danubienne et balkanique dans laquelle vous favoriserez et utiliserez le sentiment national, presque partout hostile à l'Allemand, antique oppresseur.

Nous serons bientôt au carrefour et il faudra choisir. Vainqueurs, ou nous couperons les racines de la puissance orientale de l'Allemagne, qui s'étendent en Autriche, ou, différant la paix du monde, nous permettrons à l'Allemagne d'organiser l'Orient. Mais alors sachons d'avance que nous verrons avant vingt années l'Orient serré sous la domination teutonique en guerre avec l'Occident coalisé, et résignons-nous à tenter de nouveau la fortune incertaine d'Actium.

Trop heureux si le grand empire voisin, entraîné par une ivresse sainte, en proie au délire du mysticisme international, acharné comme un fakir à se déchirer lui-même, morcelé peut-être en petites nationalités sans élites et livrées sans défense à l'Allemand vigilant, ne rouvre pas vers l'Est à l'usurpation germanique les portes de l'Orient fermées vers le Sud par l'Union des Slaves Occidentaux.

ÉTIENNE FOURNOL.

EN FLANDRE

—

PAYSAGES
DU TEMPS DE GUERRE

—

PARIS ET RETOUR

Depuis quatorze mois, le front s'est fixé à quelques kilomètres de la petite maison où je travaillais. C'est un voisinage passionnant, mais qui manque parfois de charmes. Il offre un intérêt certain, un intérêt considérable à qui vend quelque chose, car tout vendeur y est à peu près assuré de faire fortune, toutes proportions gardées... je n'ai pas dit toute mesure. Il est juste de reconnaître que les marmites et autres bombes y ajoutent quelques risques. Quant au simple civil, les dispositions draconiennes que les autorités compétentes ont bien dû prendre, en font une sorte de prisonnier dans sa commune. Il aurait tort de s'en plaindre ; la loi de la nécessité le veut, et sa propre sûreté en dépend. Il s'en faut que cette vérité élémentaire soit universellement comprise. Et il est exact que le sens social de chacun se mesure à la bonne volonté avec laquelle il exhibe au gendarme son sauf-conduit.

Donc, après quatorze mois de ce régime, personne ne s'étonnera que l'arrière m'apparût aussi mystérieux que la zone de l'avant aux gens de l'arrière. J'essayais bien de me le représenter d'après le tableau qu'en dressaient les journaux, et dont je me persuadais que les traits devaient être exacts.

Mais dès que je tentais de me les faire confirmer par quelque permissionnaire à son retour, le doute s'emparait de mon âme : suivant le tempérament de chacun, suivant le développement de ses facultés d'observation, suivant sa connaissance antérieure de Paris, suivant son milieu, les appréciations différaient au point de friser la contradiction. Les méthodes de la pure critique historique m'interdisaient d'asseoir sur de pareils éléments une conviction raisonnée ; et le bon sens était d'accord avec lesdites méthodes.

J'eus enfin l'occasion de me former une opinion personnelle.

A la première heure matinale, dans le brouillard glacial qui prolonge l'obscurité de la nuit, après maintes et maintes formalités, après l'établissement, l'examen et le visa de multiples papiers avec ou sans photo du titulaire, me voici dans le train. De rares civils se perdent dans la foule des militaires en route pour goûter les joies de la permission réglementaire. Les hommes appartenant à une même unité se retrouvent, s'exclament joyeusement, tempêtent, s'interpellent. Les malins content comment ils ont « carotté pour attrapper ce train-là », qui leur fait gagner une heure, qui leur permet d'attraper la correspondance, qui finit par leur valoir une demi-journée de bénéfice... le tout sous condition que « ce train-là » n'ait pas de retard. Le cas se présente rarement, il faut bien l'avouer.

On se case dans les compartiments. Sur les quais, allées et venues, galopades de retardaires. Affolé, un militaire, au cerveau insuffisamment administratif, n'a pas fait établir ses pièces en règle ; il se précipite, rebondit de porte en porte et d'employé en employé ; il manquera le départ, sous l'œil narquois du conducteur du train. Des gendarmes français, des gendarmes belges, des M. P. (member police et non member parliament), observent, avec une attention d'autant plus soutenue qu'ils ne savent pas quand ni par qui eux-mêmes peuvent être surveillés, le cas échéant. Des employés de la Compagnie du Nord aux brassards crasseux et fripés s'exténuent à donner des renseignements, et à fermer les portières qui se rouvrent incontinent. Sous le casque, en faction, des territoriaux grisonnants considèrent ce tohu-bohu avec une expression d'incommensurable ennui.

Les coups de sifflet habituels ; le train part. Un quart d'heu-

re après, et même moins, les conversations entre poilus ont cessé; tous dorment à poings fermés; le compartiment résonne d'un concert de ronflements dont la sonorité puissante fait concurrence avec avantage à celle des moteurs d'avions.

D'une allure désespérément lente, le convoi progresse entre des champs boueux, détrempés, plaqués de flaques d'eau limoneuse, sous un ciel morne. Des feuilles de betteraves achèvent de pourrir sur place. Partout l'humidité suinte. Aux petites gares, aux haltes dont on ne voit personne, des arrêts interminables, d'autant plus exaspérants qu'on n'en saurait découvrir la raison utile. Plantés le long de la voie de distance en distance, des G. V. C., l'arme au pied, le petit doigt sur la couture du pantalon, regardent passer les trains sans leur accorder la moindre marque d'intérêt.

A la première grande gare, changement de voiture. Du matériel antique, grinçant, cahotant, sentant le vieux culot de pipe et le renfermé, où la Compagnie m'a incarcéré jusqu'ici, je passe dans des wagons à couloirs d'une tenue plus moderne. Beaucoup d'animation; l'élément civil plus visible. Des jeunes femmes au brassard à la Croix-Rouge, des infirmières, parcourent le train, et quêtent.

Après la plaine, des collines, des arbres défilent; des ruisseaux grossis coulent comme de petits torrents; de la neige qui fond par endroits s'étale irrégulièrement sur les champs et les prairies, comme du linge que l'on aurait mis à sécher. Des voies de garages, des baraquements militaires, des tentes, des amas de matériel, des camps entiers, donnent une idée de la formidable accumulation des moyens qu'exige cette guerre, qui nous manquaient au début, et qui commencent à abonder.

Dans la brume et dans la boue, des Indiens couleur de terre pansent leurs chevaux au beau milieu d'une rue, dans un petit village de Picardie. Plus loin, le train stoppe auprès d'un vaste moutonnement bleu-horizon : casques et capotes de poilus, mille à douze cents permissionnaires tassés, parqués entre des barrières de bois. Combien de temps une administration prévoyante les laissera-t-elle ainsi, le dos sous la pluie et les pieds dans la boue? Les soldats assis près de moi expriment leur opinion avec amertume, et énergie.

L'ombre succède à la pénombre. La nuit est revenue. Le brouillard s'intensifie; il oppose un écran opaque à l'éclat des

lumières. A coups sourds, les roues heurtent les croisements de rails aux plaques tournantes ; le train gronde en passant sous des ponts métalliques rapprochés ; des arches, des piliers, des colonnes de fonte, les feux rouges et verts des signaux, la vitesse qui ralentit, les longues lignes des quais multipliés, et l'arrêt.

Les wagons se vident comme autant de fourmilières. Des barrages, des barrières, une foule dense derrière les employés qui ramassent les billets, les gendarmes qui examinent les papiers, les sentinelles sur le point de se laisser déborder. Les lampes à arc projettent une lumière crue, froide, coupée d'ombres violentes. La foule : de l'ombre avec la tache claire des visages, visages anxieux des femmes qui guettent l'homme qu'elles n'ont pas vu depuis tant et tant de jours, pendant lesquels elles n'ont pas cessé de craindre. Le teint animé, les yeux brillants et largement ouverts, les dents blanches dans la bouche qui profère des appels passionnés, vibrants, puis des reconnaissances, des étreintes, quelques bousculades, quelques cris, et une rumeur immense qui emplit le vaste hall de la gare du Nord.

La sortie des voyageurs s'opère suivant une étroite canalisation, qui abolit toute initiative individuelle quant au choix de la direction. Je me trouve rue de Dunkerque sans trop savoir comment j'y suis arrivé. Je découvre avec peine l'entrée du métro, ce qui ne laisse pas de me vexer. Jadis, je n'aurais pas hésité. Quelques minutes plus tard, j'émerge de la station de Saint-Germain-des-Prés.

Là, j'éprouve une satisfaction intime à reprendre contact avec mon quartier. Mais pas d'autos, pas de passants, presque pas de lumières. Des abat-jours coiffent les becs de gaz et les lampadaires électriques raréfiés. Les devantures des magasins, baissées, laissent filtrer de minces raies lumineuses. Est-ce bien ce quartier des Beaux-Arts que j'ai laissé si vivant, si frémissant de joie bruyante et de fantaisie bon enfant, si clair des flots de lumière jaillis des boutiques, des cafés, des restaurants ? A sept heures du soir, une de ses heures jadis les plus mouvementées, le voici à peu près désert, et noyé d'ombre et de silence...

Je me couche : mon lit me semble étranger. Pas un bruit ne monte de la rue. L'heure tinte à l'horloge du Palais Maza-

rin. J'ai le brusque souvenir, le souvenir attendrissant, d'une petite ville du Nord où chaque année je passais une partie de mes vacances. L'impression est étonnamment pareille. Ainsi je m'endormais, le premier soir, avec la sensation d'un lit étranger, mon sommeil baigné dans le silence provincial, et je frissonnais doucement au tintement de l'heure argentine, que sonnaient des cloches dans la nuit.

§

Le train m'emmène de nouveau vers la plaine de Flandre. Il file à une allure de moins en moins accélérée à travers les paysages mouillés que la lumière de ce jour de décembre ne contribue pas à égayer. A mes côtés, des permissionnaires regagnent le front. Chacun songe. On revit les heures que l'on vient de passer dans le cadre de la vie d'autrefois, la vie du temps de paix qui semble déjà si loin ! On a peine à renouer le fil. Chacun voit nettement que cette formidable aventure l'embarque dans une vie nouvelle, et que des temps nouveaux surgissent. Le ronron monotone de la marche berce cette rêverie ; suivant le rythme de la machine, un air s'implante dans le cerveau, un refrain, une obsession qui ne nous lâche plus.

De gare en gare, des agents soupçonneux passent les voyageurs au crible. Les barrages succèdent aux barrages. La Compagnie du Nord me retransborde d'un wagon moderne dans une caisse étroite et sale, puant le vieux culot de pipe et le moisi. La pluie clapote sur le toit, et dégouline le long des vitres. Une lueur blafarde tombe du plafond. Une épaisse fumée emplit le compartiment, où des fourneaux de pipes et des cigares allument à chaque aspiration du fumeur un petit brasier rouge. Dans cette atmosphère d'aquarium, je finis par distinguer deux officiers belges et quatre artilleurs français. Les officiers sont deux vieux qui ont repris du service ; on les a affectés à des services de l'arrière ; leurs fils sont aux tranchées. Ils en parlent avec un attendrissement relevé d'une pointe de fierté ; cela s'entend bien à la petite vibration de leur grosse voix qui sort de leurs grosses moustaches. Trois des artilleurs fument en silence ; le quatrième ronfle ; ce sont de vieux territoriaux, résignés et flegmatiques.

Une petite gare perdue dans les champs. Le vent, la grande puissance qui courbe les arbres échevelés de la plaine et fait

marcher les montagnes de sable, souffle avec force. Il secoue les wagons sur les rails, et siffle aux jointures des portières. Deux ou trois cris d'employés rayent le silence, qui pèse. Les officiers belges descendent. Le train se remet en route, péniblement, luttant contre le vent.

Il semble que le départ des gradés ait délié la langue des artilleurs. Leur stature de colosse et leur accent ne laissent aucun doute sur leur origine septentrionale. Ils parlent; c'est-à-dire que de temps à autre, entre deux silences et trois bouffées de pipes, l'un d'eux laisse tomber une phrase à laquelle un autre répond après un temps égal, ponctuant ses dires de jets de salive abondants. Le ton demeure égal, quoi que ces hommes disent, leur physionomie immuable. Pas de gestes. Seule, la sputation plus fréquente décèle l'émotion intérieure.

L'un énonce :

— En septembre, je ne passais plus par les routes; je prenais toujours à travers champs... j'avais eu deux bœufs tués ; il me restait trois vaches... j'ai eu des pommes comme jamais; j'en ai fait pour cent vingt francs... Quand je suis parti, j'ai laissé ma femme et sa mère ; il y avait toujours les trois vaches ; ma femme vendait le lait et les œufs.

Un grand silence.

Un autre dit :

— Moi, en neuf mois, j'ai perdu mon frère, ma femme, et mon père...

— Au moins, tu le sais, reprend le premier. Au lieu que moi, je ne sais pas si ma femme est vivante...

Même impassibilité ; nouveau silence. Pas une intonation pour se plaindre ; pas un geste pour protester. Les interlocuteurs se considèrent d'un regard plus appuyé, et c'est tout. La fatalité les broie : ils s'y soumettent.

Après quoi, exactement sur le même ton, la conversation se met à rouler sur l'intérêt qu'il y a, ou qu'il n'y a pas, à devenir garde-voie, et sur les démarches opportunes.

Diverses considérations émises à ce sujet, et les divers points de vue auxquels on peut se placer ayant été dûment envisagés, celui des quatre qui n'avait encore ouvert la bouche que pour ronfler, conclut :

— Dans le métier militaire, il ne faut jamais rien demander.

Un silence unanime comporte un assentiment semblable. La fumée s'épaissit encore dans le compartiment. La chaleur des bouillotes dégage l'odeur de cuir chaud des brodequins mouillés qui s'y appuient. La pluie ne cesse de clapoter sur le toit et de dégouliner le long des vitres. Le train atteint son terminus.

Je me plonge dans la nuit, la pluie, la boue, le froid.

L'ACCOUTUMANCE

Les modes de vivre particuliers qu'impose la nécessité semblent naturels, au moment où on les vit. Plus tard seulement, à la réflexion, on aperçoit l'étrangeté de certains gestes.

En cours de route, je me suis arrêté à Dunkerque, chez mes amis X... Leur maison fut démolie, avec deux autres, par un seul obus de 380 qui tomba dans une citerne et produisit un tremblement de terre en miniature, si tant est que le terme de miniature puisse s'appliquer à un phénomène de cette espèce. Depuis lors, ils campent dans une maison amie.

Dès le seuil, une anomalie : inutile de sonner ; la porte d'entrée reste toujours ouverte. Un petit drapeau rouge indique aux passants qu'ils peuvent s'y réfugier en cas de danger subit. La cave est bonne, c'est-à-dire solidement voûtée. Une partie fut aménagée en dortoir : des lits, des tapis, des paravents, l'électricité, et un poêle. Des sacs de sable protègent les soupiraux.

L'habitation comporte deux corps de bâtiment séparés par un jardin et communiquant par une serre : partout, le mastic des vitres est frais ; une bombe tomba au milieu du jardin ; elle n'entama ni le figuier vénérable, ni le poirier centenaire qui en font l'ornement le plus comestible, mais elle brisa une incroyable quantité de vitres en une incroyable quantité de petits morceaux. Dans la chambre où je couche, des éclats déchirèrent le plafond de trous noirs, irréguliers, où des plâtres pendent, et qui contrastent avec la netteté et la bonne ordonnance du reste de la pièce. Dès le second jour, je ne les vois plus.

A l'heure du couvre-feu, on ouvre la trappe qui masque l'entrée de l'escalier de la cave ; chacun dans sa chambre dispose ses vêtements de manière à les avoir sous la main pour se couvrir vivement en cas d'alerte ; on s'assure du bon fonc-

tionnement de sa lampe électrique de poche. Car on ne couche à la cave que pendant les périodes de bombardement. Dès le second soir, ces gestes deviennent habituels. On les accomplit comme tant d'autres, en pensant à autre chose.

Si l'on s'éveille, la nuit, on entend le carillon de la Tour qui tinte les heures, harmonieusement comme au temps de paix, ou le ronflement d'un avion qui veille à la sûreté de tous. Dans le lointain, du côté de la mer, de longs coups de sifflet, de longues plaintes, de sirènes déchirent l'air au passage des navires à vapeur. Lorsque hurle le lugubre mugissement de la sirène avertisseuse du danger, chacun exécute la manœuvre prévue ; encore faut-il qu'il s'agisse d'autre chose que de la visite d'un taube : auquel cas on se retourne entre ses draps, et l'on se rendort.

Et ces habitudes nouvelles se déroulent le plus naturellement du monde ; nul ne songe à ce que ces gestes offrent d'anormal, ni ne s'en étonne plus loin que le premier soir.

LE NOUVEAU DANGER

Cependant, la longue portée de l'artillerie mise en œuvre au cours de cette guerre, et les fantaisies des aviateurs boches tant qu'il leur fut loisible d'y donner cours impunément, ont inauguré un nouveau danger. Il fallut, pour y résister, une nouvelle sorte de courage chez les civils comme chez les militaires, également menacés dans la circonstance.

Pendant des mois qui finirent par former des années, tout point du territoire situé dans la zone de vingt kilomètres en profondeur en arrière de la ligne de feu, se trouva sous la menace constante des projectiles ennemis. Et ce ne sont pas les moindres marmites qui portaient le plus loin. En présence du caprice déroutant des tirs exécutés par les artilleurs du Kaiser, nul en cette zone ne pouvait se flatter de vivre en sûreté, à quelque moment que ce fût. Les chances variaient, le risque demeurait.

Il ne s'agissait donc plus d'affronter un danger momentané, visible, précis, tangible en quelque sorte. Celui-là est le danger classique en prévision de quoi on peut amasser une provision de courage pour la dépenser au moment voulu. On sait encore qu'en y courant on a chance de le supprimer ; ce sentiment va jusqu'à déterminer ce qu'on a appelé la fuite en

avant. En pareil cas, le vrai brave accepte le sacrifice de sa vie ; il sait avoir toutes chances contre lui, et cependant agit jusqu'au bout conformément à ce que le devoir commande. Les uns le font de sang-froid ; d'autres tendent les ressorts de leur volonté, dominent leurs nerfs, mais ne sauraient prolonger cet état au delà de certaines limites.

Un jeune sous-lieutenant, frais émoulu de l'Ecole de Gaillon, et qui venait de prendre le commandement de sa section, m'expliquait que pour acquérir de l'autorité sur ses hommes, l'officier doit dès l'abord leur montrer l'exemple de la bravoure et du mépris du danger. En vertu de quoi, une nuit, il s'aventura seul au delà de nos lignes, rampa derrière celle des sentinelles et des petits postes ennemis, et repéra plusieurs pièces de canon dissimulées dans une ferme. Au retour, il reçut les félicitations de son commandant, qui d'ailleurs déclara ne pouvoir le proposer pour une citation, puisqu'il avait agi sans ordres et par ainsi mérité plutôt une punition qu'une récompense. Le commandant ajouta :

— Mais soyez tranquille : c'est un ordre que je vous donnerai une autre fois.

En toute franchise, mon sous-lieutenant conclut :

— Il est bon!... Une autre fois, il n'est pas dit que je serai aussi bien disposé à y aller!

Et cela est profondément humain.

Je dois ajouter que, la fois suivante, il se trouva dans des dispositions identiques à la première. Les Boches ayant enlevé un petit poste par surprise, il fut chargé de le leur reprendre. Il combina parfaitement son attaque, réussit, et ramena les Boches prisonniers. Il reçut la croix de guerre et celle de la Couronne.

De ce qu'il bande les ressorts de la volonté en vue d'un but précis, le danger classique est exaltant. De par sa nature, le nouveau danger exerce au contraire une influence déprimante. Très différent du premier, il est présent partout, et à toute heure. On ignore et l'on ne peut prévoir pourquoi une marmite tombe sur telle maison plutôt que sur telle autre, à telle seconde plutôt qu'à la seconde suivante. Le jour, en vaquant à vos occupations ordinaires, la nuit, dans votre lit, vous pouvez être atteint. Imaginez l'état d'âme du Dunkerquois, par exemple, qui n'entend pas de coup de départ, pas de siffle-

ment annonciateur de l'obus, et voit sauter une maison à l'arrivée d'une marmite venue de trente-huit kilomètres de distance. Il ne s'agit plus d'affronter un danger que l'on voit venir ou au devant duquel on court : il faut vivre en se disant qu'à toute seconde de l'existence le danger imprécis, irraisonné, sournois, imprévisible,fondra sur vous, et vous anéantira. Il faut, en somme, non seulement se tenir toujours prêt à mourir d'un moment à l'autre, — ce qui est le propre du sage, — mais encore supporter la pensée constante de cette mort, pendant des mois et des mois. La question ne se pose plus d'accumuler une provision de courage pour un temps donné et une circonstance limitée : il faut obtenir de ses nerfs que cette tension devienne leur état normal. Et ceci, bien entendu, est d'autant plus vrai qu'on se rapproche davantage de la tranchée de première ligne.

Comment un organisme humain peut-il y tenir? Car c'est un fait que des milliers de personnes se plièrent à ces conditions d'existence.

Parmi ceux qui résistèrent, il y eut les braves, ceux qui obéissaient au devoir. Il y eut les insouciants : on en rencontre même au milieu des pires périls. Il y eut des natures sur lesquelles l'habitude agit comme un anesthésiant de l'inquiétude. Il y eut des rescapés des premiers bombardements, et qui,de ce fait, se crurent désormais invulnérables. Il y eut les fatalistes, le grand nombre de ceux qui comptent sur leur chance.

Il y eut encore les mercantis, dont l'âpreté au gain se montra plus forte que la peur. Les voleurs professionnels obéirent à un sentiment analogue. Ils opérèrent couramment sous les obus, qu'ils considéraient comme des complices susceptibles de faciliter leur travail. A Furnes, un obus éclate dans la maison de Mme Dr., à qui l'explosion arrache un bras : des gens se précipitent à son secours, d'autres à celui de sa sacoche, qu'ils soulagent de quatre cents francs, et de son argenterie, qu'ils déménagent. A Dunkerque, le bombardement révéla d'inattendus et singuliers amateurs de littérature. En compagnie de dix-sept personnes venues chercher là un refuge, Mlle D., libraire, s'était mise à l'abri dans sa cave, une vaste, profonde et solide cave voûtée qui offrait une excellente protection. Un obus de 380 éclate tout auprès; les vitrines de la

librairie tombent en miettes. Après l'explosion, dans ce silence de mort qui suit le vacarme de la déflagration, les gens de la cave entendirent, venant de la chaussée, une voix qui disait, nullement altérée par l'émotion :

— Prends celui-là... le jaune, oui... et puis le rouge... et l'autre, là-bas, avec une image sur la couverture...

Le bombardement terminé, Mlle D... constata à son étalage la disparition d'une quinzaine de volumes.

De telles manifestations de courage ont leur côté pittoresque.

La peur se montre plus étrange, plus capricieuse encore.

Une dame, conduite à Nieuport sous un bombardement intense, ne s'émeut pas ; elle ramasse le plus tranquillement du monde un éclat encore chaud d'un obus explosé près d'elle ; elle ne prête qu'une attention de curiosité à une brique qui tombe à ses pieds, après avoir été projetée par-dessus une maison. Et le lendemain, apercevant trois paisibles vaches sur le chemin qu'elle suivait, elle poussa des cris de désespoir, fit demi-tour et s'enfuit.

Une infirmière essuya sans broncher l'un des plus terribles bombardements de Dixmude, où elle soignait des blessés dans le vestibule de l'hôtel de ville ; peu après, elle vit anéantir à ses côtés un soldat blessé assis dans une auto, et supporta le coup avec fermeté. Affectée par la suite à un poste de secours de Pervyse, un beau jour, sans pouvoir en raisonner, elle se sentit prise de peur et dut partir. Une personne habitant Furnes tint bon pendant des mois sous des bombardements répétés jusque trois et quatre fois par semaine, et tout d'un coup maigrit à vue d'œil, perdant tant de kilos de son poids normal en un laps de temps si court, que le médecin ordonna son évacuation immédiate.

Entre ceux qui ne connaissent jamais la peur et ceux qui en souffrent en tous temps, deux catégories mixtes se rencontrent : la première de gens très effrayés aux premiers obus, et qui s'y habituent au point de ne plus s'en soucier le moins du monde ; la seconde, de gens qui, impavides au début, cèdent ensuite à une crise d'affolement provoquée la plupart du temps par un événement insignifiant qui n'augmente pas le danger habituel, mais est l'aboutissement d'une évolution morale subconsciente insoupçonnée.

En général, dans les centres habités, après l'exode que détermina l'approche de l'ennemi, le premier bombardement en produit un deuxième, appréciable. Parmi ceux qui demeurent, les uns le font parce que leur situation leur crée ce devoir, les autres, par « envie de gagner », d'autres encore par l'effet d'un entêtement qui prend sa base dans l'attachement aux habitudes, à la demeure, au sol. Ces derniers sont surtout de vieilles gens qui jugent superflu de se déranger pour aller mourir un peu plus loin : sentiment fréquent même en temps de paix, où bien des malades âgés refusent d'aller chercher le climat bienfaisant dont l'action prolongerait à coup sûr leur existence.

Sous le danger, l'élément jeune de la population témoigne d'un ardent désir de jouir de la vie, d'une hâte « d'en prendre » le plus possible. Le notaire mi-bonhomme, mi-solennel, d'une cité jadis benoîte et de mœurs calmes, déclarait, en constatant autour de lui un dévergondage imprévu :

— Je ne reconnais plus ma petite ville!

Cet excellent homme s'en montrait profondément affecté. Et près de lui, une vieille demoiselle qui dirigeait un patronage se vit contrainte à licencier ses pupilles, tant l'état de leur santé offrait un intérêt manifeste pour l'avenir de la patrie. Ingénieuse autant que charitable et dévouée, cette personne respectable fonda une maternité, la fréquence des mariages allant en grandissant. Et c'est là une loi invariable depuis que le monde est monde, au cours et à la suite des cataclysmes qui se déchaînèrent sur l'humanité, depuis les pestes du moyen-âge et l'angoisse de l'an mil jusqu'aux prisons du Comité de Salut public et au tremblement de terre de Messine. Le danger surexcite l'instinct vital, en même temps que le bouleversement des milieux et des conditions sociales affranchit l'individu des règles qui d'ordinaire contiennent et compriment ses instincts. Un officier de marine me certifiait :

— Il n'y a pas d'honnête femme passé le canal de Suez.

Il exagérait, évidemment ; mais son paradoxe s'appuyait sur une observation exacte

En ce qui regarde les pays bombardés, ces constatations sont d'ailleurs consolantes. Elles montrent comment le jeu des réactions naturelles sauvegarde l'avenir de l'espèce, et

fournissent la preuve à l'appui de cette vérité, formulée par la sagesse des nations, que de la Mort renaît la Vie.

ROBINSON CRUSOÉ AND C°

Une expérience maintes fois répétée l'a prouvé : l'homme appartenant à une race primitive, arraché dès l'enfance à sa sauvagerie natale, et cultivé dans la serre chaude de la civilisation, prend l'apparence d'un civilisé au point d'en donner complètement l'illusion. Mais que, même sur le tard, il retourne à son milieu originel, il se replonge bien vite dans sa barbarie d'antan. La couche de vernis dont on l'enduisit craque et s'effrite, et le naturel reparaît au galop.

Au contraire, transposez l'Européen occidental des condition de la civilisation dans celles de la vie primitive, il réagira de suite de manière à récupérer les premières. Le Robinson conçu par Daniel de Foë est un symbole autant qu'un enseignement. La joie de créer, la satisfaction éprouvée à vaincre la difficulté, l'amour-propre d'auteur, sont des traits essentiels de notre psychologie. On pourrait presque mesurer le degré de civilisation d'un homme au plaisir qu'il éprouve à fournir un effort, et à l'orgueil qu'il ressent du résultat de l'effort.

La guerre actuelle fournit à ce propos une démonstration décisive. En dépit des accessoires nouveaux dont le Progrès se plaît à l'agrémenter, elle offre généralement l'exemple du retour à une indiscutable barbarie. Je n'assimilerai pas les campagnes de Flandre à une île déserte, mais à coup sûr le soldat qui bivouaque en pleins champs ou vit dans les tranchées de l'Yser ne se trouve plus du tout dans les conditions d'habitat de l'avenue de l'Opéra ou du boulevard Anspach. Cependant, avec une rapidité surprenante et une incroyable ingéniosité, sitôt le minimum de sécurité indispensable obtenu, son effort s'applique à se procurer un certain confort, et il y parvient dans une mesure qui souvent semble dépasser le possible.

Il dépense des trésors d'imagination et d'adresse pour adapter à un usage déterminé par lui un objet découvert dans les décombres d'un village bombardé et voué par son fabricant à une distinction toute différente. Un tapis cloué d'un bout à une table de salle à manger et de l'autre à un

dos de piano constitue un hamac idéal. Même l'ornementation de leur home préoccupe les habitants des gourbis. Sur la rive gauche de l'Yser, à vingt-cinq mètres des Boches qui bordaient l'autre rive, j'ai admiré des jardinets fleuris, aux allées artistement saupoudrées de la poudre rouge des tuiles pilées.

Quiconque s'est vu faire par un officier les honneurs de sa demeure à la tranchée a remarqué la satisfaction visible avec laquelle il s'attache à mettre en valeur les moindres détails de l'organisation intérieure conçue et réalisée par lui : l'entrée basse et étroite, en soupirail de cave, pour que les éclats — et le commandant du secteur, qui est grand et gros, — n'y pénètrent que difficilement ; le lustre suspendu au plafond, dont la pièce essentielle consiste en une boîte à sardines travaillée pour que l'on y puisse ficher deux bougies ; la couchette dont le sommier s'avère un ancien grillage de cage à poules. Du moindre détail, le propriétaire témoignera plus de fierté que de son courage devant le danger, dont il ne semble pas se soucier.

Je me rappelle le modèle du genre, dû, il est vrai, à des spécialistes.

La plaine. Une pluie diluvienne, comme toujours. Des routes boueuses, bordées de fossés où l'eau affleure au niveau des bas-côtés. Un liquide jaunâtre gicle en gerbes sous les roues de l'auto. Dans la morne tristesse de ce paysage, une grande prairie à l'herbe rare piétinée, et, au milieu, des baraques de bois, grises, ternes. L'auto stoppe. J'enjambe un pont de bois glissant jeté sur un fossé; je suis un étroit chemin pavé de larges carreaux de ciment ; une porte s'ouvre, et me voilà introduit dans une pièce chaude, claire et gaie.

C'est une surprise.

On dirait un de ces intérieurs coquets et confortables des villas du littoral, avant la guerre. Une vaste cheminée de briques nues, presque monumentale, forme voûte au-dessus du foyer, où dans le calice d'une grille montée sur pied, en fer forgé et contourné en tulipe, le charbon flambe, dispensant de la joie avec sa bonne chaleur.

A mi-hauteur des parois de la pièce en bois de sapin, un bandeau de couleur marron marque la route où court une frise de silhouettes féminines découpées dans les journaux les

plus parisiens ; elles se groupent et se suivent en une théorie élégante, de la plus amusante fantaisie.

Les meubles, disparates et rarement complets, ne jurent pas de leur voisinage réciproque. Deux demi-buffets, que le marchand fit certainement passer pour anciens, doivent un air vénérable à d'adroits rafistolages récemment exécutés, nécessaires travaux de consolidation. Un magnifique piano aux incrustations de cuivre se carre dans un coin avec des airs de bourgeois cossu. Sur la cheminée, une toile, veuve de son cadre, un magnifique portrait de jeune femme à crinoline et à bandeaux plats, évoquant les maîtres d'autrefois par la solidité de la pâte et la richesse du coloris, apporte une note d'art savoureuse et distinguée.

Ces épaves ne proviennent pas du navire de Robinson, mais furent sauvées du désastre d'une ville.

Le couvert est mis. Pas d'argenterie, mais chacun a couteau, cuiller et fourchette, de modèles divers. Une cristallerie nombreuse et variée scintille ; sa provenance hôtelière se devine à la capacité des coupes à champagne, énorme parce que le champagne se vend à la bouteille, tandis que celle des verres à liqueur est minuscule, parce que les liqueurs se vendent au verre.

Les portes intérieures ouvrent sur des couloirs où donnent des chambres à coucher, de véritables cabines de navire, moins le roulis ; les garnitures de toilette, article éminemment peu fait pour résister au choc de l'acier des 380, sont hétéroclites et ébréchées ; des bois de lits différents ont concouru à en former un seul, qui s'ajuste aux dimensions de la cabine. Un militaire, jadis maître-coq à bord des paquebots d'une grande compagnie de navigation, opère dans une cuisine qu'envieraient bien des ménagères : c'est dire l'intérêt gastronomique du menu qui s'élabore, et dont les divers numéros mitonnent sur le fourneau.

Et voilà comment, dans une zone désolée, les occidentaux dont je fus l'hôte avaient opéré un retour complet aux conditions d'une civilisation raffinée. Le résultat de leur effort justifiait un amour-propre d'auteurs non dissimulé, et absolument légitime.

UN ROSSIGNOL CHANTE

Le soleil s'était couché dans une apothéose printanière, rosissant la cime des peupliers au feuillage naissant, et découpant à contre-jour la ligne onduleuse des dunes, sombre sur le ciel clair. Une brume montait de la terre humide des polders, mais un coup de brise souffla, dissipant les vapeurs ténues, et la nuit s'était faite claire, étoilée, magnifique.

La lune ne devait se lever que passé minuit. Après la canonnade habituelle de la journée, la rumeur sourde et lointaine qui signale la vie nocturne des armées au front ne troublait pas ce soir-là le silence répandu sur la plaine flamande.

En cette minute d'apaisement délicieux, un rossignol chanta. La douce mélodie détendit les nerfs ; l'âme un instant s'abandonna.

Ce ne pouvait être pour bien longtemps.

Voici que la note soutenue et grave des moteurs emplit l'espace, grandit, et fait vibrer les ondes de l'air. Par magie, des gerbes de faisceaux lumineux éblouissants jaillissent du sol, fouillent la profondeur du ciel où ils déversent une clarté laiteuse et diffuse, se cherchent, se croisent, s'écartent, se recoupent comme s'ils jouaient aux quatre coins. Des fusées montent et s'épanouissent en pluie de feu, confondant leurs étincelles avec les éclairs d'innombrables shrapnells aux éclatements moins inoffensifs ; les canons de la défense aérienne tirent à coups précipités, les mitrailleuses claquent éperdument, les poms-poms dévident leurs chapelets de grains meurtriers. L'air est zébré de métal. Une détonation plus violente et plus sourde indique qu'une bombe vient de tomber.

Chose étrange : à chaque pause de l'infernal concert, si, ne fût-ce qu'une demi-minute, le vacarme cesse comme pour reprendre haleine, les notes de cristal pur, les trilles du rossignol chantent toujours, chantent sans arrêt, avec une netteté, une sonorité, une acuité surprenantes.

Est-ce un défi de la nature à l'homme ? Est-ce une ironie ? Est-ce une affirmation que de la brutalité bestiale triomphera toujours la divine harmonie ?

L'ÉPREUVE

Le lendemain, au petit jour, sur la vaste grève, l'eau de la marée montante couvrait peu à peu une épave, un avion

ennemi touché par les nôtres, et tombé là. Le canot de sauvetage tenta de le ramener, sans succès, car le poids de l'épave était trop lourd. On ne put cette fois que sauver quelques agrès, et lever suffisamment une aile pour prendre le numéro de la machine abattue.

A la pleine mer, un petit remorqueur et deux barques de pêche réquisitionnées reprirent la besogne, soulevèrent l'avion et réussirent à le conduire aussi près du bord que le permit leur tirant d'eau. La marée descendante échoua définitivement l'épave qu'elle abandonna sur le sable, avec l'air piteux d'un oiseau mouillé, aux ailes disloquées.

Tout d'abord on ne découvrit nulle trace des aviateurs. Plus tard, le flot rejeta leurs corps. On supposa qu'ils avaient essayé de se sauver à la nage.

LE COMBAT INVISIBLE

L'heure indécise où un peu de jour s'attarde dans le ciel clair, où pointent timidement les premières étoiles.

Des détonations ouatées vers l'Est, très haut, très loin. Des crachements de mitrailleuses. Nos avions-canons et mitrailleurs patrouillaient à grande altitude : ils attaquent, à leur passage au-dessus de la mer, devant notre rivage, une bande d'avions ennemis en route vers Dunkerque.

Le bruit du combat se déplace vers l'Ouest, puis cesse. En même temps, une vigoureuse canonnade se déclanche, un roulement de tambour ininterrompu. Nous distinguons les éclatements, en gerbes.

Pendant cet entr'acte, devant nous, des fusées de couleurs s'allument dans le ciel, ici, puis là, comme si des étoiles se détachaient et s'éteignaient en tombant dans l'éther.

La canonnade se rapproche, poursuivant l'ennemi qui revient, pourchassé, dispersé ; nouveaux poms-poms des avions-canons, nouveaux crachements de mitrailleuses. On ne peut rien distinguer dans la pénombre du soir tombant ; il y a quelque chose d'angoissant à savoir que là, sous nos yeux sans que nous en puissions rien voir, se déroule le drame épique d'un combat aérien.

Le bruit s'éloigne vers l'Est. Des profondeurs du ciel s'entendent alors en crescendo des ronflements de moteurs. On devine, puis on perçoit des ombres grandissantes, énormes

chauve-souris qui filent à faible hauteur, et regagnent le champ d'aviation où des signaux convenus les appellent. Nous apprendrons le lendemain que les Boches ne sont pas sortis indemnes de l'aventure.

D'autres bourdonnements vibrent toujours, atténués : ceux des avions qui cette nuit montent la garde au-dessus de nos têtes, et qui poursuivent lentement leur croisière dans la nuit profonde.

HENRI MALO.

« PHÈDRE » A COSMOPOLIS

—

(PROPOS)

Devant l'Opéra, au sortir de la matinée du 27 juin, où, dans un palais minoen et sous des travestissements de Bakst, Ida Rubinstein, de Max, Gréta Prozor dansèrent « Phèdre », de... JEAN RACINE !

CELUI-CI. — ... Ne souriez pas de ce pâle sourire de dilettante... La guerre est encore ici... et je n'ai rien exagéré... Non, — vraiment rien. — Par l'effet d'une représentation comme celle-là, je répète que nous voici quelques centaines de combattants français, en qui toute raison de mourir se trouve soudain morte... quelques centaines qui désormais ne devrions plus songer qu'à déserter le risque... qu'à vouloir vivre...

QUELQU'UN. — Je ne souris plus, mais je ne vous entends pas...

CELUI-CI. — La chose est pourtant tout aussi claire qu'elle est grave. Il faut pour la saisir moins de temps, en somme, que n'en prend votre Phèdre pour psalmodier un hémistiche. Ecoutez-la.

Nous combattons tous, — vos tambourinaires d'ici l'affirment, et pour une fois cela est vrai, — dans ce but supérieur qu'en définitive le Droit force la Force, j'entends que le primat d'une certaine idée s'affirme sur une autre idée.

Toutefois un tel but est comme un astre perdu dans le ciel. Il faut lever bien haut le front pour en recevoir le rayonnement... Or chacun de nous, dans le sombre chemin du sacri-

fice, a besoin d'une lumière immédiate qui le guide, — d'un réconfort plus terrestre, plus efficient et mieux adapté à sa vue personnelle.

Ce réconfort, c'est l'idéal particulier, — pour l'un spirituel, pour l'autre actif, pour la plupart matériel, — que, là-bas, chacun se compose inconsciemment, suivant l'exigence secrète de sa mentalité, suivant l'intime proportion de son courage et de sa révolte, — bref le mobile foncier qui devient pour chacun un cordial adapté à sa propre soif, et comme une raison de mourir faite à la mesure de sa raison de vivre.

Ainsi nous nous offrons au risque, tous indistinctement, — d'abord par élan vague vers cette Justice qui doit finalement s'introniser au monde, — mais plus immédiatement, je vous assure, il tue, le paysan, ou se fait tuer pour que son bien propre demeure en sa propriété, — et le négociant pour que la victoire instaure des lois propices à ses négociations, — et l'homme hanté de foules pour que l'épreuve consolide sa Sainte Démocratie... et le Père, pour l'avenir du fils encore aux langes, — et l'Amant pour les yeux extasiés de sa maîtresse...

Mais le Poète...

QUELQU'UN. — Le Poète ?... Vous, non plus, vous n'êtes pas sérieux !

CELUI-CI. — ... Oui, le Poète, — car il reste certainement des poètes au monde, puisque le monde *se voit* encore, — le Poète, — je veux dire le peintre, l'historien, le faiseur de musique ou de monuments, ce hâleur de sanglots ou de sérénité, celui dont l'âme se nourrit de contemplations, et dont la réflexion se dresse comme un miroir pur où l'éphémère s'aperçoive éternel, — et bien, ce Poète, à son tour, — que, certes, ni la possession d'une terre, ni l'appât du gain, ni l'admiration de n'importe quelle constitution ne sauraient déterminer comme d'autres à marcher de grand cœur au feu, — ce Poète, s'il risque sa vie, admettez qu'il s'enivre aussi avec une idée, — la seule qui puisse l'inciter à mourir, — l'idée de défendre la Beauté française.

QUELQU'UN. — Voilà qui est fort clair, en effet, et fort juste. On ne songe à mourir que pour ce qui vous faisait vivre.

Et ça ne valait peut-être pas la peine de vous jucher ainsi au sommet de votre voix pour exposer cette découverte, en somme de plain-pied...

... Ah ! mon jeune ami, dites-vous que nous sommes devenus ici très somnolents, très vieux... Vraiment ceux de « l'arrière » ! — Toute fougue nous importune... toute sublimité nous passe...

Bridez donc cette émotion plus guerrière en vérité qu'elle n'est civile, et contez-moi doucement, je vous prie, comment ces poètes dont vous parliez pour commencer se sont soudain découvert je ne sais quel droit à la libération,— et cela d'emblée dans quelque coin de loge ou de balcon !...

CELUI-CI. — Ils ne se sont pas découvert un droit, mais vous leur découvrez qu'ils seraient des sots de persister dans un devoir où vous les trahissez !...

Car vous les trahissez, — Vous, les gardiens intérimaires de ce palais de l'Art dont ils durent s'exiler pour un temps, — vous les trahissez, en vous laissant trahir, — en le laissant souiller...

Et tandis qu'en effet, dans d'autres domaines, nul n'oserai dès maintenant, je pense, décréter soit la mise en commun de cette Terre pour laquelle un million de paysans se bat, soit la chute de la République, passion de plus d'un héros utile, soit l'abolition des barrières fiscales pour le maintien desquelles des bataillons de négociants bataillent, — vous, pourtant, vous osez les trahir, ces poètes, et de cette misérable manière qui est de laisser détruire, par la destruction de la Beauté française, leur unique raison de se sacrifier.

Et là ne s'arrête pas, d'ailleurs, votre beau rôle...

Et lorsqu'on attente à cette Beauté, vous laissez de plus que cela soit fait contre ce qu'elle était pour eux de plus sacré : — contre la Tragédie classique...

Et pire encore,— et par un comble à votre duplicité, si quelques profiteurs de l'Art exigent la tête d'un poète, — Vous, les critiques jadis incorruptibles, vous leur abandonnez Racine !...

Et voici qu'ils s'en saisissent, le mutilent, et le déshonorent sans merci en l'accouplant, là devant nous, à je ne sais quelle débauche toute romantique, tout effrénée, toute barbare, de danse et de couleur, et à une psalmodie, et à une crudité de

cadre et à une nudité de chair, contre quoi *Tout*, en lui, qui est ligne, — raison, — mesure, — pudeur, — politesse, — maîtrise, — proteste pourtant avec une répugnance qui est dans chaque mot et saigne par chaque vers !...

Mais vous, par contre, vous ne protestez pas ; et vous, *nos* gardiens, ne gardez en tout ceci, que le silence !...

Et tandis que les policiers de l'Etat arrêteraient, j'aime à le croire, quiconque oserait chanter ici l' « Internationale », quand des gens meurent là-bas pour la Nation, — vous, les policiers de notre génie, laissez par lâche complicité trois milliers de personnes, — et quelles personnes : une élite financière et sociale, bref un peu l'âme de ce pays, — proclamer, par acclamations, la mort de cette Beauté pour qui, seule, nous pouvions mourir, — et entonner, sur sa dépouille, une « Internationale » de l'Art !...

QUELQU'UN. — Enfin nous y voici donc ! — Vous vous avouez du même coup que vous nous désavouez :... le tout à éclatement retardé !...

Et certes la chose est d'importance, — mais tout de même, pour parler comme M. Abel Hermant, vous allez fort !...

Car malgré la différence de niveau que semblent mettre entre nous vos hautes métaphores, mon relèvement, même à vos yeux, ne sera peut-être pas aussi difficultueux que vous aimez de le supposer.

Et je suis content, pour y tâcher, de me souvenir, fort à propos, d'un article qu'un « publiciste judicieux » (comme dit Barrès, — qui, lui, d'ailleurs, n'est plus que publiciste...) doit livrer prochainement à une feuille où il se fait, si j'ose dire, de la littérature pour jours sans viande, — en ce sens qu'on peut toujours y manger du prochain...

J'y ai trouvé, en effet, un argument qui ne va pas manquer de contenter un esthète exigeant tel que vous. C'est à savoir : que tout est bien dans la représentation même d'une tragédie classique, si, comme ce fut le cas tout à l'heure, l'ensemble n'étant pas beau, il y a du moins de vives beautés dans les éléments de cet ensemble. En d'autres termes, qu'en art les beautés suppléent à la Beauté et, de toute façon, « qu'il y a des errements qui valent mieux que certaines petites vérités prudentes ».

Une boutade, j'en conviens, — mais convaincante, n'est-ce pas ?

CELUI-CI. — ... au Général qui lui demande des secours pour une force coloniale, un Ministre gêné répond : « Quand la maison brûle, on ne songe pas aux écuries. » Ce qui lui vaut cette réplique : « Monseigneur, on voit bien que vous n'êtes pas cheval ! »

Eh bien, c'est de cela seulement que me convainc, hélas, cette autre repartie dont vous parlez : — Votre publiciste, non plus, n'est pas cheval ! — Je veux dire qu'il ne se met pas suffisamment à notre propre place, qui est au feu.

Et certes il dit vrai, s'il parle de certaines erreurs du temps de paix ; — mais si « l'errement » est devenu, par suite de l'acuité des circonstances, par suite de la susceptibilité de notre « moral », tel qu'il agisse contre nous comme une lame qu'on nous plongerait dans le gosier, — ah ! comment ne veut-il pas que nous lui préférions mille fois cette « petite vérité prudente » qui ne fera que nous raser !.....

Mais de toutes façons, convenez-en, — et même en dehors des circonstances aggravantes, — la sentence de votre auteur reste injustifiée.....

Et ne sentez-vous pas, mieux que lui-même, qu'il existe des erreurs de goût, — dont celle en question, — qui dans tous les cas et dans tous les temps demeureront insupportables aux délicats ?

Et, je vous le demande : — Verriez-vous demain, — verriez-vous jamais sans frémir un Watteau, par exemple, dégradé par un cadre de Majorelle, — l'obélisque interposé sous les colonnes de Perrault, — briller les scalpes du muscogulge dans les cartouches de Trianon, — ou bien..... redanser « Phèdre » dans du Bakst ?

Oui, ... je sais bien..... tout cela vous fait un peu sourire, plutôt que beaucoup frémir.....

Et je vous félicite qu'il n'y ait, en effet, là pour vous qu'une question d'esthétique que l'on peut trancher d'un mot tranchant... Mais pour nous dites-vous bien que c'est l'existence même de notre courage, dont l'erreur d'aujourd'hui vient de trancher le fil.....

Car, que vous le croyiez ou non, cela reste un fait, que nous étions dans cette suprême barbarie qu'est notre Guerre, cette suprême altitude de cerveaux singuliers qui ne se sentaient capables d'accepter la mort que s'ils la savaient venir au nom de l'Eternel Vivant, — au nom de l'Art !....

Et cela reste un fait que nous étions de ces fous-là qui, vraiment, en défendant la France, n'entendaient défendre ni une Terre, ni une Loi, mais un entendement miraculeux de l'univers, une lignée de génie, et comme ce total spirituel fait de l'élan additionné de mille grands souffles, — et comme surtout ce creuset d'Art où l'on voit que l'Eternité s'est précipitée de soi en ces cristallisations immarcessibles que sont les Nattier, les Houdon, les Latour, les Carrière, — ou ces stances d'ifs et de bassins que Lenôtre écrivit, impérissables, dans du sable, — ou vers l'Est cette grille de Jean Lamour qui véritablement ferme la porte aux barbares !

Et cela reste un autre fait qu'à des fous de cette rare espèce toute raison de se battre semble folie, qui serait ailleurs que dans cette volonté intelligente et sanguinaire de faire que, dans la tourmente, la Rose de la patrie spirituelle ne soit pas encore effeuillée aux quatre-vents de l'avenir; — et que, grâce à leur sacrifice, les éléments de son âme, de son ambiance morale, étant maintenus intacts, des œuvres égales aux œuvres passées aient encore la possibilité de naître dans la continuité française !

Et cela reste un dernier fait que lorsqu'ils voient votre étrange Raison, ces fous se sentent soudain fous, qui ne se croyaient jusqu'ici qu'héroïques.....

Et lorsqu'ils sortent du spectacle hérétique d'où je sors, — ils pensent que si vraiment tous les regards d'ici, après s'être affirmés si myopes à l'aspiration belliqueuse de voisins maudits, si myopes aux conditions moderne de la Guerre,— sont capables de se montrer encore, devant l'irradiation de notre Beauté, myopes au point qu'ils détruisent ses harmonies les plus balsamiques à leurs plaies, ils pensent que décidément, ça ne vaut plus la peine qu'ils s'exaltent, ni qu'ils gardent foi dans des Beautés passées que l'on massacre, — ni qu'ils meurent pour des Beautés futures qui ne sauraient plus naître !....

... Alors, redevenus raisonnables, ces fous songent combien il est plus charmant, — combien il est plus sage de vouloir vivre.....

QUELQU'UN. — ... mon ami... mon jeune ami, ne dites pas un mot de plus..... Il y a quelque chose dans vos dernières pensées de si profond, de si blessé que cela gagne en moi jusqu'à une nappe de sympathie dont je ne soupçonnais vraiment plus l'existence, ni le goût qui est amer et délicieux comme celui des larmes.....

Venez, voulez-vous, loin de mes fades plaisanteries..... Tout en cheminant, je vous expliquerai certaines choses que je ne m'expliquais pas tout à l'heure à moi-même.....Venez... Allons déguster chez moi le cordial de certaines vérités qui, je le sais, vont vous réconforter.....

Et déjà, — ayez cette satisfaction d'apprendre que sans surseoir, j'y veux déplacer, en l'honneur de vos arguments, deux lourds pots noirs du genre « Martine » que j'avais bien étourdiment posés sur un Bonheur-du-jour de Jean Riesner.....

MARCEL L'HERBIER.

L'ÉPOPÉE AU FAUBOURG

TRIQUE

GAMIN DE PARIS

—

L'Imagination... c'est encore le plus beau jouet des enfants pauvres.

PREMIERE PARTIE

L'IDYLLE

I

RETRAITE EN MUSIQUE

— Je cane, moi... tiens, andouille !

L'assiette, lancée d'une main rageuse, alla s'écraser sur le mur dans un éclat de faïence et de bouillon.

Un long silence pesa, lourd de menaces. Le pain détrempé de la soupe adhérait au plâtre, en motte, comme une truellée de ciment ; mais presque aussitôt il se décolla du mur et chut sur les carreaux de la chambre avec un bruit mou.

Dehors, dans la cour de la maison, deux mômes en liberté piaillaient en se poursuivant.

Prunelle tremblait de la mâchoire. De rage, la salive devait lui manquer dans la gorge. Entre les deux tendons saillants de son cou maigre, sa pomme d'Adam avait peine à redescendre.

Sur la table il empoigna le litre de vin rouge et but, à longs traits, les lèvres au goulot, cependant que sa femme, pour se

donner une contenance crâne, le regardait sans mot dire, un peu pâle, les poings aux hanches.

Et, silencieux aussi, Trique attendait, le cœur chaviré d'espérance.

Si son père, dans une de ses quotidiennes fureurs, allait renverser la soupière? Car Trique n'aimait pas la soupe, à cause du pain.

Prunelle posa le litre, rudement, et, les yeux farouches, apostropha la femme :

— T'as vu si j'ai cané, hé, tomate!

— Heu, fit-elle en haussant les épaules, à quoi que ça t'avance maintenant?... comme c'est malin! Faut-il que tu soyes intelligent tout de même!

Alors Trique, perfide, insinua :

— Si t'i dis ça, moman, i va fusiller la soupière.

— Ça oui... je l'f'rai! releva l'homme aussitôt, dans un grand geste de défi.

— Tu s'rais peut-être assez ganache!

— Ganache, moi! Ah! pou volant, la v'là ton eau d'vaisselle!

Il empoigna la soupière...

— La v'là! oui! Nom de Dieu!...

... Et il la fracassa sur les carreaux.

— Houille! cria Trique, l'jus i m'a brûlé les pattes!

Et il monta debout sur sa chaise. Prunelle ne se possédait plus. Frénétique, à coups de talon il pulvérisait les fragments de faïence qui jonchaient le sol.

— Si c'est pas assez, j'crève l'bazar!... oui, je l'crève!... on verra! j'fous tout par la fenêtre! Et pis toi avec! toi avec!

Du poing, il désignait sa femme et trépignait, bavant de rage, dans une grande mare de bouillon fumant.

Livide, la femme s'était dressée. Sa poitrine se soulevait convulsivement comme si des sanglots contenus l'étouffaient; mais ce furent des cris gutturaux qui déchirèrent sa gorge :

— Ah! puisque c'est comme ça, ivrogne... moi aussi, j'casse tout... faut pas croire que j'ai peur... Tiens! tiens! tiens! Regarde ce verre...

Pan!

— ...Et pis l'assiette!

Pan!

— M'en fous ! Ah ! c'est comme ça !

Prunelle, un instant interloqué devant ce déchaînement de fureur féminine, sentit sa propre colère s'en exalter encore et, saisissant un pichet de grès, il le jeta par la fenêtre.

Le pichet éclata sur les pavés de la cour, près de la fontaine.

On entendit deux voix de gosses, qui demandaient au ciel :

— Et avec ça ?

Puis la femme sema les couverts aux quatre coins de la chambre, tandis que Prunelle brisait le dessous de plat en fonte sur le dossier d'une chaise.

Il ne resta bientôt plus rien sur la table, plus rien, que la toile cirée imprimée où l'on voyait, dans un cadre de rubans tricolores, le maréchal Canrobert jouer aux dés sur un tambour.

Trique en se penchant, une main sur le genou, avait sauvé la bouteille, car il aimait le vin.

Farouches, les deux ennemis se dévisagèrent; mais la table les séparait.

La femme hoqueta :

— Salaud !... oui, salaud d'ivrogne... tu nous fous su la paille ! J'aime mieux m'en aller... t'es saoul !... tu vois donc pas qu' t'es saoul !.. J'm'en vas chez ma sœur... ça assez duré cette vie-là !.. j'm'en vas !..

— Ah ! oui, fous l'camp ! triompha Prunelle... fous l'camp tout de suite !.. emporte tes fringues et calte en vitesse... sans ça i t'arrivera malheur !

— Oh ! le cochon ! le cochon ! sanglotait même Prunelle, le chignon écroulé sur l'oreille.

— Ta malle est dans la cuisine... j'vais te la chercher, moi, tu vas voir... Allez ! cueille tes nippes et décrasse la carrée, qu'on respire ! N'en v'là une gonzesse à la peau d'salsifis !

Prunelle entra dans l'étroit réduit qui servait de cuisine. Il y fit choir une casserole, jura « Nom de Dieu » trois fois, et reparut tirant par la poignée une petite malle jaune, maculée de taches graisseuses, qui avait perdu son couvercle dans un déménagement précipité, jadis, à la cloche de bois.

— Tiens, colles-y tes frusques !

— Oui, je m'en vas, oui, je m'en vas, pleurnichait même Prunelle, j'suis trop malheureuse, j' m'en vas chez ma sœur !

Dans le tiroir de la commode elle prit son linge, quelques chemises de grosse toile bise, rapiécées en maints endroits, des pantalons de couleur et son cache-corset de laine rose qu'elle mettait le dimanche.

Prunelle goguenarda, plus calme :

— C'est pas trop tôt qu'tu déballes, Aurélie, d'puis treize ans que j' contemple ta tirelire ! Et pis, t'sais, ça n' sera pas comme les aut' fois.... tu ne rappliqueras pas dans huit jours... Ah ! foutre non ! et pis tu peux te vanter d'avoir eu d' la veine... sans la table...

Trique, assis sur le dossier d'une chaise, remarqua :

— Papa... vise la soupe qui s'cavale sous la porte !

Mais Prunelle ne prit point garde à cette exclamation. Il continua, s'échauffant de nouveau :

— Et pis t' sais, Aurélie, qu' ta sœur all mette pas les pieds ici pour venir chialer qu'i faut qu' tu reviennes... J' la sors, t'sais !... j' la sors à coups d' pied au c... !

Même Prunelle ne répondit point, reniflant ses larmes. Elle alla décrocher des nippes derrière la porte de la cuisine : une jupe de serge, deux caracos, ses tabliers et son peignoir de pilou.

Prunelle marcha vers elle, lui arracha des mains les vêtements qu'il roula en boule, jeta dans la malle et bourra de coups de poing.

— Maintenant, Aurélie, j' sens qu'i faut que tu t'en ailles... et en vitesse encore ! Tu commences à m' courir sur l' système ! Oui, tu commences ! I va pleuvoir des beignes tout à l'heure... Et puis, tiens !

Prunelle ouvrit la porte et traîna la malle sur le palier.

— Maintenant, fous l' camp !

La femme hoqueta des sanglots, les épaules tressautantes. Elle fit quelques pas, s'arrêta presque aussitôt, s'appuya d'une main au chambranle de la porte et, mettant dans ses yeux boursouflés, rougis, crevant de larmes un grand appel tendre, elle dit à Trique impassible, qui la regardait s'éloigner :

— Est-ce que tu viens avec moi, mon p'tit gas ?

— Non, j' reste avec pepa.

Suivre sa mère ? Quand elle avait fui le logis sous la menace et les brutalités, pour revenir chaque fois, quelques jours plus tard, humblement soumise, l'échine lasse s'offrant à de nou-

veaux coups, Trique coulait des jours heureux, libres, manquait l'école et vagabondait dans le faubourg.

— Non, j' reste avec pepa !

— T'as raison mon gas ! ricana Prunelle.

Et sur la femme, rudement, il poussa la porte.

— Pepa, mets l' verrou, souffla Triquè.

Dehors, sur le palier, même Prunelle glapissait maintenant des injures :

— Si c'est pas honteux ! Brute ! lâche ! oui, sale lâche ! On en f'rait pas plus à une traînée... Cochon ! oh ! le sale cochon qui est saoul ! J'y vais, chez ma sœur !

— Oh ! la ! la ! ton plomb ! éructa Prunelle.

La femme s'exaspérait :

— Cochon ! oui, cochon !

Prunelle s'approcha de la porte, mit ses mains en cornet devant sa bouche et hurla : « Fous l'camp ! »

— Hi ! hi ! hi ! répondit la femme dans une explosion de sanglots.

Sur tous les paliers, à chaque étage, des portes s'ouvrirent. Des voix curieuses bourdonnaient dans l'escalier :

— Qu' est-ce qu'il y a, même Prunelle ?

— Quoi t'est-ce qui vous arrive ?

— C'est-i un malheur ?

— Y a du cassé ?... Y a du cassé ?

— C'est encore vot' mari, ma pauv' petite, qui vous chagrine ?

Des femmes s'appelaient au fond des corridors, se groupaient sur les paliers.

Le chœur des commères montait...

Vinrent d'abord : Même Colombe qui, surprise dans la préparation de son dîner, pelait encore une carotte ; même Bonbouchon, la femme du sergent de ville, auréolée de bigoudis ; même Caneton, toujours enceinte, « dépoitraillée » et qui sentait l'oignon ; même Panuche, la veuve inconsolable du rez-de-chaussée, providence des chats errants ; même Médard, même Lambert, même Nabucet et même cette corpulente dame Buru, qui n'avait pas craint de déplacer d'un étage ses 236 livres de graisse pour assister de plus près à l'événement.

— Nous v'là toutes, ma pauv' petite, pour vous défendre, reconnut même Colombe..., toute la maison, quoi ! Il n' manque

guère que même Pigonneau, la Crochu, cette vieille bigote, et la Cerveau, avec sa fille Titine... Mais y a pas d' danger qu'elles se montrent, ces deux-là... C'est moins que rien et ça fait des manières !

La porte voisine du logement de Prunelle, celle de Mme de Sautère, « Cartomancienne, chiromancienne et somnambule extra-lucide », nouvelle venue dans la maison, s'entr'ouvrit alors lentement. Mme de Sautère devait être là, derrière l'huis, avec sa fille, l'oreille aux aguets, récoltant les ragots qui lui permettraient de paraître quelque jour, auprès de ces dames, devineresse incomparable.

Même Pigonneau montait l'escalier, précédée de sa fille Marie. Elle se joignit au groupe effervescent, se fit conter ce qui arrivait par le menu et soupira les yeux blancs : « Tout de même... ces cochons d'hommes ! »

La petite Marie Pigonneau murmura : « Chouette papa ! » et dégringola les étages à demi couchée sur la rampe.

Maintenant elle cavalait dans les couloirs, racolait la marmaille, glapissant l'annonce d'une rigolade inédite :

— Tous là-haut !.. y a l'père de Trique qui colle sa femme dehors !

Paps et Pancucule s'élancèrent les premiers, entraînant Térésou, Mimi, Caca, Torchon, Croquignole et Pinpin.

Et madame Bien, la concierge, intriguée par un tel branle-bas et tant de clameurs, abandonna sa loge et monta...

Là-haut, ces dames se concertaient.

— Faudrait lui faire entendre raison.

— En lui parlant doucement...

— Les hommes, c'est comme les enfants, faut pas les brusquer.

Mais même Prunelle hochait tristement la tête, désabusée :

— Lui, c'est pas un homme, c'est une brute !

Néanmoins, Même Bonbouchon, la première, voulut parlementer.

Elle s'approcha de la porte :

— M'sieur Prunelle !

— Hé-a !

— M'sieu Prunelle, c'est pas bien, c'que vous faites là... On ne met pas une femme dehors par des temps pareils... il pleut... Faut tout de même avoir un peu d'humanité... C'est pas un

exemple pour vot' petit garçon qui n'a pas encore ses treize ans... M'sieu Prunelle ?... M'sieu Prunelle ?

— ...

— M'sieu Prunelle ?

— Mairrde !

Tous les gosses rigolèrent.

Même Bonbouchon marmonna, les lèvres pincées : « Pas poli, le monsieur ! » et abandonna la place.

Alors même Panuche, pour jouer, elle aussi, un rôle conciliateur, amorça une nouvelle conférence.

— M'sieu Prunelle !

— Quoi encore ?

— C'est moi, même Panuche... vous savez bien, même Panuche du rez-de-chaussée qui vous a fait réparer sa machine à coudre... Dites... elle fait peine... si vous i disiez de rentrer... croyez-vous qu'ça s'rait pas d'un homme convenable ?... c'est la mère de votre enfant... M'sieu Prunelle !...

— ...

— M'sieu Prunelle !

— Mairrde !

La répudiée sanglotait :

— Vous... vous... vous voyez bien... c'est... c'est une brute !

La petite Térésou grattait à la porte.

— Hé, Trique, t'es là ?

— Oui.

— Qué qu' tu fais ?

— Moi... j' rigole !

Même Prunelle larmoya :

— J'vais chez ma sœur... i n'ouvrira pas... Aidez-moi à descendre la malle...

Toutes ces dames se proposèrent :

— Donnez-nous ça !

— Vous allez voir... en deux temps et trois mouvements... ça ne pèse rien.

— C'est une plume !

Cependant mesdames Colombe et Caneton eurent seules l'honneur d'obliger cette pauvre madame Prunelle.

Les autres commères descendirent en cortège, précédées de madame Prunelle, des deux porteuses et de la marmaille turbulente.

Seule, même Buru remonta péniblement son étage en soufflant sur chaque marche des : « Si c'est pas malheureux ! Si c'est pas malheureux ! »

La porte de la voyante extra-lucide se referma lentement, lentement...

Et le silence envahit de nouveau l'escalier.

Alors, dans la chambre, Prunelle se frappa les cuisses en signe de grande allégresse, esquissant un pas de polka parmi les débris de vaisselle.

Soudain il ricana :

— Tiens, mon gas, j'vas te régaler d'un p'tit air de musique.

Et, d'un placard, il alla tirer son accordéon.

— Faut finir l'aramon, ajouta-t-il, va chercher deux verres !

Il s'assit sur la table et gonfla d'air son instrument.

Trique apporta deux verres et les remplit.

Prunelle prit le sien, le vida d'un trait, essuya sa moustache humide d'un revers de manche en faisant claquer sa langue annonça :

— Messieurs dames, nous allons avoir l'honneur d'interpétrer... d'interpéter... d'interpréter devant vous : « Les stances à Manon. » La romance sera chantée en duo par vot' serviteur et le fils à son père, Trique, ici présent... Et allons-y !

Puis il ajouta, plus bas :

— Gueule fort pour qu'on t'entende dans la baraque... Un..., deux..., trois... Orchestre !

Manon, voici le soleil,
C'est le printemps, c'est l'éveil,
C'est l'amour maître des chôôôses...
C'est le nid dans le buisson,
Viens éprouver le frisson
Du bleu, de l'or et des rôôôses...

— Gueule donc plus fort, animal !

— Mince pepa..., j' peux pas !

— Gueule plus fort ! Si t'as soif... t't à l'heure on descendra en musique s'offrir une verte !

II

DES CHEVEUX BLONDS SOUS LE SOLEIL

Il devait être tard dans la matinée quand Trique s'éveilla.

— Mince, grogna-t-il en s'étirant, j'ai l'crâne qui m'pète !

Il renifla. L'air sentait le vin aigre et la soupe. Il se dressa sur les coudes et regarda, surpris, autour de lui.

Des débris de vaisselle jonchaient les carreaux de la chambre. Sous la table, une soupière s'était ouverte, en trois morceaux, comme un fruit trop mûr tombé d'un arbre. Tout le bouillon s'était écoulé en de multiples ruisselets qu'une légère déclivité du sol avait réunis en une grande mare, près de la porte. Le pain, épaisse bouillie, se solidifiait lentement, visité par des rondes de mouches. Il y avait des fragments d'assiettes jusque sur la cheminée, et, dans le siège de paille d'une chaise renversée, une fourchette était fichée, oblique, comme une flèche.

Trique se souvint du combat de la veille.

— Moman ! Hé ! moman ! appela-t-il par deux fois, pour bien s'assurer que sa mère n'était point revenue, ni cachée dans la cuisine dont la porte était fermée.

Trique regarda l'heure au réveil. Dix heures. Il avait donc manqué l'école. Il en rigola silencieusement.

Un papier placé bien en vue sur une table attira son attention. Il allongea le cou.

— Mince, y a du pèze ! souffla-t-il en sautant hors du lit.

C'était une pièce de cinquante centimes. Trique la prit et, l'humectant de salive, la colla sur sa joue droite. Le papier était couvert d'une écriture inhabile. Trique déchiffra :

Fai la chambre. Çai di sou pour ton mangé. Si ta mère vient, boucle la lourde.

— Et comment ! gouailla-t-il à mi-voix en plissant ses joues, ce qui fit tomber la petite pièce. Aussitôt il la ramassa et la mit cette fois dans sa bouche.

Puis il s'habilla promptement. « Fai la chambre », avait écrit Polyte, le père.

Dès qu'il fut prêt, Trique empoigna le balai. En temps ordinaire, sa mère n'aurait pu, même sous la menace des coups, obtenir de lui un tel travail. Mais aujourd'hui, nul jeu ne paraissait à Trique plus enivrant. Il balayait avec énergie, soulevait la poussière accumulée sous les meubles, poussait devant lui, à grand fracas, des morceaux de verre et de porcelaine et, pour s'exciter au travail, braillait a tue tête un refrain canaille :

C'est pas pour ça que j' t'ai donné ma sœur !

Mais il avait pris soin auparavant de cracher la pièce de cinquante centimes pour la glisser ensuite dans la pochette de sa blouse. Toutefois, comme il n'avait guère l'habitude de garder sur lui tant d'argent, il tâtait à tout moment la doublure de son vêtement afin de s'assurer que son trésor s'y trouvait toujours.

C'est pas pour ça que j' t'ai donné...

Il cessa soudain de chanter.

Sur le palier quelqu'un marchait.

Si c'était sa mère ?

Il courut regarder par le trou de la serrure.

Sous la pluie de clarté qui tombait, droite, du toit, par la fenêtre à tabatière, il aperçut une petite fille blonde qui balayait elle aussi, balayait, balayait, dans un nuage dansant de poussières lumineuses.

— C'est la môme d'à côté, murmura-t-il.

Et curieusement il l'examina.

Il y avait huit jours à peine que Mme de Sautère, somnambule extra-lucide, s'était installée dans la maison. Trique ne l'avait aperçue dans l'escalier que deux ou trois fois, et toujours seule.

La petite fille blonde cessa de balayer, toussota, remonta d'un geste une mèche de sa chevelure qui lui chatouillait une oreille, se dressa.

Trique s'aperçut qu'elle avait de grands yeux bleus rieurs et un tout petit nez retroussé qui donnait à sa physionomie un air ingénument malicieux.

Il ouvrit brusquement la porte et sortit sur le palier, traînant son balai derrière lui. La petite, surprise, les bras ballants, le regarda s'avancer.

— Y a d'la poussière, constata-t-il à haute voix afin d'engager la conversation.

Mais la gamine, les joues toutes roses, devenue honteuse, courut à sa porte, se pencha, saisit le paillasson et le secoua de toutes ses forces, prise d'une soudaine ardeur pour ces travaux domestiques.

— Vous balayez aussi? reprit Trique.

— ...

— Moi, j'balaie pasque ma mère est partie, continua-t-il, vous l'savez?

— Oui.

— Ça en a fait du potin, hier soir... Vous avez entendu?

— Oui.

— Ah! i z'en ont cassé d'la vaisselle... mince de raffut! Si vous verreriez l'tas qu' y a! Vous voulez voir? T'nez, j'ai qu'à pousser ma porte... comme ça... approchez donc!

La petite hésitait, craintive un peu.

Sa curiosité l'emporta. Elle s'avança.

— T'nez, regardez là-dedans!

— Vrai, dit la gamine, y en a pour des sous, tout de même!

Trique, très fier, expliqua :

— Si vous aureriez vu l'coup d'la soupière... Pepa l'a prise comme ça... et pis : Pan!, sous la table... C'est moman qui en a fait une « têtère »!

— Où c'est qu'elle est, vot'mère? demanda la petite qui s'enhardissait.

— Elle est partie chez ma tante.

— Elle reviendra?

— Les autres fois elle revenait... mais pepa commence à en avoir marre! J'crois qu'elle canera....

— Alors, vous êtes tout seul?

— Oui, j'rigole...

— Et pour vot'soupe?

— Ma soupe? Ça, pepa m'donne des sous... J'achète c'que j'veux... du choc ou du pain d'épices... J'me les cale, quoi!

L'soir, j'briffe avec mon dab chez Bicherit, l'bistrot, vous savez bien c'lui-là qu'est rue des Sauveurs... Qu'est-c'que j'me tasse!... Mince de festin, mam'zelle... plein la lampe!

Radieux, les yeux chavirés sous les paupières à demi descendues, la mâchoire en action, mastiquant dans un bruit de salive des mets imaginaires, il se frottait le ventre d'une main, en un geste circulaire et lent.

— Vous allez encore à l'école? s'enquit la gamine.

— Oui, j'suis dans la classe du certif', répondit Trique, mais aujourd'hui j'plaque l'turbin. . dehors y a trop d'soleil... j'irai rigoler tantôt sur les fortifs.

— Moi, j'étais à l'école dans l'vingtième, reprit la petite,

avant qu'on déménage, mais j'irai maintenant à vot'école, dès lundi... j'suis inscrite...

Une voix lointaine appela :

— Pépé! Pépé!

— Zut! dit la petite, c'est moman qui s'lève... faut que j'rentre...

Et saisissant le balai qu'elle avait posé contre le mur, elle se précipita :

— Je viens! je viens!

Par l'entrebâillement de la porte, elle pencha sa tête mutine, fit à Trique un beau salut et souffla :

— A r'voir, m'sieu!

III

LES HERBES VERTES

Pour son déjeuner, Trique acheta chez mâme Piénu, l'épicière, un morceau de pain d'épices et deux tablettes de chocolat. Cela suffisait à sa faim. Du reste, il avait découvert le matin même chez ses parents, dans le placard de la cuisine, un gros chanteau de pain bis et de la salade confite dont il s'était aussitôt régalé.

— Deux ronds d'pain d'épices et deux ronds d'choc, ça fait quat'ronds, monologuait-il, la bouche pleine ; m'reste six ronds pour rigoler.

Et il s'en allait, joyeux, à travers le faubourg dans la clarté tiède d'un beau jour de printemps. Il s'en allait, loin de toute contrainte scolaire ou familiale, vagabonder sur les fortifs et s'enivrer de grand air.

— Si j'grillais une cibiche? pensa-t-il soudain.

Par ce geste, il lui semblait qu'il affirmerait sa liberté.

Dans un bureau de tabac, il acheta pour un sou de cigarettes.

Comme il s'éloignait, les mains dans les poches, la cigarette aux lèvres, en faisant beaucoup de fumée, une petite voix le héla :

— Bonjour, m'sieu!

— Tiens, s'étonna Trique qui reconnut sa voisine, la fille de la cartomancienne, qué qu'vous faites là?

— J'attends l'omnibus de Montreuil.

— Vous allez à Montreuil ?

— Oui... j'y vais en voiture... j'reviens à pied... ça coûte trois sous.

— Vous voulez qne j'aille avec vous ? demanda Trique, ravi de trouver une compagne de jeu pour la journée.

— Oui, je veux bien, répondit la gamine. Mais elle ajouta prudemment : « Je n'ai que cinq sous. »

— Tiens, c'est comme moi, j'en ai cinq aussi, reprit orgueilleusement Trique en les faisant tinter dans la pochette de sa blouse.

L'omnibus tiré par deux percherons fourbus avançait lentement.

— Tsst ! Tsst ! Hé ! Pssit ! Hûehue ! siffla, cria, hurla Trique en agitant les bras comme un possédé.

Le vieux cocher barbu, qui avait un chapeau de cuir bouilli enrubanné de fer blanc, fit un geste placide : « N'te casse rien, mon p'tit gas ! » et tira sur les rênes.

Les chevaux s'arrêtèrent.

Les deux gamins grimpèrent sur l'impériale.

— Qué qu'vous allez faire à Montreuil ? s'enquit Trique.

La petite répondit après un silence :

— J'vais au cimetière de Montreuil, cueillir des herbes vertes sur la tombe à papa.

Trique était bien étonné :

— Des herbes vertes sur la tombe de vot'père !

— Oui, c'est pour maman... elle les cuit... ça lui sert pour faire parler les morts...

— Pour faire parler les morts ?

— Oui, mais n'y a qu'elle qui les entend... ils lui disent tout ce qui arrive... ça coûte dix francs !

— Mince, répétait Trique en psalmodie... mince !... mince !... mince !...

— Maman, elle lit aussi dans les lignes de la main... l'avenir... dans les cartes... dans le marc de café... Elle ne se trompe jamais, maman... y a des messieurs-dames qui viennent de très loin pour l'interroger... C'est maman qui avait prédit que la Reine d'Angleterre mourrait en 1901 et aussi qu'y aurait une révolution en Russie... Eh bien, c'est arrivé !

— Mince !... Mince !... Mince !...

— Oui.

Il y eut un long silence. Trique, du coin de l'œil, examinait la gamine. Il la trouvait gentille, bien gentille en vérité, avec sa frimousse un peu pâlotte de petite parisienne et ses fin cheveux dorés.

Et il s'étonnait presque, naïf, que la fille d'une dame qui parlait avec les mort ne présentât point quelque particularité singulière, des cheveux verts par exemple, un nez bleu ou des yeux rouges.

La gamine reprit :

— Un jour, quand moman sera sortie, je vous montrerai Belzébuth.

— Belzébuth! Qui c'est, Belzébuth ?

— C'est un hibou.

— Un hibou !

— Oui, c'est un oiseau rigolo, allez !... La nuit il a des œils en or.

— Des œils en or!

— Oui... moman dit que les hiboux ça voit dans les pensées, dans le cœur des hommes.

— Et ça mord ?

— Qui?

— Les hiboux.

— Ça dépend, les ceuss qui ont commis des crimes... Mais Belzébuth est attaché par une pattte... à cause que des fois i pourrait s'sauver... I demeure dans la cheminée... Vous verrez !

Le receveur parut. Il perçut le prix des places. Quand il se fut éloigné Trique se retourna vers la petite et lui demanda brusquement :

— Dis, tu veux maintenant qu'on s'tutoie?

— Si vous voulez, répondit-elle, sans surprise.

Trique reprit :

— Comment qu'tu t'appelles ?

— Pépé.

— C'est ton nom ?

— Je m'appelle Pélagie, mais à cause que c'est trop long, moman dit toujours : Pépé.

— Ah ! et quel âge que t'as ?

— J'aurai onze ans bientôt... et toi, comment qu'tu t'appelles ?

— Moi... Trique.

— Trique ! C'est ton vrai nom ?

— Tout le monde m'appelle comme ça. J'me nomme aussi Bébert su des papiers...

Leur bavardage dura longtemps encore, puéril et primesautier. Ils s'amusèrent tour à tour à dénombrer les réverbères des rues, à siffler les passants pour le plaisir de les voir s'arrêter et chercher en vain l'ami qui les appelait. Trique voulut aussi cracher sur le chignon des marchandes des quatre-saisons arrêtées au bord du trottoir, mais un vieux maraîcher qui était assis non loin de lui l'apostropha durement : « Si tu recommences, galopin, j'te mène en prison ! »

Trique fit « Brre ! » en haussant les épaules. Mais il craignit toutefois la menace.

L'omnibus avançait lentement.

Les deux gamins imaginèrent un jeu nouveau. Ils lisaient le nom des commerçants sur la glace des devantures et quand ils en trouvaient de cocasses ils les saluaient de cris enthousiastes. Un certain M. Boudin, bistrot, fit rire Pélagie jusqu'aux larmes. Elle voulut prendre son mouchoir dans la poche de son jupon pour essuyer ses yeux humides. Elle releva sa robe, mais dans un geste trop prompt elle découvrit toute sa jambe, un peu de sa cuisse et le bas de son pantalon.

Trique remarqua :

— Tiens, toi aussi t'as des pantalons de couleur... comme Mimi et Térésou.

La petite rosit un peu et baissa vivement sa robe.

— Je l'sais, pasque j'l'ai vu quand elles montent l'escalier, expliqua le gamin.

Le tramway s'arrêta place de la Mairie, à Montreuil-sous-Bois.

— On est rendu, dit Pélagie, faut qu'on descende...

— L'cimetière est loin ? s'enquit Trique.

— Non... c'est au bout d'la rue...

Le cimetière est situé sur une hauteur, dans le prolongement de carrières abandonnées. L'endroit est pittoresque. Au bas de la butte, d'étroits et longs jardins aux murs blancs où l'on cultive la pêche en espalier s'étouffent, pressés entre des maisonnettes coiffées de tuiles rouges, de bâtisses à six étages, de hangars, d'usines noires de suie d'où surgissent de hautes cheminées.

Plus loin, c'est Vincennes et la masse sombre de son donjon qui domine la ville.

Plus loin encore, c'est la ligne mouvante des arbres du Bois.

L'endroit serait silencieux, car le tumulte des cités populeuses n'y parvient, emporté dans le vent, qu'en un bourdonnement confus. Mais tout le jour, dans une fonderie voisine, c'est le martellement continu de grandes plaques de fonte, vibrantes et sonores.

En pénétrant dans le cimetière, Trique renifla, les narines élargies.

— Mince, ça sent bon... ça sent les roses...

— Oui, reprit Pépé, c'est les rosiers sur les tombes.

Il n'y avait point de vent, ce jour-là ; le soleil chauffait la terre.

L'air était lourd, presque énervant, trop chargé de senteurs Par places, cependant, une indéfinissable odeur de mort, comme une haleine malsaine, stagnait dans cette atmosphère immobile. Sur les tombes, des bouquets pourrissaient dans l'eau croupie des pots.

— On est chez papa, dit la gamine en s'arrêtant au détour d'une allée, c'est là qu'il est.

Et elle désignait un tertre gazonné, entouré d'une simple balustrade de fonte sur lequel deux couronnes de perles étaient accrochées.

Une croix de bois noir apprenait un nom : « Charles Sautère », écrit en blanc et souligné de trois larmes en apostrophes.

— Y a-t-il longtemps qu'il est mort, ton père ? s'enquit Trique.

— Oui... cinq ans.

— Qu'est-c' qu'il faisait d'son métier ?

— Il vendait des oiseaux sur les marchés... Si t'aurais vu ! Y en avait des oiseaux, l'soir, à la maison... Papa couvrait les cages avec des toiles, à cause qu'ils criaient tous quand on allumait la lampe... Ils croyaient qu' c'était l'soleil !

— Dis, où qu'elles sont, les herbes vertes ?

— C'est celles-là... tiens... celles-là ! non, laisse-moi les ramasser toute seule ! J'sais bien lesquelles qu'il faut... Moman dit qu'c'est l'sang d'papa qui les arrose... c'est pour ça qu'moman entend parler les morts...

L'herbe était drue et serrée. En peu de temps, la petite en eut récolté une abondante moisson.

— J'en ai assez, déclara-t-elle en se relevant, le visage empourpré.

Alors elle alla s'asseoir sur la pierre d'une sépulture voisine et Trique vint se poser auprès d'elle. Il dit, le bras tendu vers la ville :

— Tu vois... là-bas... des arbres... c'est l'bois d'Vincennes... Tu l'connais, l'bois d'Vincennes ? Moi, j'y vais que'que fois avec pepa et moman, l'dimanche... On briffe sul'herbe... on rigole !... on s'tasse du picolo d'chez Bicherit... du piquant... et pis j'me fais une balançoire... On rigole t'sais !... pepa i met des bêtes dans l'cou d'moman... all'gueule ! ah ! c'qu'on s'marre !...

La petite souriait.

Quand elle eut réuni, brin par brin, ses herbes vertes en une grosse botte qu'elle ficela soigneusement avec un cordon de soulier, elle ordonna le départ :

— Faut qu'on rentre... à pied, c'est loin...

— Si j'barbotais des fleurs, proposa Trique, tenté par l'éclatante floraison de quelques sépultures.

— Oh ! non protesta vivement la petite, ça porte malheur, les fleurs des morts. — Et ils quittèrent le cimetière.

Une vieille femme qui arrosait un pot de basilic sur une pauvre tombe, soupira, en les regardant passer : « Mon doux Jésus... ben sûr que c'est des orphelins ! »

IV

LE OUISTITI TRICOLORE

En débouchant sur une place, Trique cria : « Bath ! V'là des chevaux de bois ! » et, suivi de Pépé, il se précipita.

C'était un humble manège d'autrefois, tiré par un cheval las aux sons poussifs d'un orgue de barbarie.

Le propriétaire du manège avait peut-être cent ans. Sa femme paraissait plus vieille encore, tant elle était courbée, cassée, ratatinée. Sur le sommet de son crâne, elle réunissait en un tout petit chignon ses rares cheveux d'un blanc sale un peu jaune à la racine.

L'homme tournait la manivelle de la boîte à musique, commandait le cheval, tandis que la femme aidait les gosses à enfourcher leur monture, les ceinturait au besoin, percevait le prix des places et distribuait des billets pour la Grande

Tombola Parisienne. Car, à chaque arrêt des chevaux de bois, la vieille faisait tourner, avec un bruit aigre de crécelle, une petite roue à numéros qui était clouée, sur le poteau central du manège, puis elle annonçait dans un grand silence — l'orgue se taisait à ce moment : — « C'est le numéro... qui a gagné ! »

L'heureux gagnant qui brandissait le bon numéro recevait en échange une rose en papier, une rose blanche avec des feuillages d'or, ou un ouistiti tricolore, à son choix.

Quand Trique et Pépé parvinrent auprès du manège, le vieux finissait à peine de déclouer la bâche circulaire qui enfermait et protégeait sa cavalerie.

Une odeur de pétrole, de graisse et de crottin stagnait sous la tente.

Trique et Pépé écarquillèrent des yeux tout ronds.

C'étaient d'étranges chevaux de bois en vérité. Toute la faune africaine était représentée là. Il y avait des lions, des tigres, des panthères, des girafes, un éléphant et aussi un animal singulier à la gueule béante de dragon et au corps de chat, mais pas un seul cheval, non, pas même un zèbre ! Figés dans un suprême élan, les pattes ramassées sous le ventre, ils étaient suspendus par une tige de fer qui les traversait au garrot, — comme une lance de Saint-Georges.

Il y avait aussi deux carrosses pour les filles et les tout petits, deux carrosses peints en jaune-canari, avec des portières à claire-voie et des rideaux de cotonnade rouge à frange de verroterie.

— Ça serait bath d'y monter ! soupira Trique.

— Oh ! oui, ça serait bath, répéta la petite.

Le propriétaire du manège observait les deux gamins.

— Hue ! cria-t-il.

Le cheval qui faisait tourner le manège sembla sortir d'une longue rêverie. Il agita la queue, plissa la peau de sa croupe, baissa le col et tendit les jarrets, creusant la terre sous ses sabots.

La mécanique s'ébranla dans un grincement de ferrailles ; mais le vieux se précipita sur son orgue et moulut : « La Marche Lorraine ».

— Vise, Pépé ! remarqua Trique, sa boîte à musique elle bouffe du papier.

— Hue !... Hue donc !..

Les animaux de bois se balancèrent comme si la vie, soudain, se réveillait en eux; et les lions, et les tigres, les léopards, l'éléphant et le monstre inconnu, leurs gueules béantes montrant des crocs pointus dans un retroussis de babines, semblèrent menacer au passage les deux gamins.

— C'est un rond le tour, dit Trique; si on y montait... j'ai mes deux sous.

— Oh ! oui, répondit Pépé.

Le vieux arrêta son cheval. Il abandonna son orgue dont l'air expira dans un long soupir mélodique et il frappa dans ses mains.

— On monte ! On monte ! C'est cinq centimes... un sou seulement !

Sa femme sortit d'une roulotte qui stationnait tout près du manège et glapit d'une voix acide :

— Allons, messieurs-dames... on monte! on monte!.. essayez votre chance à la grande Loterie Parisienne!

— On y va ? demanda Trique, vivement, les yeux brillants de désir.

— On y va ! répondit Pépé, mais moi, j' m'assois dans l'carrosse !

— Moi, c'est su le lion que j'monte... su celui-là qui est devant ton carrosse... J'te conduirai, s'enthousiasmait Trique.

Pépé s'assit dans le beau carrosse canari. Comme elle levait la tête, elle aperçut son image, une image curieusement déformée, rapetissée, tout aplatie, dans la boule de verre argenté qui pendait au centre d'un lustre de verroterie.

Le manège s'ébranla.

— Mince, s'étonna Trique, on tourne pour nous deux!

L'orgue souffla de nouveau « La Marche Lorraine ». Pépé devint pâle et cligna des paupières à cause de son cœur qui battait trop vite. Mais son trouble ne dura qu'un instant.

Le manège était lancé.

La gamine maintenant goûtait le vertige.

Trique, fougueux cavalier, éperonnait la croupe de sa monture. Il avait enfoui son béret dans sa poche et montrait ses cheveux roux, hérissés en mèches rebelles.

Les joues empourprées il criait :

— Ça barde! ça barde! hé, Pépé... on est des seigneurs!

La petite, figée dans un sourire d'extase qui montrait ses dents, répondait : « Oui... oui » de la tête, offrant son visage à demi renversé à la caresse du vent.

— Ça barde... on est des seigneurs!

Le vrai cheval tournait, tournait, d'un pas égal, dodelinant de la tête, ce qui faisait frissonner son auréole de grelots.

Pépé ferma les yeux et serra contre sa poitrine, sous ses deux bras croisés, le précieux paquet d'herbes vertes.

Alors, dans ses narines, la brise se chargea de senteurs champêtres, et de vastes espaces, des prés, des bois et des vallons, surgirent devant elle comme un décor de féerie.

Trique criait :

— On est des seigneurs!

Mais Pépé devenait Reine... Son carrosse courait sans halte sur les routes de France au cœur d'une brillante chevauchée. Elle songea, sans savoir pourquoi, à Marie Stuart en exil, dont sa mère possédait la dolente effigie en un mauvais chromo allemand. Elle en fut tout attristée. Son petit cœur se serra comme pour un sanglot. Mais la voix de Trique qui lui parvint, atténuée dans le vent et la musique, la ramena du coup à la réalité.

— Ça cavale, Pépé!... On en met... Ça cavale!... Quel numéro qu'elle t'a donné, la vieille?

— J'ai l'quatre... et toi?

— Moi... j'ai l'neuf!

Le manège ralentit sa course et s'immobilisa dans un balancement des montures.

La vieille femme fit crisser la petite roue de la loterie et annonça :

— C'est le numéro neuf qui a gagné!

— Mince! c'est moi, cria Trique. Hé, m'dame... c'est moi!

— Eh bien, que choisissez-vous, jeune homme? s'enquit la vieille, c'est-il la fleur ou le ouistiti?

— Oh! l'ouistiti, pour mettre à ma blouse, répondit Trique, éperdu.

Quand Pépé le vit recevoir son lot elle pinça les lèvres, car un secret sentiment d'envie gâtait sa joie.

Ils reprirent leur marche vers le Faubourg.

Pépé convoitait le petit singe.

Elle aurait bien voulu, elle aussi, l'épingler à son corsage.

Mais Trique paraissait si fier de l'exposer aux yeux des foules que la gamine n'espérait guère inciter son compagnon à s'en dessaisir.

— Il a la tête bleue, remarqua-t-elle pourtant, à haute voix.

— Oui, répondit Trique.

— Et pis l'ventre blanc.

— Oui, reconnut Trique, de la tête.

— Et pis les pattes rouges, continua la fillette.

— Et pis les pattes rouges, Pépé... ça dégote !

— Si t'étais gentil, tu me l'montrerais un peu... dans la main.

— Tu me le rendras ?

— Oh ! tout de suite... dis... prête-moi-le... dans la main.

Trique accepta sans trop faire de façons.

— Mince, dit Pépé en le recevant, il est en laine... c'est doux quand on frotte sur la joue... Ah ! regarde... on peut lui tordre les pattes... moi je sais... c'est du laiton... mince !... il a des p'tits œils en épingues... Tu veux que je l'pique à mon corsage ?

— Non, rends-moi-le !

— Oh !... un tout petit moment ?

— Rends-moi-le !

— Dis...

— Rends-moi-le !... sans ça...

Déjà, Trique était rouge de colère. La gamine crut prudent de restituer le petit singe. Elle ajouta, dépitée :

— Et pis, vous savez, il n'est pas si beau que ça !

— Justement, gouailla Trique, c'est pour ça qu'tu ne l'auras pas.

Alors Pépé chantonna :

— Ça m'est bien égal... tra... la... la... la... Ça m'est bien égal... tra... la... la... la... Ça m'est bien égal...

Soudain elle s'arrêta, le nez sur la vitre de la devanture d'une épicerie.

— Avec mes sous j'vas m'acheter des bonbons, marmonna-t-elle à mi-voix.

— Non, des roudoudous, proposa Trique qui se pourléchait les lèvres, d'avance.

Mais Pépé, avec hauteur, d'un ton pincé, déclara :

— Qu'est-ce que ça peut vous faire, à vous?... C'est mes bignons!... j'achète des bonbons avec mes sous, pour moi, toute seule!

Elle scanda fortement les derniers mots « pour moi, toute seule » et Trique comprit qu'elle se vengeait ainsi de son refus. Il en ressentit une sourde irritation et l'exprima en termes véhéments :

— Eh ben, j'm'en fous!...j'en voudrais pas, d'vos sales bonbons! Et vous, vous z'aurez pas mon ouistiti!... Ça, c'est pas pour vot'gnass! Non mais, n'en v'là une sale môme de râleuse... C'est-i qu'vous les bouffez aussi, vos herbes?... Vrai! gardez-les, vos bonbons... j'en voudrais pas pour me faire péter!

Et il s'en alla, plein de rage.

V

TRIQUE RENCONTRE SA MÈRE

Boulevard de la Légalité, Trique ramassa sur le trottoir une clef de boîte à sardines.

Aussitôt, dans le plâtre d'un mur, en lettres capitales et profondes, il grava cette inscription comminatoire :

La môme Pépé est un chamo, gare à sa gueule!

— Si a croit que ça m'touche, marmonnait-il en s'éloignant, tout vibrant encore de colère contenue... Ses bonbons... j'en aurais pas voulu... non vrai... des crottes de cleb!

Et d'une main, il caressait le ouistiti de laine qu'il avait épinglé à sa blouse, sur son cœur.

— Je vas chercher papa à la sortie de l'usine, monologua-t-il en s'élançant vers le Faubourg.

Il regarda l'heure en passant, à l'œil de bœuf d'une boutique, et ralentit sa course. Il avait le temps : dix minutes encore avant six heures.

Comme il traversait la rue des Verrins, une main nerveuse se posa sur son épaule. Il s'arrêta, étouffant un cri de surprise :

— Mince... Moman!

— Oui, dit la femme, c'est moi.

Madame Prunelle était en peignoir et en savates. Un fichu de laine pincé sous son menton par une épingle à cheveux lui enveloppait la tête comme une capeline. Son visage était las,

fripé. Ses yeux rougis, ses paupières boursouflées disaient son insomnie et ses larmes.

Elle s'enquit, d'une voix qui tremblait un peu :

— C'est-i qu'tu vas chercher ton père ?

— Oui, répondit Trique.

— Ah !...

Un long silence suivit.

Madame Prunelle, pour cacher le trouble qui l'agitait de frissons, faisait tourner une clef, négligemment, autour de son index droit.

Elle reprit pourtant :

— Qu'est-ce qu'i dit ?

— I dit rien.

— Ah !...

De nouveau, le silence, entre eux, pesa comme une gêne.

Ils se tenaient, arrêtés, au milieu de la rue. Un camion faillit les renverser. Le voiturier, au passage, les injuria. Ils montèrent sur le trottoir.

— Tiens, s'étonna Madame Prunelle, t'as un beau petit singe... Où as-tu eu ça, mon p'tit gas ?

— Mon ouistiti ?... J'l'ai gagné !... j'ai eu d'la veine, hein !... J'avais l'numéro neuf... juste i sort, du premier coup... Tu parles d'une musique !... C'est bibi qui s'l'a offert !... si t'aurais vu...

Madame Prunelle, inattentive, avoua tout haut la pensée secrète qui la hantait :

— Qu'est c'qui dirait, Polyte... si j'rentrais !

Trique, brusquement arraché à son enthousiasme, serra les dents. Il répondit, rageur :

— Si tu rentrais ! Ah ! t'sais, j'sais pas... i rogne rudement, papa... y aurait d'la casse, pour sûr !... I râlait hier soir qu'si tu reviendrais i t'passerait par la fenêtre pour que tu soyes plus vite en bas... I veut pu te voir... non... fais pas c'te blague-là, moman... i t'abîmerait...

Madame Prunelle baissa la tête.

— Il fait froid, dit-elle, en frissonnant des épaules.

Trique continua :

— Vaut mieux pas r'venir encore... attends quelques jours... ça s'passera p' t'être... T'es à présent chez tante Marie ?

— Oui.

— Alors, tu t'en fous, hein ?... T'es pas dehors.

— Tout de même, c'est dur d'être chassé d'chez soi par un saligaud d'homme... ho !... ho !... ho !

La douleur la secouait maintenant tout entière. Elle hoquetait des sanglots précipités. Elle caressa les joues de Trique, d'une main, et s'inquiéta :

— Te donne-t-il au moins c'qui te faut, mon p'tit gas?... manges-tu ton content?... Pourquoi qu' t'as pas voulu v'nir avec moi chez tante Marie?... pourtant, elle t'aime bien, tante Marie... Embrasse-moi... dire que tu ne m'as pas encore embrassée !

Trique tendit sa joue. Puis, d'un revers de manche, il s'essuya le visage. Les larmes de sa mère lui avaient mouillé le nez.

Madame Prunelle resta songeuse un moment et demanda :

— As-tu trouvé dans la cuisine...dans le petit placard, entre deux assiettes... y a encore un morceau de gruyère... Mange-le... sans ça... ça durçit... c'est de la marchandise perdue...

Puis elle se reprit à geindre :

— Quel calvaire, mon Dieu, mon Dieu... quel calvaire !... un homme comme ça !

— T'sais, moman, prévint Trique, c'est prêt d'siffler chez Chupal... Papa va sortir... Tu f'rais p' t'être bien d'calter en vitesse !

— Oui, j'm'en vais... j'm'en vais...Au r'voir, mon p'tit gas... Embrasse-moi... dis pas à ton père que j'suis venue...

Elle fit quelques pas, puis revint, rappelant Trique :

— Et... et... qu'est c'qu'on dit d'ça dans la maison ?

— Rien, moman...au revoir...v'là que ça siffle chez Chupal !

Il détala.

Madame Prunelle, traînant la savate, s'en retourna, lentement, toute courbée, comme très lasse. Elle pleurait.

VI

L'APRE DÉSIR D'ÊTRE ROI

A dîner, chez Bicherit, Trique avala goulûment, car il avait faim : une soupe aux choux, une entrecôte Bercy épaisse et saignante, du rognon sauté, des frites, du fromage de chèvre et du raisiné. Il arrosa le tout, car il avait aussi très soif, d'un vin bleu qui tachait les doigts et râpait la langue.

Polyte, le père, exultait. Sa liberté reconquise l'incitait à la bombance.

— Boulotte, mon p'tit gas, rigolait-il alumé par de nombreux apéros, boulotte ! C'est bon... hein ? Ça vaut mieux qu'la ratatouille de ta mère !...

Après dîner, sur un coin de table, Polyte entreprit une longue partie de piquet avec le patron de l'établissement. Trique, repu, somnolait sur sa chaise. La longue course de la journée l'avait exténué.

— Hé ! mon gas, cria Polyte, faut pas pioncer ici... Rentre à la maison... couche-toi sans m'attendre... Mais ferme pas la porte à clef, pour que j'rentre !

Trique obéit.

Dehors, l'air frais de la nuit le réveilla. Néanmoins il faillit choir sur la chaussée en descendant du trottoir.

— Mince, s'étonna-t-il, j'ai des guibolles en flanelle !

Dans la cour de la maison, il rencontra ses copains. Il y avait là : Bout de Bibi, Paps, Camembert, Pancucule, Caca, Poum, et des filles : Mimi, Croquignole, Térésou, Torchon et Marie Pigonneau.

Tous, réunis dans un coin d'ombre, chuchotaient à mi-voix, étouffaient des exclamations.

Trique s'étonna :

— Qué qu'y a, les gas ?

Camembert l'initia, sur un ton de confidence :

— Te v'là... t'as raté, t'sais... elle est venue...

— Qui ?

— La quille.

— Quelle quille ?

— La celle d'à côté d'chez toi... la môme à la solambule.

— Pélagie ?

— Oui.

— Mince !

Trique respirait mal. Quelque chose, comme deux doigts, le pinçait sournoisement au cœur. Il reprit, avide de savoir :

— Elle est v'nue et qu'est-ce qu'elle a fait ?

Le gamin continuait avec volubilité.

— On s'a marré, t'sais !... C'est sa mère qu'y a dit : « Tu peux aller jouer avec les autres dans la cour »... Elle a descendu... C'est Mimi qu'y a demandé si qu'a voudrait rigoler

avec nous... elle a dit oui, tout de suite... On a joué aux gendarmes et aux voleurs... c'est les quilles qui f'saient les gendarmes... on s'cachaient... a nous cherchaient...

— Et où c'est qu'elle est maintenant ?

— Elle est remontée... Sa mère l'a rappelée...

— Y a longtemps ?

— Non... juste avant qu't'arrives... C'est une bath gosse, t'sais !... A fait pas d'magnes... Y a l'gas Paps qui lui a pincé une patte !

Paps fit entendre un petit ricanement prétentieux.

— C'est pas vrai ! déclara Trique devenu pâle, c'est pas vrai ! Il y a pas pincé !

Toutes les filles affirmèrent le contraire, dans un seul cri : « Si ! Si ! y a pincé !... on l'a vu ! »

— Et qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Elle a rién dit.

— Si, elle a dit : « Ça m'a fait mal », rétorqua Térésou.

— C'est pas vrai ! déclara Paps.

— Si c'est vrai... à preuve que Pancucule y a dit comme ça : « Et à moi... est-ce que tu voudras être ma poule ? »

Trique crispa les poings.

Une rage soudaine lui vrillait les nerfs. Il grinçait des dents, les yeux devenus farouches. Les gosses s'étonnèrent.

— Ah ! dit Mimi... qu'est-ce qui lui prend ?... Qu'est-ce qu'il a ?

Trique éructa :

— J'ai... j'ai que l'gas Paps et pis l'gas Pancucule i sont des salauds !

Le gas Paps et le gas Pancucule ne comprenaient rien à cette soudaine algarade.

Ils répliquèrent :

— Des fois .. i devient louf !

Trique menaça :

— Non, j'sais c'que je dis... j'veux qu'personne i touche à Pépé... L'premier qui s'amènera pour l'embêter, j'y casse la gueule...

Pancucule vexé se rebiffa :

— D'abord, t'as rien à y voir... c'est pas ta poule...

Mais Trique répondit, magnifique :

— Si, c'est ma poule !

Il y eut une grande rumeur, surtout chez les filles.

Toutes caquetaient à la fois :

— C'est des blagues! — I dit ça pour nous épater! — I la connaît pas! Penses-tu qu'all voudrait de lui !... — Ah! ah! ah! Vise sa tirelire!...

Paps et Pancucule se rapprochèrent étroitement, côte à côte, formant bloc, et, devenus plus forts ainsi, déclarèrent agressifs :

— Et pis t'sais... on s'en fout !... Tu commences à nous courir sur l'haricot... Si tu veux des beignes, t'as qu'à l'dire... hé, crâneur !

Trique tomba en garde, les poings en avant.

— Venez-y donc, tas d'galettes ! C'est moi qui vous la mettrai, la volée !

De la bande des gosses, des rires narquois fusèrent.

— Oh ! i dit ça !

— Penses-tu, Fifi, tu peux taper !

Trique écumait. Il déclara :

— Oui... et pis y en a pas un ici qui m'fait peur... non, pas un!.. Et pis vous avez qu'à y v'nir tous ensemble... oui... tous ensemble !

Paroles maladroites! La coalition s'organisa contre lui, immédiate. Chacun voulait montrer sa force, rassuré surtout de ne pas être seul, car Trique était redoutable et redouté. Les filles s'allièrent aux garçons. Toutes avaient à se venger sur la peau de Trique de quelques supplices raffinés dont il avait le secret et qu'il pratiquait sur elles, dans l'ombre des couloirs ou de l'escalier. Les petits de quelques ans même, déjà valeureux, crachèrent dans leurs mains pour se préparer à combattre.

Mais ce fut une fille qui, par derrière, sournoisement, décocha la première ruade.

Trique bondit, pochant un œil à Pancucule. Alors, des cris aigus, des glapissements sauvages emplirent la cour ténébreuse. Et ce fut dans l'ombre hérissée de bras frénétiques un tourbillonnement de tabliers.

Là-haut, des fenêtres s'ouvraient...Au quatrième étage, une petite tête curieuse se pencha.

Une voix, parmi les combattants, annonça soudain :

— Tiens, la v'là, Pélagie !

Du coup, le combat cessa.

Toutes les têtes se renversèrent.

— La v'là ! la v'là ! braillait Bout de Bibi.

Alors, Trique bouscula ses ennemis, sortit du groupe, s'avança sous la fenêtre et, pour bien montrer qu'il connaissait. Pélagie, cria, les mains en cornet :

— Hé, Pépé, c'est toi?

— Oui, dit une petite voix.

— J' te l'donnerai, t'sais !

— Quoi ?

— L'ouistiti !

— J'en veux pas ! répondit sèchement la voix.

Aussitôt la tête disparut et la fenêtre se referma.

— C'est jeté ! gouailla Pancucule.

Les filles pouffaient avec affectation, dans leur tablier.

Trique gifla la petite Térésou et se sauva.

Dans l'escalier, rageusement, il égrenait sa rancœur, en litanie, marche par marche : « J'y dis merde !... j'y dis merde !.. j'y dis merde !.. »

Trique était debout, en chemise, sur le lit.

Il avait éteint la flamme de la bougie en jetant dessus, de loin, sa chaussette roulée en boule.

La nuit, aussitôt, avait envahi la chambre. Dehors, de gros nuages opaques masquaient la lune.

Soudain, il prêta l'oreille.

Dans le logement voisin, chez madame de Sautère, quelqu'un râlait une longue plainte, modulée comme un hululement.

Trique frissonna.

Il appuya sa joue droite contre la muraille.

Une voix de femme — la voix de madame de Sautère — menaçait : Belzébuth ! Belzébuth !

Trique entendit aussi le heurt de deux casseroles sur un fourneau.

A cette heure tardive, quelle étrange cuisine se faisait là ?

La voix s'éleva de nouveau, mais plus bas cette fois, sur un mode mineur d'incantation.

Trique saisissait des bribes de phrases mystérieuses : « Voici l'heure... vase symbolise mon cœur... fluides vivi-

fiants... plan astral... poudre cosmique... pouvoir... ô herbes vertes !

Trique comprit tout. Là, derrière la mince cloison, en ce moment, dans l'horreur des ténèbres, Mme de Sautère interrogeait les morts.

Les morts !

Le gémissement de tout à l'heure, c'était peut-être, dans l'au-delà, l'appel éperdu d'une âme douloureuse.

Trique n'osait plus bouger.

Il lui sembla qu'un drap de glace l'enveloppait, cependant que des bouches d'ombre, invisibles, soufflaient sur son visage leur haleine brûlante. Les grosses veines de ses tempes se gonflèrent sous la poussée du sang. Appuyé au mur, de l'épaule, il ferma les yeux, défaillant. Sous ses paupières, des larves pourpres grouillèrent. Il rouvrit les yeux, épouvanté.

La voix de Mme de Sautère passait maintenant au mode aigu.

Elle clamait : « Charles... Charles, est-ce toi? »

Trique se souvint qu'il avait lu ce prénom, là-bas, au cimetière de Montreuil, sur une croix de bois noir. Mme de Sautère appelait son défunt mari ! Mme de Sautère écoutait parler un mort !

Le cerveau de Trique, surchauffé par l'alcool et le mauvais vin de son dîner, enfanta de terribles fantasmagories.

La cloison s'abattit tout à coup...

Trique aperçut, dans l'accomplissement rituel de ses pratiques nécromanciennes Mme de Sautère, vêtue comme le sont sur les images du « Grand Illustré Populaire à un sou » les sorcières des contes de fées. Son chef était coiffé d'un bonnet pointu orné de monstres grimaçants, en papier doré. Ses cheveux dénoués, devenus autant de serpents, recouvraient ses épaules où vivait un extraordinaire grouillement de petites têtes plates et visqueuses dont les milliers de langues pointaient comme un fin gazon noir.

Sa robe pourpre, serrée à la taille par une ceinture verte, s'effiloquait d'usure, dans le bas.

Devant elle, sur un fourneau à pétrole, dans une vaste marmite lumineuse, bouillonnait une mixture verte que Mme de Sautère agitait avec une louche. Des vapeurs lumineuses en-

veloppaient ses bras. Hypnotique, elle implorait : « Charles... Charles... est-ce toi ? »

Au fond de la pièce, dans l'ombre, étincelaient les deux yeux d'or du hibou.

A cet instant, un meuble craqua dans la chambre.

Trique, du coup, tomba sur le lit.

Le sommier fatigué gémit plaintivement.

Etait-ce la voix de M. de Sautère qui s'annonçait dans les ténèbres ?

Trique plongea sous la couverture.

Recroquevillé, retenant son souffle, le front sur les genoux, le derrière pointu, il attendit...

Qu'attendait-il ? Il ne savait. Peut-être la clameur tonnante de la voix d'un mort, peut-être la vision d'un cadavre violet montrant des trous d'ombre à la place des yeux, peut-être encore, brusquement posée sur son visage, l'empreinte glacée d'une grande main osseuse.

Il resta longtemps ainsi, immobile. Peu à peu pourtant, dans la tiédeur du lit, l'ivresse et la fatigue aidant, il s'assoupit.

Inconsciemment — bien sûr, inconsciemment — il murmura : « Moman... heu... moman... » et, les yeux cillés, chavira dans le sommeil...

ALFRED MACHARD.

(*A suivre.*)

(*Reproduction interdite.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES POÈMES

O.-W. Milosz : *Poèmes*, Figuière, 3,50. — Germaine Emmanuel-Delbousquet : *L'Heure fuit*, s. n. édit. 2 ». — Ch. Millerd-Vannoy : *L'Humble lyre*, Delesalle, 1,25. — G. Cousinou : *Au Hasard des Rêves*, Figuière, 3,50.— Oscar-Paul Gilbert : *Les Clartés intimes*, chez l'auteur, 2,50. — Marcel Bosc : *Fresques et Croquis*, les Forgerons, 1,25. — Raymond Méchain : *Le Missel de Chérubin*, Messein, 3 ». — René Schwob : *Les Cantiques de la Vie*, les Forgerons, 0,75. — Charles de Saint-Cyr : *L'Ame et le Cœur*, précédés du *Troisième Essai sur l'Intensisme*, Marcel Rivière, 5 ». — Maurice Heine : *La Mort posthume*, Meynial, 7,50. — Adrien Bertrand : *Les Jardins de Priape*, Dorbon ainé, » ». — René-Marie Hermant : *Vingt-deux Ballades goguenardes, malévoles, inutiles ou perverses*, Illustrations de Jimmy Mosso, Jouve » ».

Il est nécessaire de donner un petit supplément à ma première chronique. Nous sommes toujours avec les poètes qui ont accompli ou continué leur œuvre sans rien qui touche à la guerre actuelle. Me permettra-t-on, à ce sujet, de dire que cela ne veut pas signifier qu'ils n'ont été atteints en rien par cette guerre, sentimentalement ou philosophiquement ? Ils ont, peut-être, au contraire, été touchés par elle très profondément, beaucoup plus que d'autres qui se sont mis soudain à claironner à grand fracas. Seulement... Ce seulement est bien délicat à exprimer. Nous verrons s'il y a moyen de le faire quand nous en serons à ceux qu'il faut bien appeler, pour la commodité du langage et pour cela uniquement, les poètes de la guerre.

M. O.-W. Milosz a publié un recueil : **Poèmes**. C'est très romantique, plein de nuit et de fantômes, de rêveries macabres et hallucinées. C'est Baudelaire et Rollinat associés, avec un peu d'un Heine qui aurait perdu sa légèreté. Au reste, un grand talent et des accents vraiment poétiques et bien des choses qui ne sont pas ce qu'on lit tous les jours. On excusera, et les auteurs tous les premiers, la brièveté de mes remarques. On comprend que je ne puis donner que des appréciations de lecture, et non une étude, même rapide, sur chaque poète. Voici (les citations sont encore ce qu'il y a de mieux pour renseigner) un poème de M. Milosz, qui semble exprimer assez bien le ton général de son inspiration. M. Milosz se sert fréquemment de vers de quatorze ou quinze pieds, même quelquefois plus, mais toujours, on va le voir, avec une grande adresse de rythme et sans que l'harmonie y perde en rien.

DANSE DE SINGE

Aux sons d'une petite musique narquoise, sautillante,
Essoufflée, — tandis qu'il pleut, tandis qu'il pleut de la pluie pourrie,
Saute, saute, mon âme, vieux singe d'orgue de Barbarie,
Petit vieillard pelé, sournois, animal romantique et tendre.

Avec ta queue d'automne effeuillée, prétentieusement tordue
En point d'interrogation sur le vide ciel du crépuscule,
Essuie tes pleurs, singe galant, mélancolique et ridicule,
Singe galeux de l'amour mort, singe édenté des jours perdus.

Encore un air, encore un air ! Celui qui sent les tabagies,
Le faubourg lépreux, la foire d'automne et les fritures aigres,
Pour faire rire les filles mal nourries, — ô sale, affreux, maigre,
Piteux, épileptique singe, animal pur des nostalgies !

Encore un air, hélas ! le dernier ! — Et que ce soit cette sourde
Valse de jamais, requiem des voleurs morts, musique en échos
Qui dit : adieu les souvenirs, l'amour et la noix de coco...
— Tandis que la pluie pauvre fait glouglou dans la boue vieille et lourde. —

Je viens de feuilleter de nouveau, dans les volumes que j'ai préparés comme matière de cette chronique, **l'Heure fuit**, de Mlle Germaine Emmanuel-Delbousquet, **l'Humble race**, de M. Ch. Millerd Vannoy, **Au hasard des Rêves** de M. G. Cousinou, **les Clartés intimes**, de M. Oscar Paul Gilbert, **Fresques et Croquis**, de M. Marcel Bosc, **le Missel de Chérubin**, de M. Raymond Méchain. Décidément, je n'en dirai rien. Tous ces vers sont sans consistance, les thèmes sont usés, lessassés : tous les lieux communs poétiques. Ces auteurs sont à la fois extrêmement jeunes et extrêmement vieux. Je n'en pourrais dire que du mal, et j'ai horreur de dire du mal des gens.

J'aime mieux vous dire deux mots d'une petite plaquette de M. René Schwob : **les Cantiques de la Vie**. Elle est ornée, — ornée ? — d'une préface de M. Paul Adam. Il est toujours bien difficile de saisir ce que veut dire M. Paul Adam, même dans une petite préface comme celle-ci, qui compte au plus une vingtaine de lignes. Cela tient-il à la confusion de son esprit, à son incapacité d'écrire clairement ou à son amour de ce qu'il croit être le beau style, on ne le saura sans doute jamais. Voici, en tout cas, la phrase finale de la petite préface en question : « Je salue avec foi les promesses que vous nous dites aujourd'hui. » On me pardonnera, mais après cela, je n'ai pas osé lire les poèmes de M. René Schwob. J'ai eu peur de les trouver écrits dans une langue aussi élégante.

M. Charles de Saint-Cyr n'est pas bon comme moi. Il a publié un recueil de poèmes : **l'Ame et le Cœur**, qui sont précédés d'un *Troisième Essai sur l'Intensisme*. Il faut dire, pour l'intelligence

de ce mot : troisième, que M. Charles de Saint-Cyr a déjà publié, en 1911, un *Nouvel Essai sur l'Intensisme en Poésie*, et qu'à cette date, un précédent ouvrage de lui : *Matines*, recueil de poèmes paru en 1910, comportait un *Essai sur l'Intensisme*. Pour nous en tenir à ce *Troisième Essai*, c'est un bel éreintemment de quelques poètes qui ne sont pas dans la vérité poétique selon M. Charles de Saint-Cyr, et l'auteur y met toute l'ardeur d'un homme qui détient la vérité et combat l'erreur. MM. Rostand, Jules Romains, Saint Georges de Bouhélier, Fernand Gregh, Maurice Magre, pour nous en tenir aux vivants, car certains morts aussi ne sont pas épargnés, peuvent lire là, sur leur compte, des choses peu aimables. L'*Intensisme*, ou « réalisation directe du moi dans la pensée, le sentiment ou la sensation » est, à en croire M. Charles de Saint-Cyr, la poésie de demain, laquelle enterrera bien profondément la poésie d'aujourd'hui, en compagnie de la poésie d'hier. Comme poètes de l'*Intensisme*, M. Charles de Saint-Cyr nomme M. Louis Mandin, M. Paul Géraldy, M. Henry Spiess, M. Henry Dérieux, M. Guy-Charles Cros, M. Fernand Divoire, M. Jehan Rictus, plus quelques dames dont la particularité la plus intense est d'être parfaitement inconnues. Je connais l'œuvre de chacun des poètes que je viens de nommer après M. Charles de Saint-Cyr. On m'eût dit que c'est là de l'*Intensisme*, j'en eusse été bien étonné. Au reste, cette formule que nous propose M. Charles de Saint-Cyr, et qui le fait « manifester » ainsi à trois reprises, n'est-elle pas la formule de toute vraie poésie? Relisons les mots : «réalisation directe du moi dans la pensée, le sentiment ou la sensation ». Un vrai poète, vraiment personnel, original, fait-il autre chose? Mais il semble que rien ne puisse mieux nous renseigner sur l'*Intensisme* en poésie que les poèmes mêmes de son promoteur. J'ouvre de nouveau son recueil. Je lis bien des poèmes d'une inspiration religieuse assez fade et puérile, d'autres sur des thèmes bien peu neufs, d'autres dans lesquels s'expriment une rêverie et une mélancolie qu'on sent sincères et profondes, sans toutefois rien de particulier dans l'expression, et je trouve enfin ceci, qui me semble trancher sur l'ensemble :

Si vous avez compris, c'est bien ! mais taisez-vous.
Si vous n'avez pas su de ce cœur trop sonore
Sentir les battements, ah ! taisez-vous encore,
Et que le navrement du soir vous semble doux.

Des rêves non vécus, de précises images
Se heurtent dans mon cœur qui souffre et qui se tait,
Et c'est un tel combat que la mêlée en fait
Ardre à nouveau la cendre éteinte de ses pages.

Quoi ! cette âme d'effroi, quoi ! ce cœur palpitant
Ne goûtent pas encor le calme et le silence ?

Ah ! taisez-vous ! j'ordonne et fais le geste immense
Du Sphinx, et je m'endors les yeux ouverts tout grands.

Est-ce bien intense ?

De plus, ne peut-on pas dire que la formule poétique proposée par M. Charles de Saint-Cyr peut aboutir, comme toutes les autres formules de ce genre, à des œuvres inexistantes aussi bien qu'à des œuvres de génie ? Un poète n'a que les pensées, les sentiments et les sensations de tout le monde. Il les réalise, c'est-à-dire il les exprime, et naturellement, c'est zéro. Mais il les a réalisés « directement ». M. Charles de Saint-Cyr aura beau dire : c'est un intensif. A ce compte-là, je crois que nous n'en manquons pas.

Par exemple, il y a deux poètes que je recommande. C'est d'abord M. Maurice Heine, auteur d'une plaquette : **La Mort posthume**, suite de sonnets. Cette plaquette porte en sous-titre : *Fouilles d'Antinoë*. C'est dire toute son inspiration. M. Maurice Heine écrit des vers sur des momies qu'il a été regarder dans leur sarcophage. Rarement poète a mieux rendu son sujet. Les vers sont morts. La couleur est à peu près absente. C'est le néant, à peine soutenu par quelques bandelettes, et si l'on y touche tout tombe en poussière. Le second poète est M. Adrien Bertrand. Les poèmes qu'il a réunis sous ce titre : **Les Jardins de Priape**, s'apparentent excellemment aux sonnets de M. Maurice Heine. M. Adrien Bertrand écrit sur l'antiquité, et ses vers sont, en effet, merveilleusement démodés. Jugez un peu, je vous prie, de ce tour de force (*La mort posthume*) :

LA PORTEUSE DE MIROIR

Ton suprême linceul, retournant en poussière,
A livré le secret de ton corps à nos yeux,
Et, froide et noire ainsi qu'un bronze précieux,
Ta nudité s'expose en ce tombeau de verre.

Mais l'habile embaumeur qui fut ton statuaire,
Lorsqu'il mit ta dépouille au rang de tes aïeux,
Apposa comme un sceau le disque radieux
Qui retint sur ton front le voile funéraire.

Porteuse de miroir ! nul ne doit délier,
Car sa tige le fixe aux grains de ton collier,
Cet écran de métal, où la douleur humaine

Saura lire à nouveau l'inéluctable loi,
Quand la jeune vivante, en se penchant sur toi,
Prêtera son visage à la morte lointaine...

et de celui-ci (*Les Jardins de Priape*) :

LE COMBAT

Point de courses de char et plus de ceste hellène,
Mais des combats versant des flots de sang humains !
Tout le peuple est en proie au fureurs de Silène :
Le Préfet a voulu des jeux vraiment romains.

Gladiateur gaulois, rétiaire ionique :
Ou le glaive pesant et le casque d'airain
Ou près du fin trident le filet ironique ?
Mais le Celte a rougi le sable du terrain...
. . . . . .

Se rend-on compte du talent modéré qu'il faut pour écrire de pareils vers ? M. Charles de Saint-Cyr fait campagne pour l'*Intensisme* et appuie ses poèmes de nombreux manifestes. MM. Maurice Heine et Adrien Bertrand sont d'une école plus calme et ils ont cet avantage, pour nous éclairer, de n'avoir pas besoin de manifestes : leurs vers suffisent.

On sait combien la ballade est un genre difficile. Il y faut non seulement beaucoup de virtuosité, mais encore une grande science du vocabulaire. M. René-Marie Hermant a composé **Vingt-deux Ballades** qui, comme le titre de son recueil le dit, sont tour à tour goguenardes, malévoles, inutiles ou perverses. Je crois qu'on lira avec amusement celle-ci qui rappelle les meilleurs exemples donnés, dans ce ton, par M. Laurent Tailhade.

BALLADE DE LA PLUS GRANDE SOUFFRANCE

Après le poulpe élastique aux yeux ternes,
Le gonocoque et la chair de cafard,
Le typhus noir, haleine des citernes,
Le chancre mou et les crocs du grisard,
Les vibrions, bourgeonnant avec art
En la tiédeur des bouillons de culture,
Et le sarcome, éponge à confiture,
Et l'acarus, et la morve des veaux,
Et le flux blanc, pulpe des aboutures :
« Voici l'homme qui chante faux. »

Dans les salons, les bordeaux, les tavernes,
Chez les bourgeois, chez les putes à fard,
Aux feux d'un lustre ou sous une lanterne,
Quand il arrive, importun et blafard,
Le toupet droit, l'œil au fond d'un brouillard,
On boit son verre, on lâche sa pâture ;
Le plus prompt fuit derrière une tenture,
On bondit sur ses feutres, ses manteaux ;
L'alarme court jusque sur la toiture :
« Voici l'homme qui chante faux. »

Plus de pendus illustrant les poternes
Et que toisonnent des corbeaux braillards ;
Plus d'étrangleurs opérant en cavernes,
Plus de garrots, veuves, ni tranche-lards ;
Ce ne sont là qu'articles de bazar,
Amusements et simili-tortures.
Pour lapider sur toutes les coutures,
Vider le ventre, et tous autres travaux,
Mort lente ou brusque, ou simples courbatures :
« Voici l'homme qui chante faux. »

ENVOI

Prince Puant des géhennes futures,
Outre les viols, meurtres et forfaitures,
Un criminel coupe encore à ta faulx.
Qu'attends-tu pour le foutre à la friture?
« Voici l'homme qui chante faux. »

INTÉRIM.

PHILOSOPHIE

Julien Benda : *Les Sentiments de Critias*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, Emile-Paul, 1917. — Camille Spiess : *Impérialismes; La Conception Gobinienne de la Race. Sa valeur au point de vue bio-psychologique*, 1 vol. in-8, 3 fr. 50. Genève, Atar, Paris, E. Figuière, 1917.

Je réunis dans cette chronique deux ouvrages qui représentent deux points de vue diamétralement opposés. M. J. Benda, poursuivant sa campagne contre le romantisme intellectuel, critique quelques idées romantiques qui ont du rapport avec les événements actuels ; — un écrivain genevois, M. Camille Spiess, se fait le champion de ces mêmes idées qu'il place sous l'égide d'un de nos grands penseurs français, le Comte de Gobineau, et qu'il insère dans sa symbolique personnelle, non sans les retourner contre des prétentions germaniques en faveur desquelles elles avaient été faussement invoquées.

Les principales de ces conceptions romantiques sont celles de la Race, du Génie, du primat de la Force et de la Guerre, de l'Impérialisme ethnique, etc. — A vrai dire, M. Benda se propose moins de réfuter ces idées que de montrer leur provenance allemande. Toutefois, il est patent que ces idées ne lui sont pas sympathiques et le vieux philosophe provincial dont, à l'aide d'une fiction un peu compliquée, il fait son porte-parole et dont il expose le testament intellectuel dans les **Sentiments de Critias**, avoue qu'il ne les aime point.

M. Benda s'attache donc à établir que ces idées romantiques « qui ont cours en France depuis vingt ans » dérivent de l'intuitionnisme et du romantisme allemands : il le démontre sans peine et d'une façon assez plausible, encore qu'il relève dans l'histoire de la pen-

sée française des expressions sporadiques de ces mêmes idées, tout en omettant le nom le plus marquant dans la liste de ces précurseurs français et qui est précisément celui du comte de Gobineau. M. Benda parle sans sympathie des récents écrivains français qui se sont fait les propagandistes des « produits intellectuels allemands ». Je laisse la philosophie pure et le cas de M. Bergson dont M. Benda signale à nouveau et avec raison la filiation romantico-germanique. J'en viens plus spécialement aux idées de l'ordre politique, notamment à l'idée de Race et à l'idée romantique du primat de la Force et de la Guerre. Parmi les zélateurs de cette dernière idée figure l'auteur des *Réflexions sur la Violence* auquel M. Benda reproche « d'exalter l'activité guerrière sous des couleurs toutes roses ». (p. 197). A ce propos, M. Benda, faisant allusion à un mien jugement exprimé dans le *Mercure* du 1er juin 1915, s'étonne que j'aie été dupe de « ces berquinades qui ne sont là que pour les besoins de la thèse qui est d'opposer la moralité de la violence guerrière à l'immoralité de la violence « à masque juridique ». — Je m'expliquerai en deux mots là-dessus. Et d'abord ma pensée était d'opposer à la guerre conçue et pratiquée par les Allemands, à la guerre à l'allemande, telle que nous l'avions vue surtout lors de l'invasion de la Belgique, la conception française de la guerre. M. Benda lui-même n'est pas si éloigné de mon point de vue et même du point de vue de M. Sorel, si je m'en rapporte à une note des pages 68-69 des *Sentiments de Critias* : « Pour ce qui est de cette guerre « loyale, semblable au duel des gens d'honneur, qu'aucun guerrier n'a jamais pratiquée (1), convenons que le peuple qui en aura encore donné le meilleur exemple, c'est bien les Français... » ; (suit une liste d'exemples empruntés à l'histoire de notre pays et auxquels s'appliquerait assez bien cependant l'expression de « berquinades ». J'ajouterai que l'idée de M. Sorel ne me paraît pas si insoutenable et dans le débat entre les apologistes de la vie guerrière et ceux de la vie civile, entre ceux que M. Benda appelle spirituellement « les professeurs d'esthétique belliciste » et ceux que j'appellerai par antithèse les professeurs d'esthétique civiliste, les premiers ne me paraissent ni plus déraisonnables ni plus ridicules que les seconds. L'idée de M. Sorel répond à la distinction faite par un sociologue (M. Sighele, je crois) entre deux types de criminalité : la criminalité violente et la criminalité de Ruse. Dans la guerre, la Violence et la Ruse combinent leur action. Dans la vie civile, la Ruse à peu près seule triomphe. Elle déploie ses effets dans tous les domaines de la vie sociale, non seulement dans le commerce (voir ce qu'en disent Proudhon et Fourier), mais dans la politique, les administrations, les « relations » de toute espèce, l'Etat, etc. Mon pessimisme social est, je l'accorde,

(1) Jugement de Proudhon.

une attitude subjective. C'est, toutefois, une attitude qui n'est pas insoutenable. Elle me porte naturellement, je l'accorde encore, à reconnaître une part de vérité aux théories qui déprécient la vie civile, fût-ce au profit de la vie guerrière. J'avoue que des deux modes d'action humaine : la Violence, la Ruse, c'est encore ce dernier qui m'est le plus antipathique. J'ai horreur par-dessus tout de ce que Carlyle appelle l'Intelligence vulpine, qui se donne une si large carrière dans la vie civile, peut-être surtout en démocratie. Et c'est là sans doute, encore une fois, une « impression » toute personnelle et d'ordre purement esthétique; mais dans cet ordre d'idées, tout le monde, en l'avouant ou en ne l'avouant pas, fonde sur de telles impressions ses jugements de valeur. Et sans doute encore, je ne prétends pas que la guerre et la vie guerrière soient la source de toute moralité, de toute pureté de cœur, une pépinière de petits saints; je le crois d'autant moins d'ailleurs que la guerre moderne et la vie guerrière moderne sont davantage administratisées et rendues semblables à une administration civile et donc ouvrent le champ à l'astuce intrigante, roublarde et débrouillarde; mais enfin il y a quand même dans la lutte armée des valeurs humaines plus tangibles, plus indiscutables que les valeurs si aisément frelatées de la vie civile. — Et je soutiens encore que nos professeurs d'esthétique belliciste ne sont pas plus ridicules que nos professeurs d'esthétique civiliste. M. Benda raille agréablement « nos champions de la vie d'aventure, nos terribles pourfendeurs de la vie assise » d'être surtout des littérateurs, des hommes de cabinet, très amis de leurs aises, cloués à leur table de travail et ne soutenant guère de luttes qu'avec leurs éditeurs. Remarque aussi exacte que spirituelle. Mais quoi ! nos professeurs d'esthétique civiliste ne prêtent-ils pas aussi à rire ? Leur absurde défiance à l'endroit de l'armée les conduit à des manifestations d'un haut comique. Nous nous souvenons d'avoir lu dans une feuille démocratique, vers les premiers temps de la guerre, un article intitulé : *La Guerre anonyme*. L'auteur de cet article soutenait qu'il ne fallait pas livrer au fétichisme du public les noms des généraux qui avaient conduit les opérations, que les victoires n'étaient pas gagnées par les généraux, mais par la masse anonyme, par le peuple. Cependant, à la fin de l'article, on constatait, non sans étonnement, que ce farouche ennemi des personnalités militaires ne poussait pas l'amour de l'anonymat jusqu'à s'abstenir de signer sa prose égalitaire. Et pourtant les articles de ce publiciste ne pouvaient manquer de lui apparaître ainsi que des batailles (cliché cartésien) livrées par la Vérité, le Droit et la Justice, batailles non moins importantes sans doute pour le progrès de la civilisation que celles remportées par nos généraux. Quand je vous disais que nos professeurs d'esthétique civiliste sont parfois comiques... Est-il besoin de

rappeler que lors d'un incident qui porta à l'état de crise le débat entre zélateurs du bellicisme et zélateurs du civilisme, plus d'un de ces derniers voyait d'un mauvais œil chez l'officier le prestige de l'uniforme, les succès auprès des femmes, etc., ce qui, du coup, le jeta dans le parti de la vérité.

Laissons ces querelles de préséance entre le civil et le militaire, un peu vaines, au demeurant, puisque aussi bien c'est dans le civil, comme dit l'autre, que se recrute le militaire.

Sur le fond de la question, c'est-à-dire sur l'idée de Force armée, je me suis expliqué dans une précédente chronique (1). J'y comparais la conception française et la conception allemande de la Force, et j'essayais de pratiquer sur cette idée de Force une de ces dissociations recommandées par R. de Gourmont (2) en la dégageant des éléments adventices, occasionnels et contestables que, de part et d'autre, le préjugé y avait ajoutés et je restaurais le sens acceptable, scientifique, et nullement romantique, je crois, de cette idée.

Je ne partagerai pas non plus absolument le point de vue de M. Benda en ce qui concerne l'idée de Race. M. Benda oppose l'idée romantique de race et l'idée « rationnelle, vraiment scientifique, et bien apparemment d'invention française » (pp. 226-227) ; c'est la conception renouviériste, purement psychologique et sociologique, qui explique la race par « l'éducation qu'une nation a tirée des circonstances qu'elle a traversées, par le travail que la liberté de ses membres successifs a fait sur les impressions et les idées de tout genre qui l'ont abordée ; secondement par la transmission des habitudes ou manières d'être et de sentir, librement contractées, fortifiées et fatalisées de plus en plus par l'action des institutions domestiques, civiles, politiques et religieuses ». Il ne me paraît pas que cette définition soit congruente à l'idée de Race. Elle supprime l'idée de Race en l'absorbant dans l'idée de nationalité. — Au fond, l'idée de race prise en elle-même, c'est l'idée de catégorie humaine, de catégorie humaine anatomiquement et physiologiquement déterminée ; et donc l'idée d'une différenciation humaine constitutionnelle, et donc d'une inégalité humaine constitutionnelle, idée antidémocratique sans doute, mais quoi ! peut-être vraie tout de même. En tout cas, le problème se pose ; il n'est pas sûr que les races, au sens que nous venons de dire, n'existent pas. Un des résultats philosophiques de la guerre actuelle aura été de remettre à l'ordre du jour l'idée de race et le problème des races. Dès aujourd'hui la solution simpliste de l'école rationaliste et spiritualiste apparaît faiblarde et insuffisante. Au fond il n'y a que deux solutions possibles : la solution unitaire ; théorie de l'unité humaine et négation des races ; théorie de M. Ro-

(1) *Mercure* du 1er octobre 1915.
(2) Voir R. de Gourmont, *la Culture des Idées*, p. 73 et sqq..

main Rolland ; et la théorie de la pluralité et de l'inégalité des races, celle du Comte de Gobineau. M. Benda opte pour la première ; il va rejoindre M. Romain Rolland qu'il attaque par ailleurs. Les romantiques, si fermement poussés par lui, seraient en droit de lui dire : « Vous en êtes un autre. » Car il y a un romantisme tolstoïen comme un romantisme gobinien. — A propos de l'idée de nationalité, nous croyons noter chez M. Benda une certaine indécision de pensée. Il semble à un certain moment improuver la théorie « allemande » de la nation-personnalité (p. 247), théorie qu'il semble admettre d'autre part dans un article du *Figaro* (1) reproduit en partie dans les *Sentiments de Critias* et où il parle de l'unité de direction, de l'unité de volonté, de la personnalité morale de la France. Telles sont quelques-unes des réflexions que nous suggère la lecture de ce livre extrêmement ingénieux et intéressant.

Le pivot du livre de M. Camille Spiess : **Impérialismes** est précisément cette idée de Race qui est la bête noire des rationalistes ; l'idée Gobinienne de race, si suspecte, si peu populaire ou plutôt si ignorée en France. Le livre de M. Spiess pose le passionnant problème Gobineau. Comment expliquer je ne dirai pas l'indifférence, mais l'ignorance du public à l'endroit de ce génial Français ? Comment se fait-il que ce grand seigneur de lettres, ce diplomate, grand voyageur et observateur, nullement mandarin, d'une science nullement livresque ni scolaire ; un des plus hauts représentants de cette forme de la pensée française issue de la caste nobiliaire et qui a jeté un si vif éclat dans l'histoire de la méditation dans notre pays, l'égal de Renan pour l'ampleur de l'esprit, supérieur à lui pour la nouveauté des vues et l'indépendance du jugement, cet historien universel, ce psychologue clairvoyant, ce critique perspicace et virulent, ce romancier plein de verve, de couleur et de feu ; comment se fait-il que son œuvre n'ait été étudiée que tardivement par quelques écrivains indépendants (MM. Seillière, Dreyfus, Spiess) ; comment se fait-il que son nom ne soit pas prononcé dans nos classes, que dans l'*Histoire de la Littérature Française* de M. G. Lanson, où figurent tant de paltoquets de lettres, ce grand nom de Gobineau brille par son absence ? — Diverses causes ont contribué, semble-t-il, à cette défaveur. Il faut signaler d'abord l'antisémitisme théorique et l'aristocratisme de ce penseur qui éloignaient de lui les intellectuels philosémites et démocrates. Ensuite le vague relent matérialiste qui se dégage d'une physiologie des races froissait le spiritualisme traditionnel et superficiel de notre Université. L'importance attribuée à la race et l'influence infime accordée à l'idée, à l'éducation, aux religions, aux morales, aux idéologies qui sont le pain des professeurs, ces « prêtres tardifs », comme les appelle Rivarol ; le pessimisme irrémédia-

(1) *Figaro* du 16 nov. 1916, *La Religion de l'Inconscient*.

ble auquel aboutit la théorie gobinienne du mélange des races et qui alarmait l'optimisme verbal de notre démocratie sociale; la dépréciation des morales professée par Gobineau et allant à l'encontre du courant de moralisme qui caractérise la philosophie française depuis la Révolution, suivant la juste remarque de M. Benda, voilà quelques-unes des raisons du fait qui nous surprend. Ajoutez que la conception sociologique de Gobineau, attirant l'attention sur l'importance du facteur race dans la formation et l'évolution des sociétés, infirmait par avance l'enseignement sociologique qui professe que la société est comme Dieu, αυτάρχης, qu'elle se suffit à elle-même, qu'elle se crée elle-même et crée tout le reste. Ajoutez l'hostilité des Juifs, les adversaires les plus acharnés de l'idée de race, idée qu'ils prétendent d'ailleurs conserver religieusement et jalousement entre eux et pour eux, pour leur usage et profit personnel, se considérant *in petto* et se proclamant à l'occasion et par distraction « la première aristocratie du monde ». — Le livre de M. Spiess est une apothéose du gobinisme, de la philosophie des races, du stoïcisme aryan professé par l'auteur des *Pleiades*, le précurseur et l'inspirateur de Nietzsche qui a transposé dans les obscurs symboles du *Zarathoustra* les idées vigoureuses de l'écrivain français. Ce livre est à l'endroit de Gobineau un acte de réparation et de justice ; et en même temps un acte de sympathie et de justice à l'endroit de la culture française que M. Spiess proclame avec Nietzsche la première ou plutôt la seule culture. M. Spiess fait justice des interprétations erronées, ou astucieuses et malveillantes ou intéressées, qui font de Gobineau un théoricien du pangermanisme. M. Spiess insiste sur la distinction gobinienne entre le germanisme aryen, dernier essaim de la race noble aryenne, — et le germanisme teutonique ou prussien, qui n'a rien de commun avec le premier et qui représente au contraire une race mêlée (celto-slave).

M. Spiess superpose à la symbolique gobinienne sa symbolique personnelle qui est assez obscure. Toutefois on trouve dans ce dernier livre de M. Spiess moins d'occultisme, de mythologie, que dans les précédents livres de cet écrivain, un moindre souci de protéger sa pensée contre la compréhension des profanes, un moindre abus de la néologie, des calembours et des allitérations. Sa théorie personnelle se décompose en plusieurs philosophèmes : A. une théorie des sexes qu'il présente comme l'analogue de celle de Platon : Platon admettait trois sexes : l'Androgyne et les deux sexes; — M. Spiess admet trois sexualités qui font le pendant des trois sexes de Platon : 1° la bisexualité spirituelle ou androgynat psychique (être humain psychiquement complet, surhomme), 2° l'hétérosexualité (génération charnelle) et 3° l'homosexualité (dégénération). Il est difficile de voir dans ces catégories autre chose que des symboles

correspondant à des manières d'être et de sentir, plutôt qu'à des sexes proprement dits. — B. une théorie des Races qui sont au nombre de deux : Race adamique (Sem, Cham, Japhet), race inférieure ; et la Race aryane, race supérieure. — C. une théorie des cultures qui sont aussi au nombre de deux : une culture adamique, sémitique, chrétienne, domestique, féministe, démocratique et mystique ; et une culture aryane, nietzchéenne et gobinienne, surchrétienne et athée, aristocratique et virile. M. Spiess prêche le retour à la culture virile, contre la dévirilisation chrétienne. On ne voit pas trop comment M. Spiess, admettant l'assertion gobinienne du mélange irrémédiable des races, parle encore d'une régénération de l'humanité. Il ne peut s'agir que d'une régénération intellectuelle et morale, à l'aide du tonique des philosophies nobles, possible seulement tout au plus pour les *happy few* qui survivent au déluge du mélange racique.

Suivant M. Spiess ,le problème qui domine toute la philosophie est le problème des sexes, celui de la Race, et celui de la génialité, incarnation individuelle de la Race. M. Spiess nous dit qu'il sexualise la psychologie, épigone, en cela, de Platon, de Schopenhauer, de Weininger, de Freud. Mais il dépasse ce dernier. Il complète la psychoanalyse freudienne, qui ne traite que des déviations et troubles psychiques sexuels, par une psychosynthèse qui étudie le problème de la sexualité dans toute sa généralité. — Et sans doute, tout cela est du symbolisme et du romantisme, de l'aventure intellectuelle ; mais cela a de l'allure. On y trouve des symboles obscurs et grandioses plutôt que des analyses ou des faits précis ou des thèses susceptibles de justification objective ; mais enfin ces vues aventureuses ont l'avantage de rappeler que ces problèmes de la sexualité, de la race, etc, négligés ou solutionnés superficiellement par notre spiritualisme et rationalisme abstraits, se posent toujours. La théorie des Races n'est ni l'anthropologie vulgaire, ni l'anthroposociologie mensuratrice, science de garçons tailleurs ou de garçons coiffeurs ; ni la théorie étroite et insuffisante du spiritualisme renouviériste ; elle doit faire appel à une physiologie de la sexualité, de l'hérédité et de la race qui est encore dans l'enfance, dans sa période intuitive, à peine éclairée par les lueurs fumeuses projetées par quelques intelligences divinatrices sur ces obscurs problèmes. Ce qui ressort de tout ceci, c'est que ces problèmes de sexe, de race et ceux qui s'y rattachent sont loin d'être élucidés. Il ne suffit pas, pour réfuter une idée, de l'appeler romantique. Cette idée de Race est ou peut devenir scientifique, être creusée et approfondie dans plusieurs directions et non dans une direction unilatérale, comme le fait la philosophie simpliste de Renouvier.

GEORGES PALANTE.

ARCHÉOLOGIE. VOYAGES

Princesse Hélène de France : *Vers le Soleil qui se lève*, Franceso Viassone, Ivrea (Italie), 45 fr. — Okakura (Kakuzo) : *Les Idéaux de l'Orient, le Réveil du Japon*, Payot, 4 fr. — Memento.

Son Altesse Royale la princesse Hélène de France, duchesse d'Aoste, a fait, en bonne compagnie, — ce qui est toujours agréable, — le plus merveilleux voyage qu'on puisse imaginer. Elle a visité l'Inde, Ceylan, l'Indo-Chine, Java, Bornéo, touché l'Australie et des îles océaniennes avant de revenir par l'Amérique. C'est le récit qui nous est offert pour nous faire oublier les tristesses des heures présentes, avec une abondante illustration en noir et couleurs, et que nous sommes heureux de pouvoir recommander aux amateurs de beaux livres. — Partie de Naples **Vers le Soleil qui se lève**, la voyageuse suivit la route classique de la mer Rouge et de l'Océan Indien et finit par débarquer à Bombay, dont une des curiosités — macabre — se trouve toujours les célèbres *tours du Silence*, fermées avec des portes de fer, et où les Parsis apportent leurs morts que dévorent de lugubres vautours. Quelques détails sont donnés sur la disposition intérieure des tours et les scènes plutôt répugnantes dont elle se trouvent le théâtre. En quittant l'enclos, la princesse Hélène put contempler un des lieux de crémation des Hindous. Mais « le progrès » intervient déjà dans les pratiques indigène ; l'aspect des bûchers et la chaleur qui s'en dégage sont épargnés aux parents et spectateurs par l'interposition d'un écran de fer. Le récit qui note rapidement l'animation de Bombay et l'odeur « d'épices, de santal, de friture qui se mêle à celle du *carry* dans certains quartiers », donne ensuite quelques détails sur les temples souterrains d'Eléphanta, qui se trouvent au large. Ils remontent à 650 ou 721, — on n'est pas fixé, — et sont curieux avec leurs lourdes colonnes et les sculptures qui décorent les parois. — C'est ensuite l'Inde des Radjahs et des Mogols que les promeneurs visitent : Delhi, Agra, Lucknow, — des plaines jonchées de vieux temples, de tombeaux informes. Delhi va, du reste, se trouver rebâtie, — à côté de son emplacement actuel et pour la huitième fois. A chaque coup de pioche on rencontre des ruines, d'anciens murs, des puits, des citernes. Les monuments qui subsistent dans la ville sont du reste admirables ; c'est l'Inde Mogole avec son faste et ses décors de rêve : le palais royal, la mosquée blanche, les appartements du fort ; — dans la ville le contraste du bazar, où l'on rencontre des galettes de bouse séchée ou de crotin, que les indigènes vendent comme combustible. — A côté de Delhi, c'est encore la mosquée de Kuwat ul Islam, le pilier de fer de Kutab, — et toujours des temples ruinés, bâtis sur d'autres ruines, — la civilisation d'hier sur celle d'autrefois ; puis des tombeaux,

dont le plus remarquable est celui du sultan Kumayun. — Les « merveilles de l'Inde » sont du reste de date assez récente ; les plus anciennes ne remontent qu'à l'an 1500. Agra est du plein XVIe siècle. — C'est là que se trouve, à côté de la célèbre mosquée de la Perle, un des plus admirables édifices qui aient été construits, et qui n'est du reste qu'un tombeau : le Taj Mahal. — La princesse Hélène passe cependant à Bénarès, la ville sainte des Brahmanes, dont elle décrit les spectacles prodigieux comme les architectures de féerie. Aux basses eaux, des ruines effondrées émergent du lit profond du Gange. Sur la berge s'échafaudent des temples aux dômes d'or fin, des sanctuaires où trônent des idoles horribles. On voit défiler des foules de pénitents, de pèlerins ; des processions aux costumes chatoyants dans la lumière et où scintillent les bijoux des femmes. Tandis que des des fakirs restent plongés dans l'eau régénératrice du fleuve sacré, c'est partout la fête des couleurs, le pittoresque et l'horrible, par exemple au temple de Kali ou Dourga, la déesse sanguinaire dont les incarnations sont diverses, à laquelle chaque matin on sacrifie un bouc, — du reste depuis que les hécatombes humaines ont été supprimées. Des boucs sacrés vivent dans l'enceinte du temple et les singes pullulent aux alentours. — Le récit donne encore des indications sur les autres dieux indiens : Siva, représenté le plus souvent par le *lingam*, emblème de la reproduction, et dont les sectateurs portent sur le front trois lignes horizontales tracées avec la cendre des bouses de vaches sacrées ; Genasa, fils de Siva, dieu de la chance et du succès, qu'on représente avec une tête d'éléphant ; les diverses incarnations de Kali la sanguinaire, etc. Comme tous les pèlerinages, Bénarès possède sa cour des miracles, et durant les cérémonies au bord du fleuve, on fait remarquer aux visiteurs des particuliers adroits qui cherchent dans la vase et rattrapent avec leurs pieds les pièces d'or et d'argent jetées par les fidèles. Dernier détail, typique peut-être mais assez répugnant : il existe à Bénarès une secte de mangeurs de cadavres en putréfaction. — A côté de la ville et près de Sarnath on peut voir encore une tour en granit, large et massive, mais dont les sculptures ont disparu. Elle rappelle qu'à l'endroit le Bouddha a commencé sa prédication. Des ruines subsistent tout proche, où viennent des pèlerins de Chine, du Siam et même du Japon, — des restes de monastères de l'époque bouddhique, transformés plus tard en mosquées, et tombés en ruine au retour des Brahmanes.

On peut passer sur des récits de chasses ; sur les aspects cosmopolites de Calcutta. La relation donne des indications rapides sur Chandernagor, — qui n'est qu'une ville morte ; sur Madras, où les voyageurs tombèrent en plein carnaval, — avec des danses dégénérant surtout en postures et mouvements obscènes. — C'est ensuite les splendeurs de Ceylan, — avec des routes bordées d'énormes

cocotiers ; Kandy, l'ancienne capitale, près d'un lac sacré et où se trouvent des temples bouddhiques dont le donjon ventru garde le trésor de livres sacrés revêtus de gaînes d'argent et d'or incrustées de pierreries, et d'autres merveilles ; des temples encore, — dont celui de la Dent sacrée — à Aluwihara, à Dambouila, où des grottes ont été revêtues de peintures légendaires ; la forteresse de Sigirya, perchée sur un rocher et qui possède dans ses galeries des fresques célèbres ; des amas de ruines près du lac de Polonnaruwa ; d'autres coins encore, d'autres paysages : Trincomali, le temple d'Isarumniya; le temple de l'arbre de Bouddha ; des Dagobas, monticules artificiels, coniques, avec l'entourage d'une rampe et de personnages debout, et dont l'un fut élevé pour recouvrir « un cheveu de Gautama » ; enfin les ruines d'Anuoradapura, — nefs, escaliers, galeries, couloirs, statues ; et sur tout cela les légendes et traditions du Bouddhisme, — la légende du pied d'Adam — un rapide historique du pays, des notes sur la population Cinghalaise et Tamile, des pages évocatrices sur la folie de végétation qui recouvre l'île, etc.

De Ceylan, les voyageurs gagnent Singapour, puis Bangkok dont on nous montre la vie fluviale sur le Ménam, des temples comme le Wat-Poh, institut des bonzes médecins; la pagode du grand Bouddha couché; les palais royaux aux bâtiments multiples. Plus loin il est parlé des ruines d'Ayutia, qui fut la capitale du Siam de 1350 à 1767, — maintenant envahie par la jungle et dont toute l'activité s'est réfugiée dans une étrange ville aquatique, aux maisons flottantes, aux cahutes sur pilotis, aux canaux chargés de barques. De Saïgon, on gagne ensuite le Cambodge, l'ancien empire Kmer, de civilisation hindoue et qui a laissé des ruines énormes. La princesse Hélène avoue, du reste, qu'elle n'a voulu voir le Cambodge qu'à cause des ruines d'Angkor, — qui restent une vision prodigieuse et dont elle a donné des descriptions aussi abondantes qu'enthousiastes, — amas fantastique de palais, de temples, de débris rongés par le temps, envahis par la végétation et qui restent un ensemble fabuleux comme un palais des *Mille et une Nuits*. — Du Cambodge, elle passe à Batavia, colonie hollandaise qui garde aussi des restes curieux de la vieille civilisation hindoue ; temples de Mendoet, de Boroboedor ; pays de volcans, de sources sulfureuses, mais qui est également un des paradis de la végétation. Après Java, la princesse visite Bornéo, où on trouve une bizarre population de « chasseurs de têtes » qu'on a d'ailleurs accusés d'anthropophagie; Célèbes, qui garde encore des régions inexplorées, des peuplades de Makassars et de Bougis encore quasi sauvages et qui font la chasse aux têtes comme les Dayaks de Java. — Après Bornéo, les voyageurs touchent en Australie, à Tursday-Island ; à la Nouvelle-Guinée où vivent des Papuas qui méritent d'être signalés au moins pour une curieuse

coutume. En signe de joie, les indigènes se jettent les uns contre les autres et se frottent nez contre nez. Parmi les nombreuses tribus de l'île se trouvent également des anthropophages et qui professent que la chair humaine est un régal. Nous nous souvenons d'ailleurs de ce que racontait autrefois, à propos des naturels de la Nouvelle-Zélande, un officier autrichien, le comte Festetics de Tolna (1).

La caravane de la princesse Hélène était d'ailleurs arrivée à bout de curiosité et déjà sur la route du retour. Elle aborda encore à Sidney, à la Nouvelle-Zélande, pays presque civilisé maintenant ; aux îles de Cook, à Tahiti, — où le type féminin, d'une grande beauté, reste peu farouche, — et rentra bientôt par l'Amérique, qui fera sans doute l'objet d'une seconde publication, car le récit à cet endroit s'arrête brusquement.

L'ouvrage de la Princesse Hélène de France est abondamment illustré de photographies et d'aquarelles dont certaines sont précieuses. Quelques-uns des clichés sont même des curiosités, comme le Boudha javanais de Meulot, qui garde le geste et la mine entendue du Monsieur ouvrant sa tabatière pour offrir une prise. C'est en somme un bel et intéressant volume et dont la place est marquée dans toutes les bonnes bibliothèques.

§

Traduit du japonais par Mlle Jenny Serruys, celui d'Okakura (Kakuso) : **les Idéaux de l'Orient, le Réveil du Japon**, dont je voudrais parler ensuite, est au moins une curiosité, — d'une lecture du reste assez laborieuse, — mais contenant beaucoup de choses et qui ne pouvaient être données que par un asiatique. C'est une sorte de revue de l'histoire du « Soleil Levant », avec des digressions, des parenthèses, des réflexions dont on ne voit pas toujours la nécessité ; des aperçus relatifs à l'histoire des pays voisins, — la Chine, l'Inde, — ou apparentés par les idées, les religions, — et fait de deux ouvrages qui se complètent s'ils ne se font pas suite. Avec les *Idéaux de l'Orient*, l'auteur étudie d'abord le passé, le présent de son pays, — les cultes, la philosophie, l'art asiatique depuis l'Inde jusqu'aux steppes mongoles et l'Archipel Nippon ; mais il insiste surtout sur le rôle historique et artistique joué par ceux de sa race. Avec le second ouvrage, *le Réveil du Japon*, il montre, en même temps que l'état social antérieur, la restauration qui, depuis 1863, a conduit les siens à travers une longue crise et fait le Japon actuel, — de civilisation quasi européenne, tout au moins au point de vue militaire, qui a pu vaincre la Russie et s'est placé à la tête des peuples asiatiques. — « La véritable cause du réveil national, dit-il, fut le danger redoutable dont l'emprise occidentale sur le sol asiatique menaçait

(1) Cf. « Vers l'écueil de Minicoy », *Mercure de France*, nov. 1904, p. 471.

l'indépendance du Japon. La restauration Meiji fit l'unité de la race et de l'empire derrière le Mikado ». — Okakura, du reste, a une haute idée de son pays et de son peuple, et sans doute n'a-t-il pas tort ; mais peut-être a-t-il exagéré en dénonçant « l'aversion des Européens pour l'oriental comme une survivance du temps des Croisades ». Le volume est également émaillé de réflexions et de jugements souvent curieux, mais parfois assez déconcertants. Il parle beaucoup des idées et des institutions européennes, mais il n'est pas très sûr qu'il en comprenne le sens; d'autre part il contera, avec une sorte de déférence des choses qui nous semblent plutôt bizarres : « En Chine, des dilettantes et des artistes n'attribuaient aucune valeur à une peinture sortant des mains d'un professionnel et estimaient les esquisses d'un grand savant plus que les œuvres d'un grand artiste. » Et il ajoute : « Dans son genre cela doit être considéré comme une preuve de la profondeur de l'esprit chinois (!) » — C'est que celui qui écrit demeure toujours un Asiatique,— l'homme d'une autre culture, d'une autre sphère. Ce qu'on peut discerner, en somme, dans cet ouvrage, qui est l'œuvre d'un érudit, d'un homme qui sait et qui voit, mais conserve toujours sa pensée orientale, — c'est la grande différence qui existe malgré tout entre la pensée asiatique et la nôtre. — N'empêche qu'il mérite d'être lu et même annoté. Son livre demeure curieux et intéresse, d'autant qu'il regarde les choses d'un point de vue qui est celui d'une autre race, — ce qui veut dire en substance qu'il mérite d'être discuté et qu'on doit en tenir compte.

MEMENTO. — Les derniers communiqués, à propos des massacres de Saint-Quentin par les Allemands ont parlé de l'incendie de la *cathédrale*, — comme on avait parlé naguère de la destruction de la *cathédrale* de Péronne. Je crois utile de rappeler que Saint-Quentin, non plus que Péronne, n'a jamais eu de cathédrale. La cathédrale, c'était l'église où se trouvait le siège de l'évêque, *la cathèdre*. Il n'y avait pas d'évêque à Saint-Quentin non plus qu'à Péronne, et les églises détruites dans les deux endroits, — des édifices remarquables d'ailleurs, — n'ont jamais été que des collégiales. — Aux derniers numéros du journal de voyage : *En Route*, divers articles sont à signaler : *La cité de Pérouges*, par Georges Rozet, avec des illustrations heureuses ; *Notre vieux Paris*, texte et dessins de Frédéric et Guill. Régamey ; *Montferrand, Villefranche-de-Rouergue* et *Chanteuges* (Haute-Loire), par Pierre Darlande ; *Vernon-sur-Seine*, par F. de l'Eglise ; *la noble cité d'Uzerches*, par Albert Lamotte; *Toulouse-aux-Violettes*, par G. Miraben; *Pézenas*, dont nous avons parlé autrefois, par Albert-Paul Alliès ; *les Baux* en Provence, par François Serpeille ; *Domme en Sarladais*, par Maurice Bourgeois ; *le portail et l'église de Carennac* et *le château de Murols*, par Robert Delagrange ; *le château de Tournoël*, par Denis Balan ; *la Cité de Carcassonne*, par René Favre, etc...

CHARLES MERKI.

LES JOURNAUX

Les vieux cadres du journalisme. — *Un chant guerrier bulgare* (Le Gaulois, 20 août). — *Le langage dans les provinces envahies* (Journal des Débats, 22 août). — *Un auto-da-fé* (Semaine religieuse de l'archidiocèse d'Auch, 21 juillet).

M. Abel Hermant écrit, dans un article que reproduit un petit journal des Pyrénées, que c'est par « superstition bourgeoise, et par une petitesse d'esprit assez indigne de cette grande époque où nous vivons » que nous écartons les femmes du grand carnage. On aimerait savoir ce que pensent les femmes de cette désinvolture avec laquelle ce journaliste prolixe les envoie à la bataille. Quelques-unes penseront peut-être qu'il serait mieux de le remplacer comme chroniqueur du *Temps* par une de nos spirituelles femmes de lettres. On se demande, en effet, comment un grand et sérieux journal comme le *Temps* se contente d'une soi-disant chronique anecdotique où il n'y a rien qu'un délayage de banalités, de clichés et de lieux communs. Il n'y a guère dans tout le journalisme parisien que M. Gabriel Hanotaux qui ait acquis une aussi merveilleuse facilité d'écrire pour ne rien dire. Ah! que l'on rajeunisse les cadres du journalisme! Je me souviendrai toujours, à ce sujet, du mot d'un grand écrivain, déjà las de la vie, auquel on offrait, enfin, le feuilleton littéraire dans un journal : « Il est trop tard, répondit-il, il fallait me demander cela voilà quinze ans, alors que j'étais en pleine force. » Et il songeait, avec une ironique tristesse, que pendant ces quinze années, ce feuilleton avait été tenu par un imbécile.

§

Si l'on peut juger l'âme d'un peuple par ses poètes, ce chant guerrier d'Ivon Arkendoff, le *Pindare bulgare,* que publie **le Gaulois**, est bien caractéristique de la sauvage cruauté de ce peuple. Ivon Arkendoff est honoré du titre de « poète de la Cour ».

Le soleil s'est levé à l'horizon coloré par le sang des ennemis. Qu'attends-tu, jeune Bulgare? Lève très haut les mains et laisse-les bénir par ses rayons sanglants. Et, ensuite, enfonce-les dans les entrailles d'une jeune femme... afin de rendre jalouse la pourpre royale d'Apollon. Avec l'encens des vapeurs qu'envoie l'aurore au roi des cieux, fais monter la vapeur du sang cher aux dieux. En avant, jeune Bulgare, toujours en avant!

Avant que l'astre du jour monte de sept brasses à l'horizon, que le lac de sang que versera ton épée s'élève de sept brasses. Vois le vieillard caduc qui traîne sa misérable vieillesse, cherchant à tromper la mort et ton élan. Abats-le sous ta botte, arrache avec la fourchette ses yeux troubles, qui ne sont pas dignes d'admirer la grandeur de la Bulgarie, et donne-les-lui à manger, car il y a trois jours qu'il a faim et soif.

Qu'attends-tu, jeune Bulgare? En avant, toujours en avant!

Le tapis que forment les corps de velours des femmes et des enfants est plus doux que le gazon d'avril. Déguste d'abord leur rosée, charme ton

âme au fruit savoureux de leur jeunesse, et, ensuite, lorsque tu seras ivre de volupté et d'héroïsme, disperse les inutiles écorces et passe dessus, comme sur un tapis royal. Que le fer de ton cheval s'enfonce dans le sein des belles femmes, afin que le lait qui vivifie nos ennemis se tarisse. Qu'attends-tu, jeune Bulgare ? En avant, toujours en avant !

Enfant du typhon, imite ton père partout où tu passes. Qu'il ne reste pas pierre sur pierre, qu'aucun enfant ne se réjouisse sur le sein de sa mère, qu'aucun vieillard ne s'appuie sur l'épaule de son petit-fils. Jette leurs crânes aux chiens affamés, qui se pourlèchent férocement, la nuit, en reniflant ton approche, et leurs âmes au Tartare, là où le grand abîme s'apprête à engloutir toute âme indigne de lever les yeux vers la lumière du soleil bulgare.

Et avant que le jour de Dieu se lève, qu'il ne reste sur les ruines que tu auras semées que des squelettes et des spectres, et qu'il ne monte au ciel que l'odeur des corps brûlés, chère aux dieux de l'Olympe bulgare.

En avant, toujours en avant !

Vois ! une cheminée fume encore, une marmite bout sur le feu, une bouche affamée attend sa pitance. Honte à toi ! Ne sais-tu pas que, du moment où tu as mis le pied ici, il ne doit y avoir d'autre nourriture, pour tes ennemis, que la terre, qu'ils mordront à pleines dents ? Fais une torche du vieux corps qui attise les derniers charbons du foyer, mets le feu d'un bout à l'autre et, en quittant les lieux que tes pas ont sanctifiés, ne laisse derrière toi que cendres et charbon. Le dieu de la Bulgarie étend sa fourrure d'ours sur toi comme une égide. Ne crains rien, jeune Bulgare !

En avant, toujours en avant !

Le traducteur ajoute que cette version ne rend pas exactement toute la force et la férocité de l'original. Je ne crois pas qu'il existe, en aucune littérature, même biblique, de pages plus cruelles et plus féroces.

§

Je trouve, dans le **Journal des Débats**, cette petite notice qui nous renseigne sur la façon dont les Français et les Allemands essaient de se faire comprendre par le langage, dans les provinces envahies. La guerre y a fait naître « un étonnant sabir, mi-français, mi-allemand, qui n'est plus ni l'un ni l'autre, mais qui suffit à l'usage courant ».

Il est rare, écrit la *Gazette de Francfort*, qu'au bout de fort peu de temps nos *feldgrauen* n'arrivent pas à se faire comprendre de la population indigène, au moins sur les sujets familiers et dans les circonstances ordinaires de la vie. Cet avantage leur est facilité par la merveilleuse aptitude des débitantes et boutiquières françaises à apprendre en un tourne-main les mots indispensables à l'exercice de leur commerce. Leurs maris, leurs fils et leurs frères ne montrent pas la même adresse ; avec eux, la conversation reste toujours laborieuse, soit qu'ils manquent de bonne volonté, soit plutôt qu'ils aient l'esprit moins vif ou que la langue allemande, ainsi que la *Gazette* inclinerait à le croire, offre plus de difficulté aux Françaises que la française aux Allemands.

Beaucoup de paysans ne connaissent que *nix* et *kaputt*. Il est vrai que ces deux mots remplacent de longs discours, ce dernier désignant tout ce qui a cessé de vivre ou qui ne « marche » plus : mets, boisson, marchandise dont il ne reste rien, arrangement, contrat ou accord qui ne tient plus. L'Allemand le moins débrouillard dispose d'un vocabulaire beaucoup plus étendu : sans compter *bière, tabac, cigare, cognac, café*, qui, à l'orthographe près, sont communs aux deux langues, il sait *monsieur, madame, mamselle, retour, malheur, promenade, merci, non, oui, bonjour, grand* et *bon. Mauvais* lui est moins familier. Souvent aussi il connaît *pœng* (pain), *vœng, bœr, pommdetœr* et *delô* qui veut dire *de l'eau. Napluh* lui est d'un grand usage, dans le même sens que *kaputt;* de même *kuschee, mannschee* et *travaljee.*

Une phrase qu'il répète volontiers est :

« Malheur la guerre ! » Les Allemands la prononcent même entre eux : « *Na, wie geht's ? der Krieg noch nicht* la *guerre finie.* » C'est d'ailleurs en français que les diverses parties de l'empire se comprennent le mieux. Un Bavarois, qui n'entend rien aux dialectes des provinces du Nord et qui ne serait pas compris d'un camarade arrivé de Dantzig en lui ordonnant de regagner son poste, s'en fait obéir aussitôt dès qu'il lui crie : *Touteswite retuhr !*

Les noms géographiques donnent un peu plus de peine. L'Allemand les accommode à sa guise ; sa prononciation se rapproche d'autant plus de la véritable qu'il s'agit d'un lieu appartenant ou non à son secteur. Suivant qu'ils prononcent *Mauhbeu-ge* ou *Maubœsche*, on distingue tout de suite s'il y a été ou non. Cependant, il y a des noms difficiles comme Reims et Saint-Quentin, qu'un Allemand n'a jamais prononcé qu'à l'allemande, à cause des diphtongues nasales qui font défaut à sa langue d'origine.

Et la *Gazette de Francfort* se demande si ce sabir de guerre ne va pas gâter pour longtemps la langue germanique. Mais elle se rassure en pensant « qu'un pays aussi avancé en culture que l'Allemagne et possédant une littérature aussi riche rejettera bien vite ces éléments impurs ».

Tout de même, n'est-il pas curieux que ce soit en français que les diverses parties de l'empire se comprennent le mieux ?

§

On ne lit pas assez dans nos milieux littéraires les *Semaines religieuses* : elles nous expliqueraient les raisons des grands succès de librairie des Bourget et des Bazin, et ce qu'il faut d'abnégation à un écrivain qui se respecte pour accepter la terrible critique ecclésiastique. Il y a encore des inquisiteurs en France, et des auto-da-fé.

La Semaine religieuse de l'Archidiocèse d'Auch reproduit un article du doux Francis Jammes, paru dans la *Croix.* On verra ce que l'inquisition exige du poète pour qu'on croie vraiment à sa sincérité.

Voici donc ce qu'écrivait Francis Jammes :

... Je ne m'érige ici ni en censeur pharisien, ni en collet monté. Encore

que mes convictions me retiennent de traiter certains sujets dont je discourais librement jadis, je ne pousse point de grands cris lorsque des auteurs de talent s'égarent sur la voie païenne. J'espère qu'ils en reviendront ; je recherche, dans leurs fêtes galantes, le coin de ciel qui continue de luire sur la cîme des chênes obscurcis, et je souhaite que les beaux rêveurs, s'éveillant un jour de leur ivresse, voient la pure étoile du matin leur sourire et les ramener.

Ce n'est point de ce paganisme que je traite ici, mais de cette perversion qui consiste à placer dans un alambic déformé tout ce que le cœur humain contient, hélas ! de luxure banale, pour en extraire, par une distillation savante, un poison subtil, stupéfiant, plus mortel mille fois que celui dont il est issu.

Les sorciers d'autrefois possédaient un filtre qui leur permettait de condenser le suc de la mandragore ou du datura, de telle manière que, réduit ainsi, il pût, à dose infinitésimale, s'infiltrer plus insidieusement dans l'organisme et le détruire.

Le filtre de certains alchimistes modernes, c'est la littérature, et, nourris de morphine ou de cocaïne, abreuvés d'alcool, ces impuissants voudraient, durant le paroxysme de leurs crises, alors que leur machine nerveuse est agitée de convulsions, nous en faire accroire et soutenir que cette épilepsie est une puissante gymnastique, propre à régénérer la France.

Le plus grave, c'est qu'ils offrent leur drogue aux jeunes gens. Mais elle est éventée : la génération littéraire qui monte a brisé l'alambic et va mettre le filtre en pièces.

J'ai vu, sans que jamais en fût dupe ma nature de rural français, le snobisme s'engouer successivement des œuvres les plus malsaines, oublier le clair ruisseau le long duquel buvait une colombe et piquer sa paille dans le breuvage des disciples d'Oscar Wilde. Je conserve là, tout autour de moi, sur les rayons de ma cellule convertie en champignonnière suspecte, des échantillons éclos depuis vingt-cinq ans dans la cervelle faisandée de ces claqueurs de dents. Je sais l'un de ces échantillons, d'un aspect d'autant plus lugubre que la reliure en était séduisante et les feuillets ornés d'un signet noir, comme si l'évocation d'un deuil eût été un piment de plus à la spécieuse lubricité de l'œuvre. J'ai brûlé ce sombre champignon, et bien que j'aie, afin de dénoncer les espèces les plus vénéneuses, la permission de les conserver sous cloche, toutes précautions seront prises pour que les poumons de mes enfants n'aillent pas aspirer ces poussières mortelles. Si je rêve parfois de devenir un tyran, c'est afin de simplifier le procès, et que, semblable à Chi-hoang-ti, empereur de Chine, je puisse mettre les lettrés qui troublent l'ordre dans un unique sac, sur un seul bûcher, dont la flamme gigantesque s'alimenterait à leurs livres mêmes, entassés autour...

Je ne songe pas sans trembler que le doux Francis Jammes rêve de brûler, sur un seul bûcher, tous les littérateurs trop libres ; mais voici que le terrible inquisiteur d'Auch le pousse lui-même sur le bûcher. C'est déconcertant. Ecoutez :

M. Francis Jammes n'est pas un inconnu pour nous, puisqu'il vit sous

notre ciel de Gascogne, et nul n'était plus qualifié que lui pour dénoncer ces malfaiteurs de la plume qui sont mille fois plus dangereux pour notre race et nos traditions françaises que toutes les invasions ennemies.

Mais — entre Gascons on se doit le franc dire — que M. Jammes nous permette de souhaiter qu'il choisisse dans « cette champignonnière suspecte » tel ou tel de ses livres, un surtout au titre particulièrement mystique, dont il doit quelque peu rougir aujourd'hui, et qu'il brûle « ces sombres champignons ».

C'est peu de les « conserver sur les rayons de la cellule », surtout s'ils continuent, par la voie du libraire, d'aller au lecteur pour l'empoisonner.

Le bûcher d'un reniement officiel et claironnant, voilà ce qu'il faut, M. Francis Jammes.

Alors de votre conversion sera dissipée toute ombre ; alors nous applaudirons sans réserve à la récompense princière que vient de vous décerner l'Académie ; alors seulement les *Revues de jeunesse* et les *Semaines sociales* seront autorisées à parler du *Renouveau chrétien* sans faire naître le doute dans les esprits attentifs qui ne le voient qu'à moitié.

Quel exemple vous donneriez à tant d'esprits distingués qui, comme vous, sont sur le chemin du retour, et sont presque arrivés !

Ce n'est au-dessus ni de votre claire intelligence qui sait voir la vérité, ni de votre cœur assez généreux pour ne pas marchander avec le repentir.

Il faut s'exécuter !

Pour nous laver de ces tristesses, relisons ce beau et pur poème :

Pourquoi suis-je si jeune, pourquoi dans mon cœur frais
Y a-t-il comme un frisson de soir aux noisetiers ?
Je suis fou, je te veux sur le bleu des pelouses
Vers sept heures lorsque la lune au haut du ciel
Pleut sa lumière humide au front des vaches rousses
Dont la corne porte encore un morceau de soleil.

Et prions Dieu afin qu'il fasse pénétrer un peu de pure lumière sous la cagoule de l'Inquisiteur de l'Archidiocèse d'Auch.

R. DE BURY.

LETTRES PORTUGAISES

Bento Carqueja : *O materialismo historico;* Imprimerie de l'Université, Coïmbre. — Raoul Brandão : *1817. A Conspiração de Gomes Freire;* Renascença portuguêsa, Porto. — Visconde de Villa-Moura : *Fialho d'Almeida;* Renascença portuguêsa, Porto. — Antonio Barrados et Antonio Saavedra : *Fialho de Almeida — In Memoriam ;* Renascença portuguêsa, Porto. — Affonso Lopes-Vieira : *Ilhas de Bruma ;* França Amado, Coïmbre. — Memento.

La guerre ne s'est pas contentée d'entrechoquer les armées, de mettre aux prises les hommes et les machines à détruire; elle oppose également les méthodes et les doctrines; elle enrégimente les principes, et les arguments volent comme autant de projectiles. Un Martien sans doute pourrait en sourire; mais il en va autrement pour nous. La Science étant faite pour prévoir, cet état de choses nous

prouve qu'elle continue de remplir sa fonction aussi mal que possible, puisqu'elle subit les événements sans les dominer, et nous n'avons pas lieu d'en être fiers.

Economiste attentif, sociologue sagace, M. Bento Carqueja cherche à démontrer, au cours d'une brochure fortement documentée, que la théorie du **Matérialisme historique**, en dépit de ses exagérations et de sa flagrante contradiction fondamentale, réalise un important progrès de la science sociologique, et il estime que la prévision des phénomènes politiques augmentera, à mesure que l'on définira plus nettement, dans l'ordre des faits, la loi de la lutte des classes.

Il importe, en effet, d'établir avec précision les rapports qui interviennent entre la Science économique et le Droit, encore que la conception libérale persiste à soutenir l'absence de liens directs entre les deux. Pour M. Bento Carqueja, il est certain que l'Economique se trouve vis-à-vis du Droit dans un état de dépendance étroite; mais il lui paraît que le Droit n'est pas au même degré soumis aux caprices de l'Economique. Pour les sectateurs du matérialisme historique, au contraire, les phénomènes économiques ont un caractère fatal et ils sont aptes à modeler successivement à leur image les phénomènes juridiques, politiques, ethniques, idéologiques.

Il est impossible de nier, en tout cas, que les transformations sociales les plus profondes peuvent se produire hors de l'action du Droit et que, d'autre part, les phénomènes juridiques sont entraînés la plupart du temps par les phénomènes économiques. Or, la thèse fondamentale du matérialisme historique est celle de la lutte des classes. Selon cette loi, la majeure partie des faits sociaux dérive d'un incessant combat entre les diverses classes groupées d'après la nature et le degré de leurs richesses, et le mobile économique est le grand agent de cette lutte. Au fait, dans l'homme, l'égoïsme est fondamental, et il gouverne à la fois les deux pôles vitaux de notre être matériel : l'instinct de conservation et l'instinct de reproduction.

Mais le matérialisme historique tombe dans une contradiction manifeste, quand il proclame que la lutte des classes est la loi suprême de l'Histoire, tout en persistant à nier que l'action délibérée des classes puisse modifier le droit de propriété, les institutions juridiques, et exercer une influence efficace sur le cours des phénomènes économiques, dont l'évolution lui apparaît comme autonome et fatale. M. Bento Carqueja dénonce fort justement le vice capital du marxisme, et il voit dans cette erreur l'origine de la crise actuelle du parti socialiste de tous les pays.

Il reconnaît cependant que la loi de la lutte des classes constitue

l'une des plus belles conquêtes de la science sociologique, parce qu'elle a procuré à celle-ci la possibilité de la prévision.

Mais pour rendre cette prévision plus parfaite, il est indispensable, dit-il, de compléter la loi sociologique de la lutte des classes par l'étude des modes d'action de chacune de ces classes.

Or pour déterminer l'efficacité sociale de n'importe quel groupe d'individus, il faut tenir compte : 1° du degré de perfection de la conscience collective du groupe, 2° de sa puissance économique, 3° du nombre de ceux qui le composent.

Il est certain que les classes tournent leur action vers les phénomènes juridiques, à partir du moment où le poids de leur puissance numérique leur permet une influence déterminante de ce côté.

L'action sociale des différentes classes s'exerce d'ailleurs de trois façons principales : 1° sur le phénomène économique, 2° sur le phénomène juridique, 3° sur le droit de propriété. La succession de ces trois modes d'action sociale dépend de l'accroissement graduel du pouvoir de la classe.

En résumé, le matérialisme historique contribua puissamment à réunir au sein de la Science sociologique trois grandes disciplines, qui auparavant marchaient à part : l'Economie, le Droit et l'Histoire. Les circonstances déterminantes ont été celles-ci :

1°) La loi fondamentale de la lutte des classes ; 2°) Le relief qu'elle donna au mobile économique, comme propulseur social par excellence ; 3°) L'importance attribuée au phénomène économique, longtemps méconnu ; 4°) Le rôle actif attribué aux phénomènes économiques dans la détermination du Droit.

Est-il sage après cela d'opposer de façon absolue le principe germanique, qui consiste, dit M. Henri Moysset, à « subordonner les hommes à l'administration des choses », et le principe libéral, qui consiste à « subordonner les choses à la dignité des hommes » ? M. Bento Carqueja ne se le demande pas. Il cherche où peut se trouver la vérité des faits, sans plus. Et il constate, sans le dire expressément, que la fatalité des instincts mène le monde. Pourtant, il retrouve les raisons de l'idéalisme, quand il observe que le degré de perfection de la conscience collective dépend d'éléments « qui ne sont pas tous de nature économique, et qui compliquent considérablement le phénomène. » En effet, les idées se greffent généralement sur des sentiments qui obéissent à des intérêts ; mais cela n'empêche point qu'elles aient une énergie propre. De là les « impondérables » auxquels on a tant de fois fait allusion et qui viennent brouiller les calculs les mieux établis. Et ce sont eux qui rendent aveugle notre science matérialiste.

Dira-t-on que la chevaleresque attitude du Portugal dans la guerre actuelle ne fut dictée que par l'intérêt des classes dirigeantes ? Ce

serait flagrante injustice. Les dirigeants portugais savent que l'honneur et l'indépendance sont des biens supérieurs à toutes les richesses, ce qui n'est pas une raison pour manquer d'esprit pratique. Sans doute les agents de l'Allemagne n'ont pas omis de rappeler aux Portugais, pour les édifier sur les procédés de l'Angleterre, l'histoire lamentable de **La Conspiration de Gomes Freire** dont Paul Brandão, de sa plume incisive et nette, nous résume les péripéties avec l'appui d'une documentation minutieuse. Contre les armées de Napoléon, le sentiment national portugais avait permis à l'Angleterre d'organiser la résistance, en l'absence de D. João VI émigré en Brésil ; mais les soldats lusitaniens, sous le commandement d'officiers britanniques, n'avaient réussi à chasser les Français que pour voir leur patrie livrée aux caprices tyranniques de Castlereagh et du Maréchal Beresford. Ancien général de Napoléon devenu Grand-Maître de la Maçonnerie portugaise, Gomes Freire fut soupçonné de préméditer un mouvement en faveur de la liberté. On lui conseilla de fuir. Sûr de son innocence, il s'y refusa. Emprisonné, il fut condamné à la pendaison et mis à mort sans délai. Ce jour-là, les exécutions commencèrent à midi et se prolongèrent jusque tard dans la nuit. « *Par bonheur il fait clair de lune !* » dit l'un des promoteurs du supplice. Cette phrase est demeurée historique. Les cadavres furent livrés aux flammes ; mais l'odeur du bûcher, loin d'enlever aux Portugais le désir de la liberté, les excita à la conquérir à tout prix.

Ainsi en 1914-1915, les Germanophiles ont perdu leur temps. Gomes Freire a pris rang parmi les martyrs de l'indépendance de son pays, et son nom ne pouvait être qu'un symbole d'intervention aux côtés de la France et de l'Angleterre, alliées, cette fois, pour la défense du droit des peuples.

Il n'empêche qu'il soit infiniment curieux de confronter les événements de l'époque de D. João VI avec ceux de maintenant. L'âme portugaise, au reste, n'a pas changé. La générosité pure et le don de soi, le culte de l'honneur poussé parfois jusqu'à l'obsession sont ses traits essentiels. C'est pourquoi tout ce qui en caractérise la grandeur ou la délicatesse mérite d'être inventorié, pour l'édification des générations présentes et à venir.

A cette œuvre pie s'est voué, avec un rare talent, le vicomte de Villa-Moura, qui vient d'écrire, sur le grand styliste et pamphlétaire **Fialho d'Almeida**, des pages définitives d'analyse psychologique et de pénétrante compréhension artistique. L'éminent critique nous emmène d'abord aux lieux où vécut Fialho, et il nous fait sentir la profonde influence du site sur la sensibilité de l'artiste ; il nous dénonce sa façon d'être ému par les choses et, prenant prétexte de l'art arabe, il nous fait voir que nul, parmi les grands artistes

de la péninsule, ne sut mieux que Fialho retrouver le secret des architectes de l'Alhambra, habiles entre tous à orchestrer les couleurs, à filtrer la lumière à travers un fin réseau d'ombres, à dominer des points de vue.

Et tout en découvrant l'âme d'une civilisation perdue, le grand écrivain suivait directement la veine populaire et rejetait d'instinct tous les poncifs. C'est pourquoi il doit être classé parmi les plus grands de son époque.

A ce titre, il méritait glorieusement l'hommage qui vient de lui être rendu par l'**In Memoriam** de MM. Alberto Saavedra et Antonio Barrados, sous la forme d'un volume auquel ont collaboré les meilleurs écrivains contemporains de Portugal. Il y faut lire les pages tour à tour émues et instructives de MM. Antonio Arroyo, Luiz de Magalhaes, Manuel da Silva-Gayo, Silva Telles, Claudio Basto, Camara Reys, etc.

Le secret de l'âme portugaise est fait d'amour et de songe passionné, et s'il est vrai de dire qu'on puisse en surprendre une partie originelle dans les filigranes de l'Alhambra, c'est à travers les pins où vient souffler le vent de mer qu'Affonso Lopes-Viera aime s'en imprégner ; c'est là qu'il vient écouter la musique des lointains et goûter le charme des pénombres où se tamise la lumière.

Et voici que s'évoquent à lui, dans la distance, à l'horizon des mers chargées de tempêtes et de ténèbres, les **Iles de Brume**.

Affonso Lopes-Viera possède le secret génial des mélodies de rêve et de nostalgie. Il sait exprimer l'inexprimable, et c'est toute l'Aventure ancestrale qui vibre sous son archet magique.

Plus subtilement qu'aucun autre, il a réussi à dégager l'essence du lyrisme lusitanien. Les poèmes de son *Romanceiro*, de son *Cancioneiro* s'abstiennent de plagier le folk-lore : il font mieux ; ils développent des thèmes qu'eût affectionnés un chanteur populaire et qu'ils créent. Les broderies à fleurs que le peuple placerait sur un grossier tissu, il les exécute sur soie et or. Jamais encore son art n'était monté si haut. Cela console de tant de fausses notes poussées à travers le monde.

Memento. — Ont paru : *Singularidades da minha Terra*, où le fin critique d'art Antonio Arroyo a réuni maintes études tour à tour savantes, émues ou ingénieuses ; *Teatro*, de Julia Lopes de Almeida, *Paysagem de Orchideas*, d'Alberto Pimenta, recueil de vers dont le raffinement voluptueux rappelle *Oaristos* d'Eugenio de Castro ; *Noites de Narciso*, poèmes d'Antonio Ferreira Monteiro, où l'on croit sentir l'influence de Manoel da Silva-Gayo.

On annonce la mort de l'historien Barbosa Colen, auteur d'*Entre deux Révolutions*, et du poète Joaquin d'Araujo. Disciple de João de Deus et traducteur de Heine, la plus caractérisque partie de l'œuvre d'Araujo glorifie Camoens. La poésie perd également Antonio Feijo, orfèvre délicat du vers.

Aguia publie de curieuses notes pédagogico-littéraires signées Alfredo Coelho de Magalhaês, ainsi que la suite des études sur les *Rites, Coutumes et Traditions* de José Teixeira Rego ; *Atlantida* s'honore d'une brillante collaboration : José Caldas, Teixeira de Queiroz, Antonio Sergio s'y distinguent ; *Terra Portuguesa* donne de bons articles signés de Virgilio Corrêa et Severo Portela ; *Lusa*, modeste et courageuse revue de Viana do Castelo, offre de curieuses cueillettes ethnographiques. Luxueusement, de son côté, *Portugal na guerra* se propose de nous renseigner, à grand renfort d'illustrations, sur le rôle brillant de l'armée portugaise.

Au Comité *Portugal-France*, on s'occupe activement d'obtenir la création d'une chaire de littérature portugaise en Sorbonne.

PHILÉAS LEBESGUE.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Charles Maurras : *Aux Républicains de Russie*. Réponse à l'enquête du journal « Rousskoïé Slovo » (La Parole Russe) de Moscou, Bureaux de l'Action Française, s. p. — Jacques Bainville : *Comment est née la Révolution russe*, Nouvelle Librairie Nationale. 1 fr. 50 — Le 81me Régiment d'Infanterie : *Au drapeau !...* Campagne 1914-1915-1916. — Anton Mohr : *Kampen om tyrkisk Asien, La lutte pour la Turquie d'Asie*, Alb. Cammermeyer, Kristiania. — Dr Herman Harris Aall : *Nordens Skjæbne. Le Sort du Nord*, J. Parmann, Kristiania. — Chr. L. Lange : *Les conditions d'une paix durable*, Kristiania, Bureau interparlementaire. — F. Eccart : *Biens et Intérêts français en Allemagne et en Alsace-Lorraine pendant la guerre* ; Paris, Payot, 6 fr. — René Mercier : *Nancy sauvé ;* Paris, Berger-Levrault, 3 fr. 50. — Fernand Passelecq : Les déportations belges à la lumière des documents allemands ; Paris, Berger-Levrault, 7 fr. 50. — Pierre Dauzet : *La Bataille des Flandres*, Lavauzelle, 2 fr. 50. — Pierre de Kadoré : *Mon groupe d'autos-canons*, Hachette, 3 fr. 50. — Arthur Lévy : *1914 (Août, Septembre et Octobre) à Paris*, Plon, 3 fr. 50. — Maurice Dekobra : *Messieurs les Tommies*, La Renaissance des Lettres, 3 fr. 50.

En réponse à une enquête du Journal « Rousskoïé Slovo » (La Parole russe) de Moscou, sur les buts de la guerre actuelle, M. Charles Maurras fait part **Aux Républicains de Russie** de ses vues sur la situation. M. Maurras explique tout d'abord qu'un royaliste français s'adressant aux républicains étrangers ne saurait être gêné par la divergence des opinions en ce qui concerne le régime politique intérieur. De toute manière, je juge assez inutile aussi, pour ma part, de chercher ici une question préjudicielle : la Russie tsariste s'est bien alliée à la France républicaine. M. Maurras aborde ensuite les questions qui, depuis déjà si longtemps, sont objet d'opinion chez les belligérants. Il se donne patriotiquement à tâche de faire accepter à « nos amis de Russie », en ce qui concerne les buts de guerre, une opinion française, et ce qu'il juge être le plus concret, ou le plus nécessité, dans cette opinion : A savoir, un morcellement de l'Allemagne en Allemagnes. Esprit de conquête? dit M. Maurras aux Républicains russes. Non : « Attaqué, envahi, notre peuple s'est

levé *pour se défendre*. » Or, la violence et les moyens de l'attaque impliquent le degré et les procédés de la défense ; défense qui doit donc s'affirmer, assure M. Maurras, non seulement sur la ligne du Rhin, mais dans l'Allemagne même, reconstituée politiquement en-dehors de tout impérialisme. Ajoutons (et c'est là le trait de la consultation) que, muni de tout ce qu'il peut trouver de suggestions et de tempéraments dans l'histoire monarchique, M. Maurras présente comme un fait d'expérience ces vues aux Républicains de Russie. « Je souhaite qu'on trouve une solution meilleure que celle-ci (le morcellement politique de l'Allemagne), dit-il. Existe-t-elle ? Je ne le crois pas. »

En tous cas (et si pareil morcellement doit rester impossible), où je suis tout à fait d'accord avec M. Charles Maurras, c'est quand il marque, pour l'usage de ses correspondants de Russie, le caractère chimérique de diverses autres garanties préconisées. Ces idées de justice, dit-il, « de restitution, de réparation ou de sanction sont suspendues à l'idée de leur garantie. Quelle garantie? tout dépend de là. » Il y a la garantie de fait qui ressort des traités de Westphalie, et c'est celle-là que conseille plus haut M. Maurras. En dehors de ceci, on nous propose, plus ou moins communément, une « garantie du démocratisme allemand », une garantie aussi du « tribunal international ». Un démocratisme allemand, à le supposer possible, M. Maurras ne regarde pas cela comme une chose bien fameuse pour nous. Il suppose, dans ce révolutionnisme allemand, une première période de virulence extérieure, analogue à celle du révolutionnisme français. De là, avant l'affaiblissement final, des années de jacobinisme militaire, etc. Je ne sais. On a vu, ces temps-ci, par l'exemple de la Russie, la capacité militaire des révolutionnismes; et on me dira, sans doute, que le révolutionnisme russe a un fonds commun de faiblesse avec le tsarisme; tandis que le démocratisme allemand aurait un fonds commun de force avec l'impérialisme allemand, de même que le révolutionnisme français eut un fonds commun d'organisation avec le monarchisme français. Mais, encore une fois, je ne sais.

Je goûte beaucoup l'opinion de Charles Maurras, touchant « la garantie du tribunal international ». C'est une véritable satisfaction pour moi, qui, depuis le début de la guerre, combats, non sans risques, cette utopie, de trouver sous la plume de Maurras des idées si voisines de ce que je pense sur ceci. « Quand tous les Etats du monde civilisé, dit-il judicieusement, seraient réunis en armes contre un seul Etat bandit, si ce bandit, bien organisé et bien armé, a la cohésion politique, militaire, maritime et diplomatique, il peut se rire longtemps de la gendarmerie, et même faire payer cher aux Etats gendarmes leur entreprise de justice et d'humanité. Au fond, c'est le

spectacle que nous voyons depuis trois ans. » Et ceci : « Vous le voyez, l'objection n'est pas de principe, elle est de fait. Cette gendarmerie internationale est bien jolie, mais peu pratique, comme le tribunal international que votre tsar avait confectionné à La Haye ! La Cour de La Haye aurait dû accuser, juger, condamner les Etats coupables, dès leur agression de 1914. Elle ne l'a pas fait, parce qu'elle ne l'a pas pu. Vous autres, Russes, êtes bien placés pour juger de l'esprit de chimère qui conduisait votre autocrate. » Et ceci enfin : « On se moque de nous quand on nous parle d'une société des nations surmontée d'un tribunal international et dans lequel l'un des associés — l'empire militaire allemand — sera à lui tout seul presque aussi fort, au point de vue de la richesse, de la population, de l'activité, que la totalité ou la majorité des autres puissances associées ! Autant se figurer un tribunal où la somme des juges, des huissiers, des gendarmes serait inférieure en force à la seule personne de l'un des justiciables ! »

Seule une Allemagne vaincue, affaiblie, diminuée, dominée pourrait, dans l'usage ordinaire et sensé, être justiciable, en fait, d'une juridiction située hors d'elle ; et c'est là une des causes pour lesquelles M. Maurras juge nécessaire, si on le peut, le morcellement politique de la Germanie. Mais, même en ce cas, on peut contester l'utilité d'un tribunal international. En effet, précisément dans le cas susdit, *la guerre se trouverait positivement avoir* DÉJA FAIT *la besogne de votre révérendissime Prétoire œcuménique.* Car lorsqu'on me dit que la Barre des Nations prononcerait la condamnation du coupable, je ne puis concevoir, comme peine édictée par cette condamnation, autre chose que, somme toute, la *défaite* même du coupable, défaite *déjà* consommée, *déjà* issue du Fait de la Guerre. La sentence se trouverait *déjà* portée dans les choses mêmes, ce qui est autrement substantiel. Alors ? Alors, votre sentence juridique, venant là-dessus, serait une pure tautologie pour dire : défaite. Il est vrai qu'il resterait quelque chose de fort beau, du point de vue de l'art : un Capitole juridique dans les nuées, une Académie. Et puis, assez ! Le rationalisme social est une des causes de cette guerre. Et l'on vient nous dire : Encore et toujours du rationalisme social ! (1) Qu'on le serre une bonne fois, n'est-ce pas, Charles Maurras ?

Dans un exposé d'une grande lucidité, éclairé d'observations faites sur place au cours d'un voyage, M. Jacques Bainville nous montre **Comment est née la Révolution russe**. M. Bainville expose comment, dans la situation que créèrent les événements de 1905 et dans l'évolution de cette situation, il y eut, entre autres choses, pour le tsarisme octobriste, la possibilité libérale, qui ne fut jamais

(1) Le désir, le besoin de Paix est autre chose, j'y reviendrai.

si grande qu'au mois de février 1916, lorsque Nicolas II, « heureusement inspiré », vint assister à l'ouverture de la Douma. M. Bainville se dit que l'Empereur eût pu alors être sauvé. Ce libéralisme nationaliste s'était trouvé, la Guerre venue, capable de grandes concessions (il en fit de notables, nous montre-t-on), et d'ailleurs, M. Bainville, qui ne s'est jamais perdu dans les chimères, pense, en un certain passage de son étude, à ces nationaux-libéraux d'un pays voisin qui suivirent Bismarck après l'avoir voulu dévorer. M. Bainville a marqué d'un trait net ce panslavisme nationaliste des libéraux russes à la quatrième Douma, la Douma « introuvable » ; et, d'une façon générale, il fait ressortir l'essentiel de la situation au point de vue parlementaire (ou plus exactement octobriste) durant la période ayant précédé la Révolution. Le côté populaire me semble un peu omis dans ce tableau, où il mettrait quelques significations notables (par exemple les passions et les obligations d'une gauche mandatée en quelque sorte impérativement par les milieux populaires). Mais, par ailleurs, dans ces pages de M. Bainville, on se rend très bien compte de divers faits ; par exemple de ceci, que la poussée nationaliste produite par la guerre fit paraître et mit dans leur plein jour et leur pleine opposition d'une part le zèle patriotique des zemstvos, « organisations sociales » et administratives issues de la nation (quelque chose comme nos conseils généraux. Le prince Lvof fut leur homme), et d'autre part le manque de zèle patriotique de la bureaucratie tsariste. Le tchin (bureaucratie officielle) apparaît, dans son mauvais vouloir à l'égard des zemstvos où il ne voit que des concurrents, comme l'artisan principal de la catastrophe, — véritable corps de janissaires administratifs, longtemps efficace, perdu finalement d'abus, qui, ayant une fois dominé l'autocratie dont il émanait, la lia à toutes ses malfaçons et l'entraîna finalement dans sa chute. Il y a aussi le chapitre Raspoutine, l'histoire du moine Raspoutine et de ses exploits à la Cour, abrégé psycho-physiologique de tout un poème de corruption érotico-mystique. Raspoutine, Cagliostro. Le résultat, ici, fut de couper net, pour le tsarisme, l' « étai » que lui procurait la puissance ecclésiastique, molestée par suite des intrigues du pseudo-thaumaturge. Libéraux-nationaux découragés (jamais le pouvoir ne voulut reprendre la tradition nationaliste et gouvernementale de Stolypine), zemstvos battus en brèche par la bureaucratie officielle, clergé désaffectionné, — comment s'étonner que le tsarisme soit tombé d'un coup, du jour au lendemain, sans trouver dans sa chute le moindre appui où se suspendre ? L'histoire des essais constitutionnels-monarchiques de notre Révolution, de Mirabeau à Thouret, est très édifiante en comparaison. Longtemps, en France, on essaya au moins d'aller quelque part; en Russie, la démagogie(1), par l'insolidarité du pouvoir

(1) Cependant, « démagogie », cela ne dit pas tout. Il y a ici, en outre, un vieux

suprême et des pouvoirs intermédiaires, s'étant tout de suite trouvée de plain-pied avec l'événement et maîtresse, — qui peut savoir où l'on va? C'est ce que M. Bainville ne manque pas de se demander. Je viens de faire un rapprochement, d'ailleurs négatif, entre les deux Révolutions. Mais, même en eussé-je la place, je ne serais nullement enclin à abonder sur ce sujet. Non qu'il n'y ait lieu, sans doute, à quelque examen comparé. Mais on a abusé, on abuse et on abusera des parallèles. Et que de creux dithyrambes! Il faut étudier avec beaucoup de circonspection et de précision ce qui se passe. La Révolution russe a son caractère proprement russe. Et c'est justement parce qu'il écarte tout révolutionnisme convenu, que M. Jacques Bainville, dans son court mais lumineux tableau, a pu rendre sensible ce caractère proprement russe.

Je remercie cordialement le correspondant, dont le nom, sauf erreur, ne paraît point, qui m'a adressé, sous forme collective, la brochure intitulée : **Au Drapeau!**... C'est l'histoire du 81e régiment d'infanterie à Verdun (2 août-10 août 1916); histoire consistant en une « Relation écrite par le capitaine Clavel sur la demande du Lieutenant-Colonel Bondenay, commandant le régiment », avec des vers du sous-lieutenant H. Ducos et des pages du caporal Gabriel Boissy. Il m'est très agréable d'avoir ainsi des amis inconnus, qui ne se méprennent point, — cet envoi le prouve, — sur mon « réalisme ».

EDMOND BARTHÈLEMY.

§

Autrefois, lorsqu'un pays se développait et augmentait sa production, la construction des chemins de fer était la conséquence progressive de l'augmentation du trafic. Aujourd'hui, les termes sont parfois renversés, et c'est la ligne de rails tracée à travers un pays à production faible, ou même presque nulle, qui est chargée d'éveiller la vie économique. Siemens, directeur de la *Deutsche Bank* à l'avènement de Guillaume II, avait observé en Amérique la pratique de la méthode nouvelle, et désirait l'appliquer en Anatolie. Mais il se rendait compte que ce ne pouvait être une entreprise purement capitaliste, car elle ne pouvait devenir rémunératrice avant un nombre d'années imprévisible. Il fallait concerter l'entreprise avec un Etat qui croirait y trouver un avantage d'ordre politique. C'est pourquoi le chemin de fer de Bagdad, depuis le moment où l'Allemagne s'est fait accorder, peut-être sans y penser encore, les premières conces-

fonds populaire d'où est sorti l'effort vers la paix. Eh bien, cet effort, là et ailleurs (que je libère ma conscience!), je le déclare digne de toute considération. Et je ne suis nullement socialiste! J'ai été vivement impressionné par les derniers événements (Angleterre, Papauté, etc.). J'y reviendrai en une prochaine occasion. Je m'expliquerai là-dessus.

sions qui l'ont amorcé, devait fatalement entraîner **la Lutte pour la Turquie d'Asie.** M. Anton Mohr, en son ouvrage sérieusement étudié, étranger à l'esprit de polémique, ne recherche guère quel rôle l'Allemagne, dans l'ensemble de sa politique mondiale, a voulu assigner à la Turquie, mais, renfermé dans son sujet, il donne, par l'histoire même du chemin de fer de Bagdad, l'impression très forte que celui-ci « ne pouvait être tenu, ou que peut-être les Allemands ne voulaient pas le tenir en dehors de la politique mondiale ».

Il est curieux de noter la ténacité allemande à poursuivre cette politique turque, qui a été inaugurée quelques mois après l'avènement de Guillaume II, et, semble-t-il, par sa volonté personnelle. C'est en 1888 que les chemins de fer d'Anatolie deviennent allemands. Les concessions nouvelles sont obtenues dès l'année suivante, et Abdul-Hamid reçoit l'empereur allemand. Il est clair que, malgré la renaissance économique obtenue sur quelques points du parcours, c'était seulement la Mésopotamie qui pouvait « payer », — dans un avenir lointain. Or, la main-d'œuvre nécessaire ne pouvait être trouvée qu'en Egypte et dans l'Inde, c'est-à-dire qu'il fallait d'abord abolir les capitulations ou subir l'ingérence anglaise. Aussi l'Allemagne n'a-t-elle rien entrepris de ce côté, — en attendant.

L'auteur ne peut naturellement s'empêcher d'indiquer comment l'effort de l'Allemagne en Turquie se rattache à la politique générale, selon lui. L'Allemagne, devenue puissance industrielle et commerciale de premier rang, ne pouvait plus, dit-il, se suffire à elle-même : elle se trouvait, à son tour, dans la situation de l'Angleterre. Mais celle-ci a su tirer la conséquence politique et militaire de cette situation en établissant sa supériorité navale incontestée. D'où la politique d'isolement pratiquée par l'Angleterre à l'égard de l'Allemagne aussitôt que l'empire continental a voulu créer une flotte rivale. Ainsi l'Angleterre demeurait la maîtresse des mers. Dans ces conditions,

il n'y a rien d'étonnant à ce que l'Allemagne ait cherché convulsivement à se procurer une issue indépendante de l'Angleterre et de l'influence anglaise, et qu'en même temps elle ait cherché dans l'organisme de l'Etat anglais un point assez sensible pour que l'Angleterre hésitât le plus longtemps possible à entreprendre une lutte dont on pouvait se dire de part et d'autre qu'elle ne pouvait se terminer que par l'écrasement de l'un des deux pays.

Si l'on admet ce lien entre le progrès industriel de l'Allemagne, la puissance navale anglaise, la politique dite d'encerclement, et le chemin de fer de Bagdad, quelle admiration ne devons-nous pas concevoir pour le pouvoir de prévision politique de Guillaume II, qui a inauguré à la fois sa politique navale et sa politique turque pendant les deux premières années de son règne, c'est-à-dire à une époque où l'Allemagne ne pouvait être gênée par la suprématie navale de

l'Angleterre, et où la politique d'encerclement n'existait pas. Il n'est pas vraisemblable qu'une telle prescience ait été le résultat de la réflexion. Elle s'explique parfaitement, au contraire, si, au lieu d'une divination si précise, dont les plus grands hommes politiques sont rarement capables, on suppose la volonté ambitieuse, qui a fixé, peut-être beaucoup plus tôt qu'on le pense, le programme de l'empereur. Il lui était beaucoup plus facile d'imprimer aux faits une direction, que de prévoir leur marche naturelle, qui d'ailleurs eût sans doute été toute différente.

Sous le titre : **Le Sort du Nord**, M. Herman Harris Aall a écrit un livre sur les origines de la guerre où l'Allemagne est couverte d'éloges, tandis que les alliés sont accusés d'avoir contre elle ourdi un véritable « complot » sous la direction de l'Angleterre. J'ai lu un grand nombre d'articles et d'ouvrages favorables aux empires du centre, et ceux qui ont suivi les articles que j'ai écrits dans cette revue savent qu'en analysant les exposés des thèses allemandes, j'ai toujours cherché à comprendre les raisons des auteurs, et même la part de raison qui pouvait se trouver dans leurs publications. Mais jamais encore je n'avais lu, même dans des ouvrages allemands, un aussi audacieux renversement des faits et des jugements les plus certains.

L'auteur a senti qu'il était nécessaire d'expliquer l'écart entre ses appréciations et l'opinion commune, et de montrer comment celle-ci a pu être à ce point faussée. Cela tient à ce que, dans les pays à gouvernement parlementaire, l'homme politique, obligé de tenir compte de l'opinion, a su acquérir l'art de « bourrer le crâne » au public. C'est ainsi qu'ils ont su tromper les pays neutres, — tandis qu'apparemment les empires centraux, dans leur candeur, ont été inhabiles à un tel travail de propagande.

Mais l'auteur ne veut pas laisser aux alliés le bénéfice moral qui résulterait pour eux de ce que le système parlementaire en ferait les représentants de l'idée démocratique. Il observe que l'Allemagne est un des premiers Etats où ait été introduit le suffrage universel, et que, d'autre part, presque tous les Etats du monde ont adopté des constitutions plus ou moins libres. Il n'y a plus, dit-il, qu'une exception : l'Angleterre. Vous n'auriez pas trouvé celle-là tout seul ? Mais si, songez donc : l'Angleterre, qui représente le plus grand despotisme d'Etat du monde dans l'Inde.

Il est inutile de s'attarder à la discussion. Mais je mentionnerai deux des passages les plus caractéristiques de ce livre. Après avoir distingué entre le colonialisme, qui concerne les peuples mineurs, et l'impérialisme, qui tend à la conquête de territoires appartenant à des peuples plus organisés, l'auteur dit :

Parmi les grandes puissances, Russie, Angleterre, France, Italie, Au-

triche-Hongrie, Allemagne, Japon, Etats-Unis, il n'y en a qu'une seule qui n'ait mené aucune politique impérialiste : l'Allemagne. Ses colonisations ont tendu essentiellement à fonder un régime de droit et un État civilisé dans des pays inorganisés. Parmi les autres, peut-être en peut-on dire autant de l'Autriche-Hongrie. Sa dernière conquête, le protectorat de la Bosnie-Herzégovine en 1878, et son annexion en 1908, a eu du moins, à l'origine, nettement le caractère d'une colonisation.

Et ce caractère civilisateur attribué à l'action de l'Autriche-Hongrie en Bosnie-Herzégovine, aussi bien qu'à celle de l'Allemagne chez les Herreros, permet à M. H.-H. Aall de désigner l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne comme « les deux grandes puissances non impérialistes » contre lesquelles les grands Etats impérialistes se sont ligués. — Ce qui manifeste, en particulier, l'impérialisme de la France, c'est sa revendication de l'Alsace-Lorraine.

Naturellement, l'Allemagne et l'Autriche n'ont été pour rien dans la déclaration de la guerre. L'archiduc a été assassiné par les instruments d'une association dirigée par le gouvernement serbe, et même probablement conseillée par le représentant de la Russie à Belgrade. La Serbie semblait vouloir accepter l'ultimatum autrichien quand la Russie est intervenue. L'appel à l'arbitrage a été un faux semblant dont on ne s'est servi que lorsque la guerre a été certaine, grâce à la mobilisation russe.

La grande difficulté, pour les écrivains qui prétendent justifier l'Allemagne, est habituellement la Belgique. Mais M. H.-H. Aall n'est aucunement gêné, ni par la violation de neutralité, ni même par l'aveu de Bethmann-Hollweg : « Nécessité ne connaît pas de loi ». Il formule, sur ce point, une théorie remarquable. L'Allemagne se trouvait dans le cas de légitime défense. Or, la légitime défense n'est pas une excuse, elle est un devoir. Elle annule, comme principe supérieur, les obligations qui peuvent résulter de règles moins importantes. L'Allemagne a donc bien fait ; c'est en hésitant devant la neutralité belge qu'elle aurait mal agi. Osons donc dire toute l'admiration que mérite l'attitude du chancelier :

Il a préféré déclarer ouvertement qu'il avait agi contrairement au droit formel, mais conformément à la loi morale plus haute de la légitime défense. L'aveuglement qui empêche de voir ce qu'il y a de grandiose dans la conduite du chancelier en cette circonstance accuse ses critiques.

L'opinion norvégienne, toute sympathique à la cause des alliés, ne saurait être influencée par un tel plaidoyer.

Le distingué secrétaire général de l'Union interparlementaire, M. Chr. L. Lange, a publié un exposé des travaux de l'Union, sous le titre : **Les conditions d'une paix durable**. Il y invite les groupes nationaux de l'Union à entreprendre des études sur les bases d'une pacification future, et il leur trace un programme. Son

travail comprend deux parties : une introduction et l'exposé. Cela donne l'impression que les formes juridiques d'une future organisation internationale sont aujourd'hui une question bien connue, résumée en projets sérieux, et mûre pour la délibération définitive. En ce sens, l'appel de M. Chr. L. Lange est très encourageant. L'utopie récente ne connaît même plus les difficultés techniques.

Ce qui serait, par contre, décourageant, c'est l'ignorance totale, ou plutôt la négligence systématique des difficultés d'ordre politique. Cela tient, évidemment, au caractère de l'Union interparlementaire, qui n'a pu se réunir depuis la guerre, en sorte que les textes par articles, réunis par M. Chr. L. Lange, ont tous été rédigés avant la guerre. Il est clair que les règles pour le cas de guerre, et celles qui sont relatives à la limitation des armements, doivent être entièrement refondues. Il est clair aussi que le chapitre des sanctions, qui n'était pas encore codifié, va prendre une très grande importance. Devra-t-on, et pourra-t-on établir une sanction par la force, et quelle?

Dans son introduction, le secrétaire général, ne pouvant se référer à l'activité récente de l'Union, a mentionné l'association hollandaise et la *League to enforce peace*, et surtout les passages des déclarations gouvernementales favorables à la Société des Nations, pour montrer combien l'idée fait des progrès. Il est vrai que les paroles du chancelier allemand sont à retenir, aussi bien que celles des ministres alliés. Mais il ne suffit pas de les enregistrer, et de les séparer des autres conditions de paix, et de toute la guerre, qui les a fait prononcer. C'est une idée fausse de considérer la Société des Nations comme la suite d'un mouvement qui a précédé la guerre. Si l'on parvient à la fonder, elle sera un résultat de la guerre, impossible sans elle, — car, sans la guerre, il y aurait eu des Etats, mais non des Nations, — des traités d'arbitrage limitant le mal, mais non une Société des Nations capable d'imposer des sanctions. M. Chr. L. Lange dit que l'Union n'a « jamais discuté les problèmes d'ordre politique, territorial ou national ». De là vient sa faiblesse. C'est le problème tout entier de la vie des nations qu'elle devrait examiner, si elle veut faire œuvre qui dure.

P. G. LA CHESNAIS.

§

Au début de la guerre, l'opinion publique admettait couramment que les intérêts allemands en France étaient de beaucoup supérieurs aux intérêts français engagés en Allemagne. L'idée de liquider en bloc tous biens allemands placés sous sequestre fut donc mise en avant, non sans une certaine candeur. Par la confiscation de toutes les entreprises allemandes on prétendait anéantir d'un seul coup

tout l'effort de pénétration patiemment réalisé par nos ennemis, pendant les années qui ont précédé la guerre, et l'on faisait en même temps table rase en vue de l'après-guerre. Or, après un examen approfondi, force a bien été de constater que la France possède en Allemagne des intérêts extrêmements importants, d'ordre très divers, qu'il importe avant tout de sauvegarder. Nos créances commerciales sur l'Allemagne sont considérables. On estime qu'elles doivent dépasser 300 millions. Il faut y ajouter les avances bancaires et les placements en valeurs allemandes, sur lesquelles nous ne possédons aucun élément d'appréciation. Les entreprises françaises et les immeubles français, exploitations industrielles et établissements commerciaux, dont on ignore généralement l'existence chez nous, sont d'une importance au moins égale aux entreprises allemandes en France. Si l'on tient compte, en outre, de l'étendue de la fortune française en Alsace-Lorraine, il n'est pas exagéré de dire que l'Allemagne détient sur son territoire des gages qui sont trois fois supérieurs à ceux que nous avons entre les mains.

C'est que les Allemands qui venaient s'infiltrer chez nous ont toujours évité de nous apporter leur argent. Installés en France pour en gagner, ils s'entendaient à faire affluer chez eux les capitaux dont ils avaient besoin. Leur activité s'appliquait à réorganiser nos entreprises et à les exploiter à leur profit. « Moins de capitaux et plus de puissance », telle est en deux mots la situation des Allemands en France.

Il serait donc puéril de vouloir cacher la position avantageuse qu'occupent nos ennemis qui, en autorisant brutalement, sous prétexte de représailles (ordonnance impériale du 14 mars 1917), la liquidation des biens français, se sont créé un instrument de combat qui constitue pour nous une menace perpétuelle. Le gouvernement français a riposté par des dispositions qui, sagement appliquées, suffiront peut-être à refréner le zèle des spoliateurs.

La législation compliquée en matière de séquestre, telle qu'elle est appliquée en Allemagne depuis les débuts de la guerre, a été exposée minutieusement dans un ouvrage qui s'intitule : **Biens et Intérêts français en Allemagne et en Alsace-Lorraine pendant la guerre.** Il a pour auteur un ancien avocat du barreau de Strasbourg, réfugié à Paris depuis 1915, et qui s'est appliqué à débrouiller avec méthode un sujet que l'abondance même des textes contribue à obscurcir. Pour inonder de lumière tous ces grimoires germaniques, ce n'était pas de trop d'un esprit abreuvé aux pures sources de la tradition française. M. Eccard, après avoir fourni les renseignements les plus précis sur l'importance respective des intérêts français et allemands dans les deux pays, montre comment la législation française, en ce qui concerne les « biens ennemis »,

diffère de la législation allemande. En France, les conditions de fonctionnement du séquestre, institution de notre droit civil, sont parfaitement normales; la mise sous séquestre des biens des sujets allemands ne prend pas le caractère d'une mesure de spoliation, ne procède pas de l'idée de confiscation. Loin de tendre, même indirectement, à une expropriation, elle demeure toujours conservatrice. Si certaines entreprises ont été liquidées, c'était uniquement pour couvrir des créances ou pour sauvegarder des intérêts nationaux. En Allemagne, la question des séquestres est devenue une arme de guerre. Des administrateurs, nommés par les autorités administratives, se substituent aux propriétaires et peuvent procéder à toutes les opérations qu'ils jugeront nécessaires dans l'intérêt de l'empire allemand : « dissolutions de sociétés, annulations de contrats d'assurances, jugements par défaut contre des adversaires sans défense, gestions essentiellement politiques, réquisitions arbitraires, liquidations ».

M. Eccard cite ce passage d'une lettre d'un administrateur allemand dont les termes ne laissent aucun doute sur les intentions et sur les instructions auxquelles il doit obéir :

C'est une grave erreur, écrit-il en réponse à des reproches qu'on lui avait adressés pour sa gestion, je ne suis nullement un conservateur séquestre. Il est vrai que je n'administre pas dans l'intérêt de l'administré, mais je n'ai pas été nommé pour cela. Le Gouvernement m'a donné pour instructions d'administrer les biens des étrangers dans l'intérêt de l'ensemble de la vie économique de l'Allemagne.

Le professeur Rehm, de la faculté de Droit de l'université de Strasbourg, qui a publié pendant la guerre plusieurs dissertations de droit international, écrit cyniquement: « Il est du devoir de l'administrateur de guerre allemand de porter atteinte aux intérêts des entreprises qui lui sont confiées, pour déterminer ainsi les pays ennemis à lever les séquestres sur les biens allemands. » Ce principe a été appliqué en haut lieu, car M. Eccard nous apprend que le professeur Rehm administre à lui seul une fabrique de machines, un commerce de foie gras, la succursale des pneus *Gaulois,* celle des vins de champagne Vix Bara et les intérêts des actionnaires français de l'Union des Gaz, le tout à Strasbourg. « Il a été fidèle à son principe, écrit M. Louis Renault, dans sa préface à l'ouvrage de M. Eccard, en renonçant purement et simplement à un privilège qui appartenait aux actionnaires français. »

On pourrait multiplier ces exemple que M. Eccard accompagne de commentaires judicieux. Il a ajouté a son texte 150 pages d'annexes, où, à côté de nombreux documents allemands, il reproduit la liste des principales entreprises françaises mises actuellement sous administration forcée, tant en Allemagne qu'en Alsace-Lorraine. Pour conclure il indique quelques mesures urgentes à prendre pour

a défense des intérêts français. Il convient d'agir, non seulement pendant que la guerre dure encore, mais aussi en vue de sauvegarder notre patrimoine dans le futur traité de paix.

Quand nous évoquions, avant la guerre, la possibilité d'un conflit européen, il arrivait toujours, au cours de la conversation, un moment où quelqu'un parlait de l'occupation de Nancy par les Allemands. On savait, de « source sûre », que Nancy « ville ouverte » ne devait pas être défendue, et certains pessimistes d'affirmer sentencieusement qu'une heure après l'ouverture des hostilités des chevaux-légers de Château-Salins feraient leur entrée dans la « cité aux portes d'or ». Mais tant de choses se sont passées autrement qu'on le prévoyait et les stratèges en chambre en ont été pour leurs frais. Alors que les envahisseurs s'avançaient jusqu'aux abords de Paris, ils n'ont pas pu prendre Nancy. Pour faire des prévisions justes, il eût été nécessaire de tenir compte de la violation de la Belgique et de la faillite du système des fortifications permanentes. Aucune place forte, si elle n'était couverte par une infanterie nombreuse, n'a résisté à l'effort de l'artillerie lourde, mais une position médiocre, celle du Grand Couronné, a été capable de tenir contre toutes les attaques, parce que les chefs qui la défendaient ont su improviser une armée de terrassiers. L'exemple de Nancy restera unique dans l'histoire et il faut louer M. René Mercier d'avoir réuni en volume ses impressions pendant les premières semaines de la guerre.

Nancy sauvée porte comme sous-titre « journal d'un bourgeois de Nancy ». C'est un recueil de lettres, dont la première est datée du 28 juillet et dont la dernière, celle du 13 septembre 1914, reflète l'enthousiasme provoqué par la victoire de la Marne. On retrouvera dans ces pages toutes nos angoisses, toutes nos espérances du début de la guerre, mais aussi, hélas ! toutes nos illusions. M. René Mercié, après avoir été rédacteur à la *Dépêche de Toulouse*, quand la guerre éclata, dirigeait à Nancy, depuis quelques année, l'*Est Républicain*, dont il avait su faire, grâce à une remarquable habileté professionnelle, un des premiers organes régionaux de France. Ses adversaires reconnaissaient ses mérites et n'avaient eu qu'à se louer de son extrême courtoisie. L'union sacrée, quand elle fut proclamée, pour lui n'était pas une formule creuse et vide de sens. Il sut accomplir sa tâche difficile en bon soldat et, lorsque le préfet modèle dont les annales de la cité retiendront le nom, alla rejoindre son poste d'honneur, M. René Mercier comprit que la ville serait administrée comme il rédigeait son journal. Une jolie préface que signe M. Mirman scelle l'accord entre deux esprits qui étaient faits pour se comprendre,

La première partie du livre de M. René Mercié s'intitule « la

guerre enthousiaste ». C'était l'époque où, selon l'expression d'un ancien ministre, « nous ne savions pas faire la guerre », l'époque où la prise de Mulhouse nous remplissait d'aise, alors qu'elle éveillait chez ceux *qui savaient* les plus graves appréhensions ; l'époque où la folle avance sur Morhange et Sarrebourg faillit effectivement nous coûter la perte de la Lorraine ; l'époque enfin où l'on pensait naïvement que la paix serait signée à Berlin avant l'hiver. M. René Mercier donne une image exacte de cette singulière période. « Cette guerre est la guerre sainte. Elle nous est mille fois favorable, et je suis persuadé que nous irons bientôt ensemble, tous les trois, déjeuner à Strasbourg en France » (5 août). « Le général Pau affirme que nous serons à Strasbourg, sans qu'un seul coup de canon soit tiré » (8 août). Mais les « jours noirs » commencent où, malgré les nouvelles de plus en plus alarmantes, on ne peut s'empêcher de caresser encore les plus folles chimères. Le public est d'une crédulité invraisemblable. M. Mercier n'est pas sans ironie, quand il termine l'une de ses lettres : « On leur annoncerait que nous sommes à Strasbourg, ils riposteraient avec le même sang-froid : Je le savais. — Et puis quand tu recevras cette lettre, peut-être bien serons-nous à Strasbourg. Peut-être même avant que tu la reçoives, cette lettre, serons-nous à Strasbourg... Ma foi qu'y aurait-il d'étonnant à cela après tout ? » (19 août).

Puis c'est le premier bombardement de Nancy, l'incursion de taubes qui, le 4 septembre, tua un marchand de journaux et une fillette de treize ans ; le bombardement par canons à longue portée par quoi six jours plus tard les Allemands se vengèrent de l'échec du Grand Couronné. Une population vaillante et narquoise accueille ces impertinences avec le plus parfait sang-froid. Elle en a vu bien d'autres depuis ! L' « achevé d'imprimé » de *Nancy sauvée* atteste que, le 15 juin 1917, la ville lorraine en était à son quinzième bombardement. Sauvée par la bataille de la Marne, sauvée par l'énergie des troupes de Castelnau et de Dubail, la cité héroïque a conservé depuis trois ans sa bonne humeur des premiers jours. Les pages où M. René Mercier rend hommage au civisme de ses compatriotes sont d'un bon écrivain. Nous retrouvons ici la phrase alerte et nerveuse qui prête aux articles quotidiens de l'*Est* une saveur si particulière.

Les historiens futurs consulteront avec étonnement le recueil qui s'intitule **les Déportations belges à la lumière des documents allemands**, où M. Fernand Passelecq a réuni toutes les pièces relatives à l'une des pires iniquités de la guerre. Le directeur du « Bureau documentaire belge » a accompli la tâche ardue de composer un ouvrage d'ensemble de 436 pages sur la genèse et l'exécution de cette cynique entreprise qui consistait à emmener en masses, sans aucune raison militaire, des populations paisibles et

sans défense, pour les soumettre au travail forcé. Les Allemands, après avoir détruit systématiquement l'industrie belge, ont contraint au chômage des milliers d'ouvriers, pour les déporter ensuite comme un vil bétail. Les femmes et les enfants n'ont pas été épargnés ; des bourgeois, des étudiants ont été mêlés aux prétendus « chômeurs », dans le seul dessein de supprimer des éléments de résistance qui gênaient les envahisseurs. On se rappelle l'indignation provoquée dans le monde entier par ces procédés sommaires et brutaux. Les Allemands ont essayé de les nier. Le « matériel humain », quand il était trop usé, a été renvoyé dans ses foyers, mais d'autres déportations ont suivi, malgré les protestations du pape et du roi d'Espagne. La série n'en sera close que quand les Alliés mettront un terme à ces abominations. Notons que l'officier allemand, signataire du premier arrêté instituant en Belgique le travail forcé avec déportation, s'appelle *Sauberzweig*.

HENRI ALBERT.

§

A la librairie militaire Lavauzelle, M. Pierre Dauzet a publié un des premiers travaux d'ensemble sur les combats de l'Yser, et qui mérite d'être retenu pour son intérêt aussi bien que la précision des détails qu'il apporte. C'est **la bataille des Flandres** (16 octobre-15 novembre 1914). — Après la retraite d'Anvers, les troupes belges ayant réussi à filer le long de la mer, l'ennemi se heurta, entre Gontrode et Quatrecht, au sud-est de Gand, aux fusiliers marins du capitaine Varnay, envoyés pour soutenir les Belges. Forcées de se replier sur Melle, que les Allemands essayèrent bien inutilement d'enlever, les troupes de couverture de l'amiral Ronarc'h et du général anglais Cappers durent gagner Cortemark, mais qu'on dut renoncer de même à défendre. Les fusiliers-marins se replièrent sur Dixmude, du 14 au 15 octobre, mais laissant des grand'gardes à Beerst, Essen et Woumen. — D'ailleurs on a exagéré la faiblesse des effectifs engagés dans les combats qui suivirent et qui devaient arrêter net la ruée allemande. L'armée belge qui fit tête bientôt fut soutenue par des effectifs français et un contingent anglais qui se trouva dirigé sur le front dès son débarquement ; il a été indiqué que, du côté français, se trouvèrent engagés 5 corps d'armée, 2 divisions territoriales, 2 corps de cavalerie et 60 pièces lourdes. Mais lorsque le 7 octobre il fallut barrer la route aux armées du Kaiser, il n'y eut pour s'y opposer que la cavalerie du général Conneau, en liaison avec le 21e corps. Du 3 au 8 octobre les Allemands avaient poussé des pointes hardies sur Ypres, Bailleul, Cassel, Hazebrouck, et menaçaient de couper la retraite belge ; mais les alliés survinrent à temps pour fermer la route de la mer, — celle de nos ports, Dunkerque, Calais surtout que convoitait le Grand Etat-Major de Guil-

laume II. — L'armée belge, toutefois, devait laisser le tiers des ses effectifs dans les combats qui furent livrés. Le général Foch n'avait demandé au Roi que de résister 48 heures ; les Belges arrêtèrent net la ruée de l'ennemi. Ils ne comptaient que 82.000 hommes, dont 48.000 d'infanterie, — gardés à droite, vers Dixmude, par nos marins au nombre de 6.000. Ce que fut la résistance aux assauts allemands, on l'a rapporté déjà et on pourra y revenir bien des fois encore, car il y a là une page de gloire impérissable. Diverses manœuvres de contre-attaque échouèrent et il fallut soutenir le choc sur la ligne défensive. Les Allemands engagèrent en somme près de 650.000 hommes pour obtenir une décision ; les Alliés leur en opposèrent environ 400.000, mais non d'ensemble et avec une artillerie toujours inférieure en munitions. Arriver devant Calais restait toujours le but de l'adversaire ; mais il y eut deux séries d'assauts contre nos lignes : l'une a constitué la bataille de l'Yser, l'autre la bataille d'Ypres. Les Allemands réussirent d'abord à enlever Lombartzyde, puis se ruèrent sur Dixmude, — sur seize rangs d'épaisseur, mais qui furent fauchés par la mitraille. Le 22 octobre, ils purent occuper la boucle de Tervaete. Ils bombardèrent ensuite Dixmude en commençant par viser l'église. Les Belges épuisés durent battre en retraite, se retirer derrière la ligne du chemin de fer de Nieuport, s'accrochant au terrain entre Pervyse et Ramscappelle. « C'est ce talus de 1 m. 40 de hauteur qui a sauvé la France », pourra dire ensuite le général Foch, — et c'est alors également qu'on fit intervenir l'inondation. Les écluses de Nieuport furent ouvertes à l'heure du flux et la mer recouvrit bientôt la rive gauche de l'Yser, entre la rivière et la voie ferrée qui passe à Dixmude pour gagner le rivage. Les Allemands, du reste, ne comprirent pas de suite quel était le nouvel ennemi qui leur était opposé. Ils se contentèrent de clayonner leurs tranchées et négligèrent de bombarder les écluses. Le 29 et le 30 octobre, sur les ordres formels de l'Empereur, ils attaquaient encore ; mais l'inondation montait toujours ; Ramscappelle qu'ils occupèrent fut repris de haute lutte par les zouaves. L'ennemi s'empare de Dixmude après y avoir sacrifié 10.000 hommes, mais n'en put déboucher. — La barrière de ce côté était infranchissable.

Le livre de M. Pierre Dauzet étudie ensuite la bataille d'Ypres. Woumen, Wyfhuisen, Lugzhem et Merckem furent pris et de durs combats donnés à Gheluvelt, de même que du côté d'Armentières et de la Bassée, et après une semaine d'usure et de préparation, ce fut l'offensive finale (10-12 novembre) ; mais tout fut inutile. Entre le 30 octobre et le 2 novembre, put-on calculer, 30.000 blessés allemands furent évacués sur Gand et Bruxelles. Les pertes dépassèrent 120.000 hommes ; dans certaines tranchées longues d'un kilomètre, on trouva 2.000 cadavres ; plus de 40.000 hommes étaient restés sur

le champ de bataille, — ce qui fut tout le résultat de la fameuse marche sur Calais.

Le volume de M. Pierre Dauzet a été écrit au point de vue exclusivement militaire et ne parle pas du massacre honteux des villes belges : Ypres, Dixmude, Lombartzyde, Nieuport, etc.., dont il ne reste guère que des décombres ; mais il est très intéressant à étudier pour les opérations qu'il discute en toute connaissance. — L'éditeur y a joint de bonnes cartes qui permettent de suivre la marche des troupes — aussi bien du reste qu'une partie des événements actuels, qui se déroulent du même côté.

Dans le récit qui a pour titre : **Mon groupe d'autos-canons**, le lieutenant de vaisseau Pierre de Kadoré, qui se trouvait au Pérou, à Lima, lors de la déclaration de guerre, raconte comment il revint par Panama, Colon, Santander pour se mettre à la disposition du pays. Bercé par les nouvelles des mirifiques victoires du début, il apprit dès son arrivée en Europe la marche foudroyante des Allemands sur Paris. Il se hâta de gagner la capitale et s'y trouva au moment où était engagée la bataille de la Marne. C'est alors qu'on lui confia le commandement d'un groupe d'autos-canons, — des pièces de la marine, de 37 millimètres, à tir rapide. L'appareil était encore rudimentaire, mais devait se perfectionner ensuite, et tel quel pouvait rendre d'utiles services. Sur le front il fut chargé d'un office d'éclaireur, explorant les villages et chassant aux Boches, tant qu'il fut d'abord constamment en alerte et mêlé aux combats et aux escarmouches qui suivirent la bataille de la Marne. Le 13 octobre, les autos-canons se trouvèrent près de Neuf-Berquin, ensuite à Dixmude, sur l'Yser ; mais avec la boue, l'inondation des terres basses où se mesuraient les deux armées il y avait peu à faire pour le nouvel ustensile. Quelques jours passèrent dans une villa confortable, où n'était restée que la domestique, mais il en fallut bientôt déguerpir pour faire place à un général belge. Le lieutenant Pierre de Kadoré se trouva ensuite chargé du matériel naval et fit même des essais de pyrotectonie, puis il eut un poste près de la mer, *Villa Madona*, qu'il fallut nettoyer, du reste, car elle avait été habitée par des Arabes et on y rencontrait un peu trop de vermine. Après avoir organisé la défense du front de mer, il finit par passer dans les tranchées avec le personnel du groupe et des mitrailleuses, et y demeura jusqu'au moment où il dut revenir à Vincennes, qui avait été son point de départ et reprendre ensuite du service dans la flotte. Le récit que nous donne le lieutenant de Kadoré, puisé en grande partie dans son journal de route, est rapide, précis, — encore qu'on ait terriblement coupaillé dans les noms des endroits qu'il indique. Il raconte nombre d'anecdotes, de faits, de souvenirs ; des embuscades, des reconnaissances, des aventures diverses ; l'histoire d'un mannequin avec lequel

se colleta un Allemand des tranchées; d'une course à travers le bois d'H... infecté de uhlans, en octobre 1914, etc... Il termine en présentant son personnel du front, de bons gars, qui n'avaient pas les yeux dans leurs poches et sur lesquels il a donné des anecdotes diverses, tout en regrettant d'avoir été obligé de s'en séparer si tôt, et avant la victoire définitive pour laquelle ils auront tant donné.

Le volume de M. Arthur Lévy, **1914** (*août, septembre et octobre*) *à Paris*, nous parle sans doute de choses que nous connaissons déjà, d'événements auxquels nous avons assisté, en bonne partie, mais dont il n'était pas inutile sans doute d'établir la liaison, au moins pour ceux de nos fils qui s'intéresseront aux choses de cette époque mouvementée. C'est ce qu'a fait M. Arthur Lévy, qui nous donne un livre bien écrit, d'expression nette et à la lecture duquel on peut revivre les heures d'espérance, d'enthousiasme, — aussi les déboires, les angoisses des premiers mois de la guerre. — Au moment où se gâtèrent les choses entre la Serbie et l'Autriche, dont l'agression préméditée, réglée de connivence avec l'Allemagne, devait déterminer le présent conflit, Paris était surtout occupé avec le procès Caillaux. La situation devint menaçante dès le 31 juillet et l'on eut d'abord, dans la capitale, la comédie du change, les dépositaires obligés de retirer leurs fonds ou de se procurer de la monnaie venant passer la nuit près de la Banque, et même devant se relayer. Ce fut aussi l'assassinat de Jaurès qui revenait d'Allemagne avec des paroles d'optimisme; puis la mobilisation, — avec quoi les choses commencèrent à se gâter. Mais l'auteur rappelle les provocations de l'Allemagne et a noté, comme nous tous, la calme et la froide résolution du peuple, qui voulait cette fois en finir. Ce fut ensuite la déclaration de guerre de l'Empire à la Russie, les dispositions prises à l'égard des Boches et Austro-Hongrois séjournant en France,— et Dieu sait qu'ils étaient quelques-uns; — la déclaration de l'état de siège et par contre-coup le pillage des boutiques Maggi et de quelques épiceries. Il y eut ensuite la déclaration de neutralité de l'Italie, remise presque en même temps que la déclaration de guerre de l'Allemagne, et l'intervention anglaise, qui suivit de près l'invasion de la Belgique. Les Anglais débarquèrent à Calais tandis que les troupes françaises entraient en Alsace. Le volume de M. Arthur Lévy donne cependant la physionomie si spéciale de Paris aux premiers mois de la guerre, avec la fièvre de l'espionnage, qu'on retrouvait partout. Mais ce furent bientôt les mauvais jours de la marche allemande sur la capitale. De nouvelles, il n'y en avait point, ou tronquées, insignifiantes, et qui laissaient supposer le pire. La réalité se montre brusquement; on se raconte les atrocités allemandes à Visé, à Louvain, à Termonde. Puis on apprend à brûle-pourpoint que nos troupes se sont retirées derrière la Somme, et ce sont les heures d'incertitude,

de stupeur, d'angoisses que nous avons vécues alors. La population s'affole; chacun fait des provisions dans la perspective d'un siège; ceux qui le peuvent se hâtent de déguerpir et le gouvernement lui-même lève le pied et va s'établir à Bordeaux. Le 1er septembre, *la Guerre Sociale* écrit : « Il y a neuf chances sur dix pour que dans une huitaine l'ennemi soit à nos portes. » La bataille de la Marne, heureusement, vint rétablir la situation. Je ne puis suivre M. Arthur Lévy dans le détail des événements dont il poursuit l'historique, donner la suite des faits, où l'on retrouve vivante l'impression de ces jours passés. Ces indications suffisent. On doit lire son volume, car il en vaut la peine. Il se termine après les trois premiers mois du conflit avec la bataille de l'Yser, quand, les écluses ouvertes, l'ennemi vint s'empêtrer, patauger dans les canaux et la terre liquide de la Flandre, arrêté net sur le chemin de Calais, dans sa ruée triomphante vers l'Angleterre.

De M. Maurice Dekobra, lieutenant interprète à l'armée anglaise, j'indiquerai encore avec plaisir **Messieurs les Tommies**, un volume de notes, tableaux, anecdotes, croquis dont beaucoup sont amusants et typiques. C'est le débarquement à Marseille des troupes indiennes, dont le pittoresque rappele le mot d'un poilu qui les voyait défiler dans le nord : « C'est aussi chouette qu'au Châtelet! » Dirigés vers le front, les Indiens furent d'ailleurs assez décontenancés par les nécessités de la guerre de taupes qu'il leur fallait faire. Les choses s'arrangèrent pourtant et durant de longs mois ils sont restés sur le front. — L'auteur donne également des notes curieuses sur les cantonnements anglais, de l'Yser à la Somme. Les Tommies ont fréquenté tant de fermes en Artois et d'estaminets dans les Flandres qu'ils ont fini par acquérir les éléments du français; du moins tiennent-ils avec les naturels des conversations typiques : un cabaretier croit devoir refuser un verre de bière à l'un de nos alliés, déjà un peu « parti ». — « Moi pas zig-zag du tout, s'exclame l'autre; moi très bonne. Donne encore un *beer*, papa! » — Il courtise d'ailleurs la fille de la maison et l'intrigue se termine par un bon mariage. Plus loin M. Dekobra nous montre les Tommies donnant leur avis sur la conscription et l'un d'eux jure: « Par le bon Dieu et les petits poissons. » Il y a un concours hippique, — naturellement, puisque nous sommes en Angleterre — et une lutte à cheval qui demande « des muscles impressionnants, une bête tranquille, le sens de l'équilibre, — et un solide pantalon ». Ailleurs ce sont des choses sur l'humour anglais dans les tranchées, sur le mess du général, — les types et conversations, et même des détails sur la cuisine où l'on mentionne du hachis de bœuf arrosé d'un demi-litre de Worcester, sauce faite de vinaigre, de moutarde, de verre pilé, d'extrait de cornichon, d'acide sulfurique, de clous de girofle, et qu'on trouve

même un peu fade, car le major y ajoute du poivre de Cayenne et un doigt de rhum. M. Dekobra parle ensuite du changement de secteur, des combats sur le front de Picardie, des vagues de gaz, comme des mascottes des tommies, des incidents de la conquête de Bapaume, d'un prince indien qui fait des tours d'escamotage avec les billets de banque, des tanks, avec les impressions d'un des pilotes, etc. — Mais il y a surtout les conversations franco-anglaises, qui ne sont pas dans une musette, on peut le croire, et dont on peut encore citer les trouvailles cocasses. Témoin, la harangue adressée à un maire flamand par Bill Walker, ordonnance d'un capitaine des Irish Rifles : « — Ce soâr... ici, officer... couch-couche... Très bon logé, avez-vous? » — Et cet autre s'adressant à une fermière artésienne chez laquelle il devait prendre gîte : — « Très bonn'jour, madame. Moi, couch-couche ce soâr ici, oui, oui. Vous très bonne, donner *beer* tout suite... Moi pas zig zag, savez? Très bonne camarade, compris... Good bye! » — Après quoi, cet autre, ancien champion de boxe, peut conclure : — « Nous sommes à présent plus de trois millions qui ne connaissons qu'une consigne : taper dans le tas jusqu'à ce que les Huns soient *napou!*

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

L'HOMME QUI NE SAIT PAS S'EXPRIMER. — La figure de M. Georges Michaelis se précise. Le fonctionnaire obscur qu'un rescrit impérial tira brusquement de l'ombre, le 14 juillet dernier, n'était connu en Allemagne que par ses homélies piétistes. Au terne Bethmann, maladroitement cramponné à une situation désormais sans prestige, succédait un homme plus terne encore. On savait bien que, pour le nouveau chancelier, la guerre était « une révélation divine », mais pouvait-on se douter que, loin de répudier la tradition du « chiffon de papier », il la renforcerait encore? Le dossier politique du nouveau chancelier était encore vierge. Il a tenu à y inscrire, dès ses débuts, une de ces bourdes magnifiques qui, dans tout autre pays, l'aurait rendu à jamais impossible. Certes, il n'est pas facile, quand on est le simple exécuteur des volontés impériales, de faire croire à un Parlement, si docile soit-il, qu'on gouverne effectivement. M. de Bethmann-Hollweg, avec ses allures de sous-chef de gare, était au moins doué d'une certaine éloquence. Il savait coordonner ses idées et, dans les moments pathétiques, son débit n'était pas sans chaleur. Le bedeau Michaelis roule dans son cerveau des pensées profondes, mais il ne sait pas les exprimer.

La duplicité naturelle des Allemands tire avantage de l'imprécision de la langue nationale. Avec des mots qui ne veulent rien dire,

ou qui prennent un sens différent, selon la place qu'ils occupent dans la phrase, la réserve mentale devient un jeu facile. En affirmant que les paroles prononcées ont été mal interprétées, il est aisé de reprendre un jour ce que l'on avait accordé la veille, tout en laissant une porte ouverte pour le lendemain. Nous gardons en France un souvenir inoubliable de certaines tractations, au cours desquelles l'Allemagne ne cessait d'accepter en bloc ce qu'elle refusait ensuite dans le détail. Rappelons-nous Algésiras et contraignons toujours ces gens-là à s'exprimer en français, quand il s'agit de négocier avec eux. Entre compatriotes qui connaissent la règle du jeu, la méthode n'est pas sans présenter quelques inconvénients. Si crédules que soient les Allemands, le moment finit toujours par venir où ils ne se laissent plus griser par les mots et où ils aimeraient bien savoir à quoi s'en tenir. Le gouvernement à beau leur expliquer, à grand renfort de dépêches signées par Hindenburg, que la situation militaire n'a jamais été aussi bonne, ce qui les intéresse plus que toute autre chose, c'est la conclusion prochaine de la paix. Pendant près de trois ans, l'ancien chancelier est parvenu à louvoyer entre les ambitions démesurées des annexionnistes et les désirs plus modestes de ceux qui commençaient à se douter que la guerre finira par une catastrophe. Prisonnier du parti militaire, parce qu'il n'était que le représentant de l'empereur, il ne lui a plus été possible de continuer ses tours d'équilibre, quand M. Erzberger est venu affirmer qu'il y avait urgence à liquider une affaire qui décidément tournait mal.

M. Michaelis, héritier des difficultés que lui avait léguées son prédécesseur, a cru qu'il suffisait de poursuivre la même politique d'atermoiements. Mais la situation s'était modifiée, précisément par l'apport des éléments de discussion qui avaient provoqué la crise. La motion en faveur de la paix, votée le 19 juillet, si timide et embarrassée qu'elle fût, représentait l'opinion des groupes de la majorité. Le nouveau chancelier ne pouvait s'y rallier franchement, sans s'attirer l'hostilité des partis conservateurs qui sont, au Reichstag, les représentants de ceux-là mêmes dont la guerre est l'industrie. La fronde des conservateurs, appuyée sur la clique des officiers, avait fini par aboutir au débarquement de M. de Bethmann-Hollweg. Or, pour ces gens-là, la résolution de la majorité formulait le désir d'une « paix de soumission ». M. Michaelis (ainsi que nous l'avons indiqué il y a un mois), pour ne pas se brouiller avec la droite, se contenta donc d'une adhésion vague qui pouvait tout aussi bien être prise pour un désaveu. Espérait-il que ses finasseries le mèneraient assez loin pour qu'au hasard des circonstances, il parviendrait à sortir de l'équivoque ?

Mais l'incident du 22 août faillit tout gâter. La commission principale du Reichstag, qui reçoit les communications du gouvernement

pendant les vacances du Parlement, était convoquée pour le 21. Occasion inespérée pour rattacher la proposition du pape à la politique de guerre de l'Allemagne et mettre en scène une de ces manifestations théâtrales et vaines dont l'opinion est si friande. L'effet fut assez médiocre, malgré le zèle du chancelier qui s'appliqua à remettre sur le tapis les prétendus « traités secrets » de l'Entente. Au cours de la discussion du lendemain, il fut naturellement question de la motion de paix de la majorité. C'est alors que M. Michaelis intervint d'une façon si malencontreuse qu'il souleva une tempête d'indignation. Laissons la parole à M. Theodor Wolf qui s'est plu à relever ce qu'il y a eu de comique dans toute cette affaire.

A la séance de la commission principale, écrit-il dans le *Berliner Tageblatt* du 23 août, il s'est déroulé hier après-midi un incident qui a produit une émotion considérable. L'importance politique de cet incident est indiscutable; indiscutable aussi le sentiment du Reichstag dont il témoigne. Après que le chancelier se fut déclaré prêt à répondre à la manifestation du pape en se mettant en contact étroit avec le Reichstag, il a fait aujourd'hui la tentative de s'éloigner de la majorité, pour remplir les vœux bruyamment exprimés des pangermanistes, de la grosse industrie, des conservateurs et d'autres protecteurs. Il a déclaré qu'il ne s'était jamais placé « sur le terrain de la résolution pacifique votée par les partis de la majorité ». Il croyait avoir pu constater que, dans le sein de la majorité, s'étaient affirmées « des nuances d'appréciations ». Les partis de la majorité protestèrent alors contre cette interprétation, de la façon la plus catégorique. Leur protestation était très compréhensible, car dans des conversations qui eurent lieu avec les chefs de groupes, avant la séance du 19 juillet, M. Michaelis avait expressément approuvé la résolution. Il est vrai de dire qu'à la surprise générale, dès le 19 juillet, il avait ajouté, au cours de son discours, après le mot « résolution de paix », la phrase nullement concertée d'avance « comme je l'entends ». Hier il ne se souvenait plus du tout d'avoir approuvé la résolution.

Après avoir exposé les faits, M. Th. Wolf ajoute :

Il faut que nous fassions observer de suite que, dans le compte rendu officiel du discours de M. Michaelis qui fut publié le soir, la phrase importante — comportant la rupture avec la majorité — n'était pas reproduite. Elle avait été simplement supprimée, de telle sorte que ce qui suit devient tout à fait incompréhensible. Le compte rendu dit plus loin : « La séance fut alors suspendue pour le déjeuner », ce qui a une allure très pacifique et infiniment candide. Mais la majorité ne prit pas l'affaire tellement en douceur. Après le discours du chancelier, les groupes se réunirent pour délibérer. Pendant la suspension qui en résulta, on déjeuna certainement, mais avant tout on rédigea une déclaration commune. Lorsque l'on rentra ensuite dans la salle des séances, M. Michaelis fut le premier à prendre de nouveau la parole et il se trouva de nouveau complètement « sur le terrain de la résolution de paix ». Tout cela n'avait été qu'un petit malentendu, et le chancelier fit ressortir que la réponse à la propo-si-

tion du pape ne pourrait « être inspirée que par l'aspiration à une paix de compromis et d'entente, telle qu'elle avait trouvé son expression dans la résolution votée par le Reichstag le 19 juillet ». Bien que, pendant la « suspension du déjeuner », M. Michaelis fût redevenu un partisan convaincu de la résolution de paix, les partis de la majorité firent lire leur déclaration par le député Ebert et celle-ci remit les choses en place avec une netteté qui ne laissait rien à désirer.

Il se peut, en effet, que les députés allemands aient pu se mettre d'accord pendant un quart d'heure, pour adhérer encore une fois à leur fameuse résolution. Celle-ci est assez obscure par elle-même pour laisser le champ libre à toutes les interprétations. Il n'en reste pas moins vrai que M. Michaelis a cru devoir s'en expliquer à trois reprises : la première fois pour l'approuver en faisant des restrictions, la seconde fois pour la désavouer, et la troisième fois pour confirmer son approbation sans toutefois démentir son désaveu. La *Gazette de la Croix* du 24 août a donc pu écrire non sans quelque raison :

Le fait est que le chancelier, dans son second discours, ne s'est pas ainsi que prétendait l'exiger l'ultimatum des députés, placé sans équivoque sur le terrain de la déclaration en faveur de la paix. Il s'est, bien au contraire, placé seulement sur le terrain de ses explications du 19 juillet, dont la signification fait précisément l'objet du litige.

Tandis que l'organe conservateur prussien se réjouissait ironiquement de cet état de confusion, la presse de gauche continuait à gémir sur la situation lamentable que révèle l'incident Michaelis. Citons au hasard la *Gazette de Voss* du 24 août :

Les débats d'hier à la commission principale auront une répercussion peu réjouissante dans le pays. Ils nous font constater avant tout l'omission de ce dont nous avons particulièrement besoin à l'époque actuelle : un gouvernement d'une volonté claire, ferme et inébranlable dans ses buts. Le chancelier impérial qui, dans son discours d'inauguration, avait attaché de l'importance à souligner qu'il ne se laisserait pas arracher le pouvoir des mains, n'a pas montré hier la première qualité que doit posséder un chef. Nous n'appuyons notre commentaire que sur la forme du discours du chancelier et les comptes rendus de la commission qui ont été publiés à titre semi-officiel. Déjà dans cette forme, on constate une instabilité fort déplorable dans l'expression du chancelier. Il est certain que la forme de cet exposé semi-officiel a été très mitigée, sinon on ne comprendrait pas la déclaration de la majorité de la commission. Nous en concluons donc que, dans son discours, le chancelier s'est exprimé différemment que dans le rapport destiné à la presse.

Après avoir fait preuve de sa parfaite nullité politique à la commission du Reichstag, M. Michaelis a voulu se tirer d'affaire en se faisant couvrir par l'empereur. Il s'est rendu en hâte au grand quartier général et en est revenu, le samedi 25 août, muni de son magnifique projet de « commission particulière auprès du chancelier im-

périal » qui, à ses yeux, représentait le fin du fin en matière de réforme parlementaire. Il s'agit avant tout d'amuser le Reichstag. Aux yeux du gouvernement, il est un mal nécessaire. En lui donnant un nouvel os à ronger, peut-être se tiendra-il tranquille pendant quelque temps. La gauche de l'assemblée avait demandé au mois de juillet la « parlementarisation » des institutions impériales, en d'autres termes la responsabilité des ministres et le contrôle des décisions secrètes du gouvernement. On lui avait répondu en nommant quelques parlementaires ministres.

Le Reichstag étant le plus souvent en vacances et ses séances publiques se trouvant restreintes au strict minimum, la commission était du moins encore en mesure d'exercer une surveillance, assez limitée à vrai dire, sur les décisions du gouvernement. En instituant un comité plus restreint encore, composé de 14 membres seulement, empruntés par moitié au Reichstag et par moitié au Conseil fédéral, on réduisait davantage l'importance de la commission principale et l'on adjoignait au chancelier une sorte de conseil, derrière lequel il pourrait se retrancher. Le dessein des conseillers occultes de l'empereur qui, au grand quartier général, ont inspiré cette création, apparaît assez nettement : d'une part le chancelier fera moins de gaffes, parce qu'il pourra soumettre ses discours à une réunion d'hommes expérimentés, d'autre part il lui sera loisible de se retrancher derrière le comité restreint en invoquant l'approbation de celui-ci. De toute façon le pouvoir du Reichstag sera encore diminué.

Le *Berliner Tageblatt*, en étudiant cette situation nouvelle (25 août), écrit en substance :

Cette commission ne pourra jouer aucun rôle. Il lui sera loisible de parler. Il lui sera permis d'écouter. Mais il lui sera, par contre, interdit de prendre des décisions et d'exercer la moindre influence sur la politique générale et sur l'action du gouvernement. Nous la considérons, somme toute, comme « un salon où l'on cause ».

Rien n'est donc changé en Allemagne. Comme auparavant toutes les résolutions qui engagent l'Etat seront prises en dehors du contrôle parlementaire. Nous allons plus loin, nous trouverions regrettable que la nouvelle commission disposât d'un pouvoir quelconque, car elle ne l'exercerait qu'au détriment du Reichstag, auquel devrait être réservée la direction des affaires publiques.

Au cours de ces derniers mois, la grande commission parlementaire avait pu gagner une certaine influence. Le Comité des quatorze semble avoir été constitué tout exprès pour contrecarrer l'action des mandataires du Reichstag.

M. Th. Wolf compare la commission à une « station d'étude » où l'on se livre à des expériences, dont le résultat pratique est douteux, et M. Conrad Haussmann, dans le même journal (26 août), montre

que le régime des succédanés s'étend maintenant même aux institutions parlementaires.

Le professeur Delbrück, au cours d'un article publié par les *Preussische Jahrbücher*, touche le point sensible :

Pourquoi, écrit le professeur Delbrück, a-t-on institué cette « Commission spéciale auprès du chancelier » ? C'est simplement parce que M. Michaelis ne jouit pas de la confiance du Reichstag. Comment pourrait-il en être autrement, étant donnés les événements qui se sont produits pendant les quatre dernières semaines? Si le chancelier avait opposé un démenti formel à l'interprétation de la formule de paix que lui attribuent les pangermanistes, il n'aurait pas eu besoin, aujourd'hui, de s'adjoindre cette commission de salut public.

Le Reichstag sait-il ce que veut le chancelier? Connaît-il la politique qu'il poursuit ? En tout cas, le peuple allemand et le monde entier l'ignorent absolument. S'il est certain, comme on le dit, que le chancelier recherche la paix, il est non moins certain qu'il n'est pas dans la voie où on peut la trouver. S'il veut faire une politique de paix, il ne doit pas craindre un conflit avec la droite. S'il s'agit d'impressionner l'opinion populaire, l'occasion la plus favorable se produisit lorsque le chancelier fut changé. Malheureusement on la laissa échapper.

Ainsi la « grande évolution » que la *Gazette de-Francfort* annonçait pompeusement le mois dernier (18 juillet) aboutit, en fin de compte, à une succession de gestes maladroits et stériles. L'Allemagne, acculée à une impasse, est incapable d'entreprendre elle-même les réformes qui lui permettront de liquider honorablement la guerre. « La démocratie allemande est inséparable de la soumission allemande », écrivait récemment l'autrichien Friedrich Austerlitz. Elle s'est soumise « joyeusement » à la caste militaire et devra accepter les conséquences de son aveugle subordination. Commence-t-elle à s'en rendre compte? M. Fréderic Naumann, l'inventeur du *Mitteleuropa*, semble le croire. Il écrit dans *Die Hilfe* (25 août) :

Un fait indéniable est que presque toutes les classes de notre peuple ont le sentiment croissant de vivre dans un Etat de construction archaïque. Les hommes qui ont à décider de la paix ou de la guerre sont changés comme des employés de chemins de fer ; c'est pourquoi nous pouvons nous demander pourquoi soudainement depuis un mois c'est Michaelis l'homme en qui nous devons avoir confiance. Le fait qu'il soit apparu ainsi sur la scène politique, sans agrément préliminaire avec les représentants du peuple, est quelque chose d'inouï au milieu de la guerre. La monarchie flatte le peuple et s'en sert, mais elle ne l'écoute jamais. La monarchie donne au peuple un chancelier impérial de la même façon qu'elle envoie un gouverneur dans les colonies avec l'ordre : va et gouverne ! Comme si gouverner consistait en une activité isolée dont chacun est capable, sans aucun rapport de bonne volonté avec les gouvernés. La tâche du nouveau venu aurait été considérablement plus facile s'il nous était apparu moins miraculeusement et non comme un présent qu'on nous aurait fait d'en haut.

Dans la suite de son article, M. Naumann déclare ne pas « croire à l'énergie » du nouveau chancelier. Croit-il du moins encore à ses capacités ? On peut en douter, car il s'exprime dans les termes suivants au sujet des futures négociations de paix :

Quels sont donc les hommes qu'enverra au congrès de la paix le nouveau chancelier ? Même si nous partons de ce point qu'il n'ira pas lui-même et y enverra MM. Helfferich et von Kühlmann, c'est toujours lui, le chancelier impérial, qui, d'après la Constitution, reste responsable. Aussi bien le peuple est-il étonné et sans doute aussi horrifié qu'une aussi lourde responsabilité soit placée sur les épaules d'un homme que personne n'a connu jusqu'ici comme un connaisseur en matière de politique étrangère.

En effet, si les chefs responsables du gouvernement impérial ne jouissent même pas de la confiance du peuple allemand, comment sauraient-ils prétendre discuter la paix avec les Alliés ? M. Wilson, dans sa réponse à la note pontificale, a marqué nettement sa volonté de ne pas entamer de négociations avec les personnalités qui dirigent actuellement la politique allemande. « Nous ne pouvons regarder la parole de ceux qui gouvernent aujourd'hui l'Allemagne comme nous offrant des garanties suffisantes d'un état de choses durable. » Sans doute le président se souvient-il de l'homme au « chiffon de papier ». Le successeur de M. de Bethmann-Hollweg, loin de répudier les procédés classique de la diplomatie impériale, a aggravé son cas. Il ne sait même pas exprimer ce qu'il veut. On ne négocie pas avec ces gens-là.

HENRI ALBERT.

§

Balkans.

Le front russo-roumain a eu son « quart d'heure » d'angoisse; quart d'heure un petit peu long et qui a duré près de deux semaines. Mais à présent que tout danger semble écarté, n'oublions pas le passé et cherchons au contraire à y puiser des leçons pour l'avenir. Quelle serait aujourd'hui la situation du front macédonien si l'offensive de Mackensen n'avait pas été enrayée par les Russo-Roumains? Une fois le grenier de la Russie méridionale tombé entre les mains de l'ennemi, celui-ci s'empresserait d'attaquer avec des forces accrues l'armée d'Orient, dans l'espoir de parvenir à dominer totalement les Balkans. Il est vrai qu'un certain nombre de journaux allemands avaient proclamé, suivant un mot d'ordre reçu à temps, que Hindenburg ne songerait pas à pousser son avance trop loin afin que le front oriental ne s'élargît démesurément. Mais ceci ne signifie-t-il pas tout simplement que les Allemands n'étaient pas du tout sûrs, et avec raison, du succès de leur nouvelle entreprise? Il faut reconnaître que leur inquiétude a été pleinement justifiée par les événements. Est-ce à dire que tout retour offensif des Allemands sur ce

front-là devient désormais impossible et qu'il ne nous reste qu'à nous réjouir des événements survenus sans rien faire pour parer à l'éventualité d'attaques nouvelles et peut-être prochaines? Lisons ce qu'écrivait, à ce sujet, *le Journal des Hellènes* au moment même où Mackensen donnait avec quelque apparence de succès ses coups de boutoir.

Les Germano-bulgares qui sont en face du général Sarrail pouvant être renforcés, il est logique de conclure que l'armée d'Orient aussi *devra être renforcée à temps, c'est-à-dire immédiatement*. Car, si l'ennemi est à même, à cause de sa situation géographique, d'effectuer d'importants transports de troupes dans un délai relativement bref, les Alliés doivent être encore plus prévoyants que lui, puisque leurs moyens de communication avec l'armée d'Orient sont beaucoup plus lents que ceux des Allemands. Evidemment, le facteur grec entre en jeu désormais, et le jour où la totalité de notre armée ira grossir (*censuré*) effectifs du général Sarrail n'est pas lointain.

Mais les classes qui seront mobilisées bientôt ont besoin d'un matériel de guerre considérable pour s'engager dans la lutte et ce matériel ne se trouve pas malheureusement sur place. Il faut le transporter, et peut-être même le fabriquer. Est-il dit que les Germano-Bulgares attendront jusque-là pour nous attaquer? Les nécessités de la guerre d'Orient et, croyons-nous, de la guerre européenne en général, nous imposent donc de prendre d'urgence des mesures énergiques pour parer au danger, si lointain, si même impossible qu'il paraisse aujourd'hui. Que les alliés envoient immédiatement des renforts à Sarrail, ce qui veut dire en même temps que le moment serait vraiment trop mal choisi pour qu'on enlevât même une compagnie d'infanterie à l'armée d'Orient. Que le matériel de guerre indispensable à la réorganisation de l'armée hellénique soit expédié aussi rapidement que possible afin que Vénizélos puisse procéder graduellement à la mobilisation du pays. Il faut que les événements soient devancés cette fois-ci par les décisions des Alliés. Il y va de la force de l'Entente, il y va de l'avenir de notre patrie.

Le Journal des Hellènes énonçait ces vérités bien avant que le front russo-roumain fût consolidé. Aujourd'hui que l'admirable vaillance des Roumains a rétabli la situation en Orient, pensons plus que jamais au danger qu'a encouru à un moment donné le front macédonien et renforçons-le aussi rapidement que possible. Venizelos vient d'appeler deux jeunes classes ainsi que tous les non appelés jusqu'ici des classes 1904-1914. Les rangs de l'armée grecque deviennent ainsi de plus en plus serrés. D'autres classes seront bientôt appelées sous les drapeaux. Et il n'y aura jamais trop d'hommes sur le front macédonien, non seulement pour que celui-ci résiste à n'importe quelle tentative de l'ennemi, mais aussi en vue de la grande offensive des Alliés en Orient qui finira par se déclancher un jour ou l'autre.

ALEXANDRE MAVROUDIS.

§

A travers la Presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — *Everyman* estime qu'il faut mettre scrupuleusement en balance les raisons pour et contre la conférence socialiste internationale de Stockholm.

Voici les arguments contre :

1. — Une telle conférence serait prématurée. Il sera suffisamment temps de discuter paix quand nous approcherons du terme de la guerre. Et il n'est que trop certain que cette fin n'est pas en vue. La Paix ne saurait être obtenue par des discours éloquents, mais par une lutte opiniâtre, non par des concessions à l'ennemi, mais en accomplissant, nous, de nouveaux sacrifices.

2. — Une telle conférence serait malavisée. Son seul résultat pratique serait d'affaiblir notre résolution et de divertir notre attention de ce qui est notre objectif capital : remporter la victoire.

3. — Une telle conférence serait dangereuse. Elle est un piège du gouvernement allemand en vue d'assurer une paix à des conditions qui seraient les siennes et de diviser les Alliés. L'ennemi se trouve dans des embarras terribles et il espère exécuter par l'intrigue ce qu'il a failli exécuter par la force brutale.

4. — On ne peut accorder confiance aux socialistes allemands. Au cours de la guerre, ils se sont montrés les servants de l'empereur. Ils ont agi comme des espions et ses émissaires dans les pays neutres. En votant au début les crédits de guerre, ils ont trahi la cause de la démocratie. Ils ne sauraient être déchargés de l'accusation de fourberie et de couardise sur la présomption d'être des simples et des dupes.

5. — Même si l'on pouvait se fier aux socialistes allemands, une telle conférence serait encore futile, pour cette raison que les socialistes sont sans espoir impuissants. Nous ne pouvons traiter avec eux dans des conditions égales comme des hommes libres avec des hommes libres. Nous nous compromettrions, nous et notre Gouvernement. Eux-même ne pourraient se compromettre, n'ayant pas de caractère à perdre ni de responsabilité à risquer.

6. — Une telle conférence serait tout au plus un nid d'intrigues et une occasion splendide pour les émissaires de l'empereur, et ni les socialistes allemands ni nos propres délégués ne pourraient lutter avec les diplomates de l'empereur. Nous serions pris dans un maëlstrom de courants perfides et de contre-courants.

Les raisons militant pour la Conférence sont-elles meilleures ?

1. — Même si la guerre pouvait se terminer par une lutte opiniâtre, cela ne devrait pas nous détourner de faire appel à la raison, de manier l'arme spirituelle aussi bien que l'épée, de compléter les méthodes militaires par les méthodes politiques.

Ce principe a été reconnu et par M. Ribot en France et par Mr Lloyd George et Mr Balfour en Grande-Bretagne, alors qu'ils ont déclaré que

l'œuvre de paix serait facilitée si nous pouvions négocier avec une Allemagne démocratique.

2. — Oui, c'est notre œuvre capitale de remporter la victoire, mais nous ne pourrons jamais remporter la victoire si nous ne réussissons pas à sauver le monde par la démocratie. Et nous ne pourrons sauver le monde par la démocratie que si cette démocratie s'établit en Allemagne. Et la démocratie ne pourra s'établir en Allemagne que si nous réussissons à insérer un coin entre les gouvernants et le peuple. Les socialistes allemands sont le seul parti organisé avec lequel nous puissions opérer, de même que nous devons les considérer comme notre commun allié contre l'autocratie prussienne.

3. — Peut-être y a-t-il là un plan précis du gouvernement allemand; ainsi que le furent ses autres plans, celui-ci sera déjoué, et nous devons aider les socialistes allemands à le faire échouer. Les gouvernants prussiens peuvent espérer avoir le contrôle sur la Conférence de Stockholm, mais ils se rendront compte que les socialistes allemands sont moins aisés à surveiller hors d'Allemagne que lorsqu'ils sont à la portée de la police et de la pointe des baïonnettes. Si nous demeurons fidèles à nos principes, nulle intrigue du Gouvernement allemand ne pourra nous diviser, et, si nous jouons la partie, ce sera pour nous une occasion unique de diviser l'ennemi.

4. — Il n'est point raisonnable de mettre en doute la sincérité des chefs socialistes : plusieurs d'entre eux sont ou ont été en prison, comme Liebknecht et Rosa Luxembourg ; quelques autres servent dans l'armée française, comme le député socialiste de Metz, et tous les autres sont à la merci de la police. Il est possible qu'ils se soient montrés aveugles, mais la révolution russe a aidé à leur ouvrir les yeux.

5. — Il est indubitable qu'ils ne peuvent actuellement contrôler la situation, tant que la guerre ne sera pas terminée. Mais, leur faiblesse admise, toutes les raisons motivent pour que nous leur affermissions la main, pour que nous appuyons leur opposition. Il serait suprêmement illogique de notre part de proclamer, avec un soupir, qu'il ne peut y avoir de paix avant que l'Allemagne ne soit démocratisée et de refuser en même temps d'assister le parti le plus démocratique qui soit en Allemagne.

Si les socialistes allemands ont été des esclaves dans le passé, ils sont maintenant des esclaves rebelles. Et la puissance des rebelles grandit de jour en jour. Il y a quelques semaines ils ont réussi à renverser du pouvoir le Chancelier, qui avait la confiance de l'empereur. Ils sont parvenus à déjouer les intrigues du parti militaire et à assurer, au Reichstag, la majorité pour une résolution pacifique. Il n'est point non plus vrai de dire que les socialistes allemands seraient des délégués irresponsables. Leur responsabilité morale est égale à la nôtre. Ils auraient à justifier leur attitude aux yeux des millions d'hommes qu'ils représentent.

6. — La nature de la Conférence dépendrait de la personnalité des délégués qui nous y représenteraient. Les délégués allemands ne peuvent être à la fois les surhommes et les simples aveugles qu'on nous décrit tour à tour pour renforcer un argument. Au lieu de voir en la conférence de Stockholm une arène pour intrigants allemands, il serait plus juste d'y voir un tribunal devant lequel les socialistes allemands sont sommés de paraître.

Si vraiment les socialistes allemands n'ont aucune sincérité, ils seront obligés de montrer leurs mains. Si ce sont des criminels, ils seront traduit devant ce tribunal, et il n'est pas dans les usages d'un jury d'avoir peur d'un criminel à sa barre.

LA PRESSE ENNEMIE. — Un bon nombre de journaux n'ont point voulu démordre de l'idée que cette guerre était une guerre de religion. Peut-être l'est-elle en effet sans n'être que de religion. On avait droit, avant la révolution russe, de parler du panslavisme maintenant surmonté, et qui disait panslavisme, disait panorthodoxie. L'Autriche-Hongrie fut en quelque sorte le boulevard du catholicisme romain, défendant celui-ci et l'Eglise uniate contre la trop apostolique Eglise russe. Sous le titre « Les Religions et la Guerre mondiale», le Dr Heinrich Pudor a donné, dans la *Rheinische-Westfaelische Zeitung*, quelques précisions sur la situation confessionnelle des États belligérants, particulièrement des États slaves.

Quelle est la situation religieuse de la Russie ? L'église nationale russe est gréco-orthodoxe. Mais, à la vérité, il y a dans le puissant empire russe autant de religions que de peuples. Dans toute l'Asie centrale russe, il n'existe que 428.000 Grands-Russes (pas même 5 o/o). Le Caucase lui-même ne possède pour ainsi dire pas de population russe ; il n'y a que 230.000 Grands-Russes et 17.000 Ukrainiens dans la Transcaucasie, en face de 1.078.000 Arméniens, 1.627.000 Turco-Tartares et 1.682.000 autres nationaux ; certes dans la Caucasie, les Russes (2.906.000) dépassent en nombres les autres nationaux (1.446.000), mais le gouvernement du Daghestan est presque entièrement mahométan (17.000 chrétiens contre 541.000 mahométans).

Il n'y a pas non plus, en Finlande, de population indigène qui soit russo-orthodoxe. La population protestante est en grande partie composée de Finnois (2.270.000).

En outre, il se trouve un grand nombre de Finnois dans les gouvernements d'Olonetz, d'Archangelo et de Vologda.

Nous arrivons aux provinces baltiques de la Russie occidentale. On y compte 261.000 Allemands et Suédois protestants, 2.550.000 Esthes ou Lettons protestants, 2.000.000 Lithuaniens catholiques romains, 6.000.000 Petits-russiens et Grands-Russes catholiques du rite grec ; 700.000 Polonais catholiques romains et 1.200.000 Juifs.

En ce qui concerne la Pologne, les Russes ont essayé très adroitement, par le détour du Mariawitisme, de prendre un pied plus sûr sur ce pays en se servant de leur orthodoxie. Le Tsar Nicolas Ier n'avait-il pas dit qu'il s'agissait surtout de faire de la Pologne une province russe : « Aussi longtemps que résonnera en Pologne le Dominus vobiscum, nous n'aurons point russifié ce peuple. » Toute la question polonaise, en soi déjà si pénible et si difficile à résoudre, est en effet essentiellement de nature politico-ecclésiastique et politico-religieuse, car, en Pologne, à côté de la question romaine et grecque-orthodoxe, la question juive doit aussi être considérée

comme telle, bien que, par un autre côté, elle soit autant de nature politico-ethnique.

Il y a bien dans l'Ukraine 19.992.000 Russes, mais une petite partie seulement de cette population relève de l'église nationale russe. En outre, vivent aussi en Ukraine, et en Podolie et dans le gouvernement de Cherson, 173.000 Roumains, dépendant du Saint Synode de Petrograde, mais se servant de la langue roumaine dans les services religieux. De plus, il existe 1.915.000 juifs, 216.000 Tartares mahométans et 67.000 Grecs dépendant du Synode grec. Avant la révolution on pouvait lire dans la « Semchchina » du 7 mars : « Bien qu'il soit insensé de la part des Masepistes de considérer l'Eglise uniate comme l'Eglise nationale de tout le peuple petit-russien, il n'en est pas moins vrai que l'Eglise uniate est devenue un parti politique en Galicie, voire un foyer de propagande anti-moscovite et par suite une arme pour les Masepistes. »

La Bessarabie est composée pour plus de la moitié de Roumains, le reste étant des Ukrainiens, des Allemands, des Bulgares, des Grecs et des Juifs, etc.

Dans tous ces cas il faut remarquer que c'est la religion et l'église des populations étrangères qui a empêché leur russification, ainsi l'Eglise catholique romaine chez les Polonais et les Lithuaniens, l'Eglise évangélique chez les Esthes et les Lettons, le mahométanisme chez les Tartares, le mosaïsme chez les Juifs. Mais que, par contre, le gouvernement russe ait opprimé les nationalités à cause de leur religion, la Pologne en offre un exemple : en vertu de la loi de 1855 les Polonais sont réduits dans leur droit de posséder et ne peuvent généralement pas trouver emploi dans les services de l'Etat.

Pour ce qui concerne la confession mahométane, il faut remarquer que l'esprit occidental l'influence de plus en plus, la pénètre même.

Le même phénomène se passe dans le nord de l'Afrique. La plus grande partie des 30 millions d'habitants de l'Afrique du Nord francaise sont des Mahométans. Nous lisons dans le *Gaulois* du 23 février 1917 une lettre du missionnaire et explorateur français Charles de Foucauld, qui passait pour le plus instruit dans les choses du Maroc et de l'Afrique. Ce connaisseur de l'Afrique du Nord tient pour nécessaire de pousser à la conversion des Mahométans au christianisme, « sinon il pourrait arriver que l'Islam servît de levier à soulever les masses du nord de l'Afrique et à créer en Afrique un empire mahométan indépendant ». Jusqu'à présent la conversion des Mahométans au christianisme n'a pas donné de résultat appréciable.

Quoi qu'il en soit, la Russie et l'Eglise nationale russe sont obligées de lutter contre de multiples forces religieuses, contre l'Eglise évangélique au Nord et à l'Ouest, contre le catholicisme romain à l'Ouest, contre l'Islam à l'Est et au Sud-Est, — indépendamment du judaïsme. Par contre, l'influence dont, depuis la guerre de Crimée, la Russie jouissait politiquement sur les Balkans reposait sur le protectorat que son Eglise nationale exerçait sur les églises orthodoxes des Balkans. Le spirituel ne lui fut, comme toujours, qu'un moyen vers un objet purement politique et temporel. Les différentes églises orthodoxes des Balkans ont maintenant à se défendre, d'une part contre l'Islam, d'autre part contre l'Eglise orthodoxe russe dont

elles se sont récemment détachées. Il y a aujourd'hui une Eglise orthodoxe roumaine,avec un Saint Synode à Bucarest (depuis 1872), une église nationale serbe dépendant du Métropolite de Belgrade et du Patriarche de Constantinople — pendant plusieurs siècles (1351-1765) les Serbes eurent leur propre Patriarche, — une Eglise nationale bulgare, originairement sous un Patriarche byzantin, puis sous un Patriarche bulgare, puis de nouveau sous un Patriarche byzantin, et enfin depuis 1870 sous un exarche bulgare résidant à Constantinople. La nouvelle Eglise bulgare fut solennellement excommuniée et déclarée, « schismatique ». Quant à l'Eglise grecque, il faut distinguer entre l'Eglise Nationale hellénique et la Diaspora turco-grecque. L'Eglise russe est elle-même issue du Patriarchat œcuménique qui d'abord n'embrassait que l'Hellénisme. La langue liturgique de la Grèce est le grec ecclésiastique byzantin ; le grec moderne n'est pas même en faveur pour la Bible. Le Roi est le Chef de l'Eglise pour tout ce qui touche aux circonstances extérieures. Le pouvoir du Patriarchat de Constantinople s'étend aussi sur le temporel : ce fut un acte politique des sultans turcs qui pensèrent par là consoler les peuples chrétiens des Balkans de la perte de l'Empire d'Orient. Jusqu'il n'y a pas longtemps les diocèse orthodoxes de Bosnie et d'Herzégovine relevaient du Patriarche de Constantinople. Le patriarche est assisté, pour le spirituel, du Synode, qui l'élit, le contrôle et le dépose dans certains cas. Le Saint-Chrême, que seul doit consacrer le Patriarche au jour du Jeudi saint, est fourni par Constantinople à toutes les Eglises orthodoxes.

L'Eglise nationale ukrainienne relève également de l'Eglise byzantine, avec, à sa tête, l'Exarche-Métropolite de Kiew. Lorsqu'en 1249 l'Eglise moscovite se détacha de l'Eglise ukrainienne, toute communauté confessionnelle cessa entre Kiew et Moscou, alors qu'avant 1249, les pays moscovites, qui avaient embrassé la foi chrétienne après avoir conquis l'Ukraine, étaient soumis à l'Eglise ukrainienne et au Métropolite de Kiew. Au surplus 200.000 Ukrainiens au moins sont retournés au catholicisme romain, se refusant à devenir orthodoxes ; on s'efforce de les poloniser et le gouvernement russe les compte au nombre des Polonais — « cujus religio, ejus regio ».

LA PRESSE NEUTRE. — Bien que, ou parce que, obligées par le fait de la guerre de recourir au régime de l'arbitraire, les nations de l'Entente et celles ententophiles attendent de là Paix qu'elle nous apporte le triomphe de la démocratie. D'autre part l'organisation puissante de l'Allemagne ne fut peut-être possible que grâce à la quasi absence d'un contrôle parlementaire. Les nations sortiront-elles de cette guerre plus militarisées, et la militarisation d'un pays peut-elle aller de pair avec un régime absolument démocratique? Ecoutons M. Alfred Lombard, dans la *Gazette de Lausanne* :

Ce sera l'honneur de la France d'avoir été pacifique et libérale : si elle l'avait été un peu plus, elle succombait, et le pacifisme et le libéralisme avec elle. Conséquence par trop absurde, qui nous prouve qu'une erreur fausse le sens des mots. Il ne devrait pas en être ainsi. La France et

l'Angleterre auraient pu être préparées à la guerre, à l'égal de l'Allemagne, sans cesser pour cela de représenter une civilisation plus avancée que la sienne. Si tant de gens, instinctivement, pensent le contraire, c'est parce qu'ils subissent l'influence de préjugés très répandus ; s'ils croient la démocratie, le progrès social, incompatibles avec une préparation militaire très forte et une politique énergique, c'est que leur notion de la justice est contaminée par des théories qui servent des intérêts et des luttes de classes, et nullement la justice même. Les partis avancés concentraient toute leur politique contre les armements ; ils se trompaient pour le moins autant que les plus intransigeants de leurs adversaires. Deux opinions extrêmes étaient en présence. « Démocratisons toujours, disaient les uns, désarmons, entrons résolument dans la voie du socialisme et du pacifisme ; par l'entraînement irrésistible du progrès, notre exemple gagnera les peuples voisins, et nous aurons mis fin au fléau de la guerre. » — « Pas de démocratisation, répondaient les autres, pas de révolution, tant qu'il subsistera une seule nation monarchique et militaire ; car celle-ci, se trouvant plus forte que les autres, pourra les vaincre et les asservir. » Aucune des deux formules ne contient la vérité absolue. La seconde, pour être moins populaire, n'est pas plus absurde que la première ; et elle suffit en tout cas à l'annuler. C'est entre les deux qu'il aurait fallu chercher, qu'il faudra probablement chercher à l'avenir la conciliation du progrès nécessaire et des intérêts nationaux ; ainsi les peuples qui représentent le droit ne seront plus condamnés par leurs principes à être plus faibles que les autres, ce qui reviendrait à instituer le suicide obligatoire de l'idéal. Ceux qui subordonnaient toute la politique aux exigences de la défense nationale peuvent soutenir qu'ils voyaient plus juste que les utopistes du pacifisme. Et ces derniers pourtant, qui ont à leur passif les plus lourdes erreurs, réclament une part prépondérante dans l'élaboration de la paix et l'organisation de la société future. Il serait fort peu équitable de la leur donner. Avec plus de justice, nous consulterions tout d'abord ces hommes qui ont risqué leur popularité et bravé l'opposition déchaînée pour conserver à la France cet instrument militaire, malgré tout redoutable, qui a arrêté l'ennemi sur la Marne. Les adversaires de ces Français patriotes en font peu de cas : ils leur doivent pourtant d'exister encore, eux et leurs doctrines.

Ce que la justice demande, c'est un examen de conscience général; c'est une revision sévère de toutes les valeurs politiques et sociales, pacifisme, socialisme, démocratie, conservatisme. L'occasion est bonne de discerner ceux de ces termes que le sophisme a empoisonnés, ceux que le préjugé a injustement obscurcis et ceux auxquels il a conféré un prestige usurpé. Qu'on nous permette de citer les belles paroles par lesquelles un homme non suspect, le professeur Ragaz, a établi une distinction que beaucoup de nos contemporains ne se donnent plus la peine de faire, celle de l'esprit de réaction et de l'esprit de conservation sociale : « Etre réactionnaire, c'est s'opposer aveuglément à tout progrès, c'est, en particulier, se fier à la force plutôt qu'à l'esprit. Etre conservateur, c'est s'attacher fidèlement à la continuité dans le développement social, conserver pieusement toutes les vérités éprouvées, et si de nouvelles forces apparaissent comme nécessaires, veiller à ce que hier rejoigne aujourd'hui. »

Quelle valeur prennent des observations semblables, à la lumière des événements de Russie ! Si la révolution russe sert de leçon aux démocraties, si elle leur apprend qu'un certain idéalisme détruit l'idéal même au profit de la violence, alors, et à cette condition seulement, tout en rendant plus difficile la victoire du droit, elle l'aura faite plus profitable à l'humanité.

PAUL MORISSE.

VARIÉTÉS

L'Exposition des Petits Fabricants. — *L'exposition des Petits Fabricants* cette année encore a été organisée aux Tuileries, dans les locaux du Jeu de Paume. Depuis le conflit avec l'Allemagne l'endroit a servi, on le sait, à des exhibitions comme celle de la *Cité reconstruite* : et lorsque la place leur est nécessaire on les laisse empiéter sur les terrasses voisines du jardin. Mais cette fois, l'exposition des *Petits Fabricants*, à part quelques baraques de vente sur l'esplanade de la rue de Rivoli et une annexe dont l'installation n'est pas terminée, tient à l'aise dans le Jeu de Paume, — fait qui indique à lui seul combien le nombre des exposants habituels de l'association se trouve réduit par la guerre.

Avant de passer en revue la série des inventions et trouvailles proposées au bon public, je dois indiquer que certains exposants se retrouvent tous les ans avec la même camelote, — les mêmes modèles plus ou moins ingénieux. C'est comme une série; ils tiennent à enfoncer le clou et insistent avec une obstination digne d'un meilleur sort. — Je veut dire simplement, en mentionnant le fait, qu'il ne me semble pas utile de revenir sur des envois dont il a été déjà parlé, — la place se trouvant restreinte pour cette chronique et d'ailleurs le prix du papier, dans la période que nous traversons, prenant des proportions inquiétantes, comme chacun peut savoir.

Dès l'entrée, vers la place de la Concorde, on se trouve en présence d'une véritable exhibition de jouets, — surtout de jouets militaires, dont les événements actuels avec les dernières trouvailles scientifiques des belligérants, les personnages en vedette des deux côtés de la barricade font surtout les frais. On peut ainsi mentionner un fort de Douaumont : un autre fort « explosif », dont la catastrophe se produit lorsqu'un projectile de ce tir vient toucher la porte; des aéroplanes en quantité et de modèles divers : « le petit aviateur » ; le Bombardier, torpilleur aérien ; un sous-marin, le « Berrob », jeu « scientifique et amusant » ; un autre sous-marin dont le capot se referme et qui descend au fond d'une cuve, — tandis qu'à côté, le même inventeur propose un petit bonhomme actionnant une pompe, jouet d'un mécanisme ingénieux et simple. Plus loin, nous trouvons la guerre sous-marine, des petits bateaux tournant sur un disque et

qu'il faut faire sauter ou couler au passage; un navire d'ancien modèle marchant à vapeur et dont les canons peuvent tirer; des pièces d'artillerie, des mitrailleuses plus ou moins automatiques ; des régiments de soldats ; plusieurs « tanks » eux aussi armés de canons ; la cathédrale de Reims en jeu de patience, « avec cinq vues différentes » ; le jeu de billes des alliés; le jeu des drapeaux avec un projectile complice; encore un « tir national » où l'on envoie une balle sur des disques de couleurs différentes; la « guerre en ombres » avec des têtes de carton découpé dont on établit le corps avec les doigts comme pour les « ombres chinoises ». Dans la série des inventions burlesques, c'est un « Kapout-Guillaume », bonhomme encore découpé, dont il s'agit d'enlever la tête; la « culbute de Guillaume », le petit personnage connu sous le nom du « père la colique », mais cette fois coiffé du casque, et qu'il s'agit d'envoyer d'un coup dans une pochette suspendue à une bascule; un guignol dont les personnages portent l'uniforme allemand et, dès qu'ils sont touchés, se hâtent de faire « Kamarad » ; le « lasso victorieux », dont on enlève l'Allemand, l'Autrichien, le Turc, — et, du même exposant, Anastasie, armée de ses ciseaux, — la vieille toupie qu'on a pendue et qui tire la langue. — Naturellement, on retrouve les « grimaces parisiennes », ces petites têtes molles, polychromées, dont l'expression se modifie avec une pression des doigts et qui représentent diverses célébrités : Guillaume II, le Kronprinz, François-Joseph, Hindenburg, — même le président Poincaré, avec une lippe plutôt facétieuse. — Une des curiosités encore de cette série est la tête de Boche faite d'une grosse pomme de terre, sur laquelle on fixe le casque, les lunettes et les yeux, les oreilles, les lèvres, — avec des piquants, — et un nez auquel pend la croix de fer. On peut ajouter enfin le cartonnage découpé figurant un civil qui riboule des yeux, lève le doigt : « Taisez-vous, méfiez-vous », — et, invention plus anodine, des bateaux et cocottes aux couleurs des Alliés, qu'on obtient par le pliage d'une feuille aux compartiments de couleurs diverses.

Mais tous les jouets exposés ne concernent pas la guerre, — heureusement en somme, — et il est possible d'indiquer dans le genre quelques inventions curieuses : la toupie du jongleur et la toupie marocaine; le pion voyageur, loto géographique; un cochon conduisant une brouette; le « trot-trot, » cheval trotteur automatique ; une charrette dont l'attelage est articulé; des jouets en bois peint : le rémouleur, la bergerie, le camion chargé de fûts et de caisses ; d'autres bois découpés et peints : le chaland, la diligence, un moulin à vent, un tramway, la voiture de déménagement « pour tous pays alliés » ; naturellement l'aéroplane et la « crème de menthe ». Certains encore, consacrés à « l'intérieur du paysan », à des animaux divers, ont été exposés par « l'atelier des soldats blessés de l'Hôpital

Buffon, — envoi devant lequel les tout petits s'arrêtent avec des yeux émerveillés, et, comme origine, on doit rapprocher de ces objets ceux en métal adressés par M. G. Leclerc, des « convois automobiles » : un encrier, des vases faits avec des douilles d'obus, des boîtes d'allumettes, de très jolis coupe-papier, etc. A côté des meubles miniature de M. Rouge-Pallas, j'ai remarqué l'exposition de Mlle Marion : la première classe française en Alsace ; des modèles de mobiliers, diverses poupées délicieusement jolies, — et parmi les inventions se rapportant à la guerre, dont la hantise se retrouve toujours, de nouvelles béquilles pour les blessés, la béquille-pliante, susceptible de servir de siège ; la béquille Renouard qui permet de rester demi-assis, le corps en équilibre ; un brancard à transformation pour les tranchées, et un appareil permettant d'écrire en relief à des aveugles sans connaître leur alphabet spécial.

§

J'arrive à la série des inventions diverses où se révèle, comme d'habitude, l'ingéniosité des petits fabricants. C'est un appareil de repasseur, — monté sur une bicyclette ; un autre pour déboucher les bouteilles, — marque : le Sorcier ; le cendrillon, balai-laveur tordeur ; le doigtier pour la cueillette des fruits et légumes ; la serpette-sécateur ; un « chantier » pliable, levant le fût automatiquement ; le « siphon sanitaire amovible » pour l'interception des odeurs ; un couteau pour ouvrir les boîtes de conserves ; le Siamois, cuillère-fourchette ; le « coquetier Rivière », appareil pour faire cuire les œufs à la coque sans coquille ; un compte-mère pour le dosage du sucre cristallisé ; « l'éclatant », mèche ou bec de lampe s'adaptant sur un flacon, une bouteille minuscule ; le briquet automatique à essence ; le record métallique Rex, de sûreté, pour appareils à gaz ; un procédé pour faire soi-même ses chaussures ; les patins et talons « Smeldur » en cuir chromé inusable ; le « fixe-lame », instrument pour tenir à la main les lames des rasoirs mécaniques devant être aiguisées ou repassées ; le lit « le Pratique », à quatre transformations ; le nouveau sommier-réglable (système Renault) ; le sac Ritagal, des articles de voyage en cuir et toile, « au confort du poilu » ; le sac fourre-tout, la musette jumelle, — à côté d'une moustiquaire de coiffure qui ressemble furieusement à une cage pour les mouches, et, pour les coloniaux surtout, « le Pacha », moustiquaire à support extensible. — C'est encore le « rasoir de sûreté Bonniol ; un support à crémaillère qui s'installe contre une fenêtre ou une porte et où l'on peut accrocher le miroir de toilette ou le bock pour la lessive ; de nouvelles bretelles, pour ceux qui utilissent cet ustensile ; le Simplex-toilette, tabouret et bidet avec siège à glissoire et une chaise longue qui est encore un bidet ; l'encre noire anti-tache et un dispositif pour enfiler les aiguilles de machines à coudre ; des boutons

d'uniforme démontables et se posant instantanément, ainsi qu'un tire-laine à reluire pour remplacer la brosse. On peut ajouter « le suspenseur » à ajouter aux musettes des chevaux et un « dégorgeoir» pour les animaux — bœufs, vaches, chevaux — qui ont trop bien déjeuné, — avec la « boucle » pour tenir ouverte la gueule de l'animal. — Je suis obligé de passer sur diverses mécaniques et appareils électriques, mais parmi les divertissements j'indiquerai un perfectionnement du jeu de tonneau et le « casse-tête parisien », six morceaux de fer qu'on assemble pour en former une croix dans tous les sens.— Parmi les articles de luxe on peut signaler des « papiers et parchemins d'art, pour reliures ; la reliure amovible Maillet ; des tissus d'art norvégien, — lin, soie et coton, — avec dessins en couleurs, — et le modèle du métier à tisser, — sans parler d'une exposition curieuse de fleurs en mie de pain, qu'en cas de nécessité on pourra sans doute mettre dans la soupe.

§

Comme on pouvait s'y attendre, les difficultés que nous avons pour nous procurer le charbon du prochain hiver, et les restrictions du gaz, ont provoqué toute une série d'inventions dont le type a été préconisé sous le nom de marmite norvégienne, — ainsi que divers produits et inventions que nous recommandent les exposants. — C'est ainsi « le bouillon comprimé » ; l'égoutteur du « Cuistot », poêle à double fond pour la friture des pommes de terre ; le « porte-grille » pour « surélever la matière incandescente et la rapprocher des objets à chauffer » ; l'agglomérateur parisien, pour le chauffage gratuit ; le chauffage économique par l'électricité ; le réchaud à pétrole Novus, à flamme bleue; le Calorie, concentreur de chaleur pour cuisine à gaz, charbon, pétrole ; le « Cuiseur Parisien », 40 o/o d'économie sur le gaz ; une cocotte fait-tout (casserole, gamelle, etc.), dit « la Petite Bretonne », appareil conservateur de la chaleur et du froid ; la poêle tubulaire à gaz d'éclairage ou pétrole ; le cuiseur électrique, chauffage économique ; la cloche française, nouvel autocuiseur ; la caisse norvégienne Phébus ; une autre caisse norvégienne ou l'on peut mettre quatre bouteilles en grès autour de la marmite; la marmite franco-norvégienne Laigneau ; le cuiseur Gérin ; encore un auto-cuiseur, « Ma Norvégienne », système Chevalier ; l'auto-cuiseur Phénix ; la marmite La Préférée, le réchaud « Gaz clos » le Cuirôtisseur — et quelques autres, dont l'énumération, on peut croire, deviendrait fastidieuse.

Telle est à peu près l'impression qu'on emporte d'une visite à l'Exposition des Petits Fabricants. Peut-être n'a-t-elle donné rien de bien nouveau cette année ; mais les trouvailles sont rares et les inventions moins fréquentes qu'on ne pense. Cette exhibition ne saurait être inutile toutefois, car on y pourra remarquer nombre de disposi-

tifs nouveaux, s'ils sont appliqués à des inventions plus anciennes. Enfin elle aura marqué une date et sans doute nous permettra d'attendre des temps meilleurs, — qui sont la merveilleuse promesse des jours à venir.

CHARLES MERKI.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant la nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Esotérisme

Elie Alta : *Cosmogonie humaine*. Avec plus de 450 fig. explicatives ; Bouchet-Dreyfus, Vichy. » »

Histoire

Civis : *La direction de la paix ;* Conard. 4 »

Paul Huvelin : *La deuxième guerre punique*. Avec une photogravure et 3 cartes ; Perrin. 2 50

Petite histoire politique de l'Angleterre depuis 1914. Avant-propos de Stéphen Pichon ; Grasset. 0 50

Littérature

Ch. Baudelaire : *Les Fleurs du mal*. Texte de 1861 avec les variantes de 1857 et des journaux et revues. Avec une étude sur Baudelaire par Th. de Banville, 2 portraits et un autographe ; Fasquelle. 3 50

Edouard Champion : *Chateaubriand et les dames de la Halle*. Avec fac-similés ; Champion. » »

Georges Dubosc : *Trois normands : Pierre Corneille, Gustave Flaubert, Guy de Maupassant*. Avec 8 illust. inédites ; Defontaine, Rouen. » »

Georges Lecomte : *Les lettres au service de la patrie ;* Fasquelle. 3 50

Edgar Poe : *Les Contes les plus célèbres*. Trad. de Ch. Baudelaire ; Fasquelle. 3 50

Ouvrages sur la guerre actuelle

Gabriel Alphaud : *Les Etats-Unis contre l'Allemagne ;* Payot. 6 »

Comt Willy Breton : *Les établissements d'artillerie belges pendant la guerre*. Avec 61 illust. Préface de E. Vandervelde ; Berger-Levrault. 6 »

Colonel Bujac : *L'héroïque Serbie*. Préface de M. Vesnitch ; Fournier. » »

Enquête sur les conditions d'une paix durable ; Temps nouveaux. » »

Paul Fiolle : *La Mazsouille*. Préface du Dr G. Dumas ; Payot. 3 50

Augustin Hamon : *Les leçons de la guerre mondiale ;* Giard et Brière. 8 »

Robert Jamet : *La sublime hécatombe ;* Albin Michel. 3 50

Capitaine Marabini : *Les Garibaldiens de l'Argonne ;* Payot. 3 50

Francisco Orozco Munoz : *La Belgique violée*. Trad. de l'espagnol par J.-N. Champeaux. Préface de H. Carton de Wiart ; Berger-Levrault. » »

G. Pariset : *Leurs buts de guerre ;* Berger-Levrault. 1 50

Louis Piérard : *La Belgique sous les armes, sous la botte, en exil ;* Perrin. 3 50

Charles Stiénon : *La campagne anglo-belge de l'Afrique orientale allemande*. Préface de M. de Broqueville. Avec 46 illust. et 2 cartes ; Berger-Levrault. 6 »

Testis : *L'Expédition des Dardanelles ;* Payot. 3 50

Général X : *La paix française*. Préface de Junius ; Echo de Paris. 2 »

H.-G. Wells : *L'Europe de demain*. Trad. de l'anglais par Suz. Mazereau ; Laffitte. 3 50

Philosophie

R. Anthony : *La force et le droit ;* Alcan. 2 50

Poésie

E.-M. Bénech : *La poursuite du vent* ; Figuière. 3 50
Henri Chassin : *Les Clameurs et les Voix* ; Bénard. 3 »
Gilbert Charles : *Les fleurs du rêve* ; Les Œuvres nouvelles. 2 50
Georges Grandjean : *Gouffres et brasiers* ; Figuière. 3 50
Th. Impérinetti : *Les Vaines tristesses*. Préface de Henry Fénateu ; Cordier, Bastia. » »
Gabriel Mo : *Mes premières armes* ; les Œuvres nouvelles. 3 50
J. M. Renaitour : *La lyre et les armes* ; le Scarabée. 1 »
A. de Rosenthal : *Roses de mai* ; les Œuvres nouvelles. 2 50
Henry de Stains : *Au fil des heures* ; Sansot. 3 »
André Verthois : *Le Sentier* ; les Œuvres nouvelles. 2 50

Publications d'art

A.-J.-A. Lobry : *Henri Brémant* ; Berger-Levrault. 2 50

Questions coloniales

J.-Jean Louis : *Par delà le Haut Atlas* ; Imp. Rapide, Casablanca. 1 »

Questions médicales

Dr H. Bernheim : *Automatisme et suggestion* ; Alcan. 2 50

Roman

Ed. Baugé et R. Nadaud : *Sous les vertes allées* ; S. n. d'édit. 2 »
Geneviève Duhamelet : *Ces dames de l'hôpital 336*. Préface de G. Docquois ; Albin Michel. 3 50
Marcel Nadaud : *Ma petite femme*. Albin Michel. 3 50
Eve Paul-Margueritte : *La prison blanche*. Préface de M. Paul Margueritte ; Flammarion. 3 50
H.-G. Wells : *Mr Britling commence à voir clair* ; Payot. 3 50

Sciences

Max Leclerc : *La formation des ingénieurs à l'étranger et en France* ; Colin. 2 »

Sociologie

Maurice Boigey : *L'Elevage humain* ; Payot. I : *Formation du corps, Education physique*. 3 50
II : *Réforme intellectuelle. Réforme morale*. 2 »
Louis Cazamian : *La Grande Bretagne et la guerre* ; Flammarion. 3 50
Lucien Deslinières et A. Fastout : *Organisons-nous* ; Giard et Brière. 2 »
Dr F. Klosu : *Le poison maudit* ; Ce qu'il faut dire. 0 10
Brand Whitlock : *Un Américain d'aujourd'hui*. Trad. de l'anglais par Mme Henry Carton de Wiart ; Berger-Levrault. 4 »

Varia

J. Van Driesten : *La Toison d'Or*. Préface de Léon Bocquet. S.n.éd. » »
Mikael Varandian : *L'Arménie et la question arménienne*. Préface de Victor Bérard ; Imp. moderne, Laval. 1 »
P. Vidal de La Blache : *La France de l'Est : Lorraine, Alsace*. Avec 2 cartes ; Colin. 10 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Littérateurs morts à l'ennemi. — Une lettre de M. Marcel Herwegh. — A propos de la peur à la guerre. — A propos des pommes de terre. — Le cinquantenaire de Baudelaire. — La surveillance dans les prisons. — Le Pardon de Sainte-Anne-de-la-Palud. — « Nouveaux Riches. » — L'Armée polonaise en France. — Deux Mantegna. — Pari mutuel et Paris au Livre. — Le Finalisme et les boux. — Les plus grandes villes du continent américain. — Horace dans les Tranchées. — Les Templiers. — Paul Valéry et André Lebey. — Chacun à sa place. — L'Argus de la Presse.

Littérateurs morts à l'ennemi. — Le sous-lieutenant Albert-Paul Granier, né au Croisic, auteur de *Coqs et Vautours*, poèmes sur la guerre,

a été tué en observant les lignes ennemies ; un obus a pulvérisé son appareil. — Le Capitaine Paul Vignon, membre du Comité France-Amérique, correspondant d'universités américaines, qui signait Georges Liges ses nombreux articles, a été tué à la tête de sa compagie, devant Bixschoote, le 31 juillet dernier ; il avait été deux fois cité à l'ordre du jour.

Une lettre de M. Marcel Herwegh.

Paris, le 21 Août 1917.

Monsieur le Directeur,

L'article qu'un de vos collaborateurs, M. Henri Albert, vient de consacrer, sous la rubrique « *Lettres Allemandes* », au Centenaire de *Georges Herwegh* contient sur les idées et le rôle politique de mon père plusieurs appréciations inexactes et certaines omissions, sans doute involontaires, qu'il est de mon devoir de signaler aux lecteurs du *Mercure*.

M. Henri Albert me reproche d'avoir sans raison suffisante qualifié Georges Herwegh de poète suisse. En Suisse, la littérature, par le fait de la langue, est française, italienne ou allemande ; il n'y a donc pas, à strictement parler, de poètes suisses. Cette dénomination ne peut s'entendre qu'au point de vue de la nationalité, celle qui résulte de la naissance, à fortiori peut-être celle qu'on a librement choisie. Pour mon père aucun doute n'est possible. Déjà en 1844, c'est comme *citoyen* d'*Augst* (du petit canton suisse de Bâle-Campagne) qu'il signe la poésie intitulée « Salut de Fête », au Tir Fédéral de Bâle. C'est la Suisse qu'il ne cesse de revendiquer comme sa véritable patrie, c'est elle qu'il a chantée avec les plus beaux accents lyriques, aussi bien, mieux même que les poètes officiels, le pangermaniste Keller par exemple. Qu'aurait-il fait de plus si la Suisse avait été son pays d'origine ? Comme l'écrit M. Dumur dans son remarquable livre « Les deux Suisse », « il y a dans ce pays un sentiment national constitué par-dessus les idées de langue, de race, de religion et de culture.... » Si la fatalité a fait naître le poète en pays allemand, l'Allemagne ne lui donna pas son nom dont la désinence n'a rien de germanique, elle ne lui a fourni que l'idiome avec lequel il exprima sa pensée.

En parlant de l'évolution politique du poète, M. Henri Albert oublie de faire ressortir que cette évolution fut accomplie vers l'âge de vingt-cinq ans. Il n'observe pas que l'attachement inébranlable du poète au principe de la liberté a été la cause des illusions premières et la raison de leur abandon. Si l'on veut voir des tendances pangermanistes dans certaines des poésies, de 1839 à 1842, « La Flotte allemande » entre autres, qui sont l'expression de ces illusions, que dira-t-on de Victor Hugo ? Le grand écrivain français, à la même époque, glorifie d'un éloge exubérant ce Frédéric-Guillaume IV dont le jeune Herwegh devait démasquer si vite le cabotinisme libéral. Il adjure la Prusse de donner la liberté à l'Europe, de devenir le grand royaume septentrional, d'avoir non plus sur le Rhin, mais sur l'Océan des ports libres et une flotte puissante. Et pourtant en 1870 aucune voix française n'osa reprocher au républicain, proscrit du Deux décembre, d'avoir ainsi plaidé, en pleine maturité d'esprit, la cause du pangermanisme. M. Henri Albert ne veut-il pas reconnaître que cet amour de la liberté qui explique et justifie tout l'œuvre d'Herwegh, lui a

permis d'entrevoir l'avenir, lui a inspiré, pendant l'année terrible, des chants véritablement prophétiques, se rapportant à notre époque, la guerre actuelle n'étant que la conséquence de celle de 1870 ?

Quant aux « huit années » passées en Allemagne, dont l'auteur de l'article semble vouloir tirer argument pour y voir une sorte de retour au pays d'origine, il omet de dire que ce séjour eut lieu à Baden-Baden, une ville cosmopolite entre toutes, pleine d'étrangers, remplie surtout de Français qui jusqu'en 1870 s'y étaient établis soit pour des raisons de santé, comme Herwegh, soit pour toute autre raison. M. H. Albert ne dit pas davantage que, la guerre déclarée, Herwegh travailla avec la plus grande énergie pour la France, devenant le correspondant du journal de la Défense nationale, *La République française*, en relations constantes avec Challemel-Lacour qui lui écrivait, en 1871 : « Nous entendons travailler à remettre la France en état de reprendre son rang, ses sûretés, ses provinces, parce que sans elles la France est à la merci de l'Allemagne et parce que, jusqu'à ce que cet équilibre soit rétabli, nous sommes en guerre latente, il n'y a ni paix ni liberté, ni progrès possibles en Europe. *Je crois que dans ces conditions vous pouvez marcher avec nous.* »

Citoyen de la libre Suisse, ami fervent de la France démocratique, par quels liens pourrait-on rattacher le poète à l'Allemagne impérialiste? et ce n'est peut-être pas dans les *Leitres Allemandes* qu'il convenait d'évoquer une aussi noble et aussi pure mémoire.

Je vous serai obligé, Monsieur le Directeur, de publier dans votre Revue, à titre rectificatif, cette lettre qui n'a pas pour but d'engager une polémique.

Veuillez agréer l'assurance de mes meilleurs sentiments.

MARCEL HERWEGH.

§

A propos de la peur à la guerre.

Mon cher Directeur,

A propos de la peur à la guerre dans ses *Echos* p. 185, le *Mercure de France* donne « sans commentaires » une anecdote contée par le général italien Giulio Manzoli. C'est l'histoire d'un commandant qui, un obus tombant à l'intérieur de la tente où il se trouvait, ne sourcilla pas et continua « tranquillement à sabler le champagne ». Le lendemain une simple détonation de bouchon de champagne causa son évanouissement.

Rien de mystérieux là-dedans.

Au moment où l'obus éclata, pour *se tenir* mieux que les autres, le commandant fit un effort d'énergie tel qu'il *se claqua* l'énergie comme on *se claque* un muscle dans une épreuve athlétique.

Le fait est médicalement connu.

J'ai assisté à une copie fidèle de celui que le *Mercure* rapporte. Un capitaine reçoit un obus devant la porte de sa cagna. Il jouait aux cartes. Ses partenaires se jettent à terre. Lui, conserve le sourire... et pas une de ses cartes ne tombe. Deux jours après, à l'occasion d'un « tir de concentration », pas très méchant, de l'adversaire, il était pris d'une crise de panophobie douloureuse avec *angoisse* rétrosternale et *anxiété* intense. *Il en eut pour deux mois avant de retrouver son énergie.*

Lors du fameux accident de Grisolles qui « amocha » le colonel boche Winterfeldt, un des attachés étrangers fut étonnant de flegme. On prononça le qualificatif : « admirable ».

Le lendemain cet attaché, dont le sang-froid avait été si remarqué, donnait des signes non équivoques de fatigue mentale. Le surlendemain il devait faire le discours d'usage au banquet offert par la municipalité de Montauban. Il ne put arriver au bout de la première phrase ; trois fois l'orchestre joua un hymne national pour aider sa mémoire défaillante...

L'attaché ne persista pas. Sans cela tous les airs nationaux d'Europe y seraient passés avec résultat négatif...

Méfiez-vous des gens au sang-froid tellement exceptionnel ! Gare au *claquage* de la volonté !

Dr PAUL VOIVENEL.

§

A propos des pommes de terre.

Mon cher Mercure,

J'aime les pommes de terre, et je les aime « en robe de chambre » ; je ne veux pas qu'on m'en serve « en robe des champs ».

Vous avez accueilli trop facilement la glose qui qualifie ainsi leur pelure. Je conviens qu'elle s'autorise d'un manuel de leçons de choses à l'usage des écoles primaires, de quoi il faut se soucier peu, comme de bien d'autres bourdes que nos pédagogues enseignent gravement aux mômes de la communale. Mais un cuisinier vous renseignerait mieux.

Une pomme de terre épluchée est « nue ». Une pomme de terre qui a conservé sa pelure est « en chemise. » Quelques maîtresses de maison, en mal d'ingéniosité, ou trouvant le mot shocking, y ont substitué l'expression « en robe de chambre » qui a fait fortune.

Sur quoi un pédagogue, qui ne comprenait pas, a peiné et a fait la belle découverte de la « robe des champs ».

A quoi rime, je vous prie, cette robe des champs, et que pourrait bien être la « robe de ville » d'une pomme de terre... ?

Bien vôtre.

RENÉ ROLLERO.

§

Le cinquantenaire de Baudelaire. — On a célébré le cinquantenaire de Baudelaire à la maison de Balzac, le dimanche 2 septembre.

Il y eut une allocution familière de M. de Royaumont, posant la question intéressante de la limite des droits d'auteur, et une conférence pathétique et vibrante de M. Ernest Raynaud qui profita de la circonstance pour nous rappeler les relations de l'auteur des *Fleurs du mal* avec l'auteur de la *Comédie Humaine*. Sainte-Beuve y a passé un mauvais quart d'heure, ce ce qui a dû réjouir les mânes de Balzac et ce qui ne peut manquer d'être agréable à M. Fernand Vanderem.

Des artistes de talent : MMmes Andrée Cahuzac, Suzanne Tessier, Bertile Leblanc, Berthe de Nyze, Andrée de L'Orme, MM. Pierre Marnès, et Jean Noury récitèrent tour à tour des vers de Baudelaire. M. Louis Bourny a vivement impressionné l'auditoire par la façon vraiment intelligente

dont il a détaillé le *Voyage*. L'assistance était nombreuse et choisie. On remarquait quelques éditeurs, sans doute en quête d'une préface des *Fleurs du Mal*, venus pour tâter l'opinion et qui prêtaient une oreille attentive aux conversations particulières. Inutile de dire que l'on a beaucoup parlé de M. Camille Vergniol.

§

La surveillance dans les prisons. — L'affaire Almereyda a montré que dans certaines prisons la surveillance des détenus laissait à désirer. Mais ce relâchement n'est rien à côté de celui des prisons françaises au commencement du XIXe siècle.

La surveillance dans les prisons était à cette époque vraiment singulière et l'on s'étonne moins que les plus dangereux malfaiteurs aient pu réussir aussi facilement et à maintes reprises à recouvrer leur liberté.

Les prisons, depuis dix ans, avaient contenu tant de détenus politiques, victimes des passions du moment et des partis successivement au pouvoir, que le fait seul d'être incarcéré, même de droit commun, ne constituait plus une présomption d'infamie.

Dans la plupart des prisons, la discipline était plutôt complaisante.

On en était arrivé à avoir pour les prisonniers de grands égards et à leur accorder certaines libertés dont profitaient ceux qui ne s'y trouvaient écroués que sous la prévention de crimes et de délits ordinaires.

C'est ainsi que, contrairement aux règlements, dans presque toutes les prisons françaises les portes des chambres des détenus n'étaient fermées qu'à dix heures du soir. La porte du corridor seule les retenait prisonniers. Ils avaient dès lors la faculté de se rendre mutuellement visite, et même de dîner l'un chez l'autre, quand ils n'invitaient pas au festin leur geôlier, sa femme et ses enfants.

Un prisonnier généreux pouvait aussi recevoir à souper ses amis du dehors.

On n'a plus idée de cela aujourd'hui et l'on ne fait plus aussi bonne chère dans les prisons contemporaines qu'il y a un siècle, ce qui n'empêche nullement les événements mystérieux et singuliers de se produire dans les geôles.

§

Le Pardon de Sainte-Anne-de-la-Palud. — Malgré la guerre, le pardon de Sainte-Anne-de-la-Palud, si sauvagement, si lyriquement chanté par Tristan Corbière, n'a pas chômé cette année. Moins d'hommes, presque pas de jeunes hommes, de saltimbanques un peu moins, beaucoup plus de veuves et de femmes en deuil, mais une foi toujours vivace, plus profonde même et plus tragique.

Sainte Anne, dont la légende a été racontée par M. Anatole Le Braz, dans *Au Pays des Pardons*, et par M. Th. Caradec, dans *Au Fil de la Route Bretonne*, était bretonne et reine du pays d'alentour. Le roi, son époux, homme très dur, voyant qu'elle était grosse, la chassa et elle alla vers la mer où un bel ange aux ailes de goéland et vêtu de brume la prit à bord de sa nacelle lumineuse et l'emmena en Judée où elle mit au monde celle qui devait être la Sainte Vierge Marie, après quoi, sainte Anne revint sur la barque lumineuse dans sa Bretagne où Jésus, son petit-fils, vint la

visiter et fit jaillir pour elle une source miraculeuse. Après sa mort son corps disparut, mais son image de pierre fut pêchée dans la mer et, portée près de la source, devint si lourde, que l'on interpréta ce signe comme un désir et qu'on lui construisit une chapelle à cette place, au bord de la baie de Douarnenez.

Le pardon, cette année comme toujours, s'est ouvert officiellement la dernière semaine d'août, mais dès le jeudi des *tavernours* étaient là avec leur campement de tentes, de tables, de fourneaux pour cuire les galettes de sarrazin, à l'ancienne car le froment, qui depuis une dizaine d'années remplaçait le blé noir, lui a de nouveau cédé le pas à cause des restrictions.

Et voilà la plus belle collection de stropiats, de culs-de-jatte, de pieds-bots, de paralytiques, de borgnes, d'ulcéreux ; il y eut même cette année des éclopés et des mutilés de la guerre, des croix de guerre, une médaille militaire...

Ceux qui ont vu cette cour des miracles ne peuvent l'oublier. Les mendiants glapissent, râlent, choquent les béquilles et les pilons, gémissent, prient, injurient, font sonner le billon dans leurs sébiles. Il faudrait un Callot ou un Goya pour rendre le pittoresque excessif de ces mendiants bretons qui sont chez eux, car c'est leur fête. Ils sont les pauvres de sainte Anne et ce serait péché de les rudoyer. D'ailleurs ils s'intitulent entre eux les « rois de la Palud », et ils perçoivent des impôts sur les fidèles et les curieux accourus de tous les points de la Bretagne.

Cette année, leurs recettes ont été fantastiques, car on a donné beaucoup en l'honneur des braves morts au champ d'honneur. Ce sont les femmes surtout qui ont donné ; celles de Douarnenez, au bonnet plat ; les Fouesnantaises, au corset de velours ; les *demoiselles* de Saint-Renan, en châle de tulle brodé ; celles de Crozon, aux coiffes en pain de sucre ; celles de Guiclan, à la collerette empesée ; celles de Plougastel, vêtues de corsages verts ou mauves, et les Ouessantines en velours noir orné de rose. On dansa au son du biniou, mais avec moins d'entrain qu'avant la guerre, tandis que dans la chapelle de Sainte-Anne les prières des pardonneuses s'élevèrent plus ferventes que jamais.

Et les piétons qui s'en retournèrent après le pardon n'en chantaient pas moins à tue-tête la chanson de route du moment :

Quand Madelon vient nous servir à boire,
Sous la tonnelle on frôle son jupon,
Elle vous raconte une histoire.
Une histoire à sa façon...

ou le vieux refrain gaulois, si mélancolique cette année :

Gai, gai, marions-nous,
Mettons-nous la corde au cou.

§

« **Nouveaux Riches** ». — L'expression de *nouveaux riches*, pour désigner ceux qui se sont enrichis brusquement, n'est pas nouvelle. Nous la retrouvons notamment dans Thiers, *Révolution française* :

Paris offrait un spectacle singulier : les patriotes, furieux depuis l'arrestation de Babœuf, de Drouet et de leurs autres chefs, exécraient le gouvernement et ne sou-

haitaient plus les victoires de la République, depuis qu'elles profitaient au Directoire. Les ennemis déclarés de la Révolution les niaient obstinément ; les hommes fatigués d'elle n'avaient pas l'air d'y croire. Quelques *nouveaux riches, qui devaient leur fortune à l'agiotage ou aux fournitures, étalaient un luxe effréné* et montraient la plus grande indifférence pour cette Révolution qui avait fait leur fortune. Cet état moral était le résultat inévitable d'une fatigue générale dans la nation, de passions invétérées chez les partis, et de la cupidité excitée par une crise financière. Mais il y avait encore beaucoup de Français républicains et enthousiastes, dont les sentiments étaient conservés, dont les victoires réjouissaient l'âme, qui, loin de les nier, en accueillaient au contraire la nouvelle avec transport, et qui prononçaient avec affection et admiration les noms de Hoche, Jourdan, Moreau et Bonaparte. Ceux-là voulaient qu'on fît de nouveaux efforts, qu'on obligeât les malveillants et les indifférents à contribuer de tous leurs moyens à la gloire et à la grandeur de la République.

Il s'agit de l'été de 1796, mais presque tous les noms peuvent être remplacés par des noms contemporains... C'est là un petit jeu auquel on peut se livrer pour passer le temps, les jours de pluie, dans les villégiatures.

§

Pour le Centenaire de Kosciuszko. — Un meeting à la mémoire du grand capitaine et patriote polonais sera tenu le soir du 15 octobre, à Londres, dans le Kingsway Hall. Il n'est point de figure polonaise qui ait plus enflammé l'imagination du monde européen que ce héros qui prit part à la guerre de l'Indépendance de l'Amérique et dont le nom fut si populaire au début du précédent siècle. Aussi peut-on lire sur la liste des membres du Comité les plus grands noms anglais et polonais.

Toutes communications concernant ce meeting doivent être adressées à J.-H. Harley, Hon. Secretary, 38, Museum Street, London, W. C. I.

§

L'armée polonaise en France. — L'armée polonaise se constitue. Déjà on peut rencontrer à Paris ou dans un centre spécial d'instruction des officiers de cette armée nouvelle. Pour le moment ils ont adopté l'uniforme français avec de légères modifications. C'est ainsi que les officiers d'artillerie portent, sur les écussons du collet, deux canons croisés.

Il avait été question de rétablir la *chapska*, mais cette coiffure héroïque et historique a paru peu commode et partant trop démodée. Les officiers polonais s'en tiennent, à l'arrière, au képi français et porteront à l'avant le casque Adrian.

Détail curieux : on a retrouvé le règlement du maniement de la faux dont se servaient les fameux faucheurs de la mort. Ce règlement rentrera-t-il en vigueur et verra-t-on des lignes de faucheurs aller à l'assaut ?

§

Deux Mantegna. — Une galerie transatlantique vient d'enlever, moyennant 5.000.000 de francs, un Mantegna de la collection Pembroke, — l'un des trente-trois Mantegna actuellement connus, nous apprend notre confrère Vauxcelles.

Au temps où l'on répartissait les œuvres d'art conquises sous la République, Mantegna n'était considéré qu'en tant que monnaie d'échange contre d'autres tableaux plus en vogue. C'est ainsi que le célèbre rétable de San Zieno, de Vérone, dont le morceau central de la *predella* est encore au Louvre, ayant été morcelé, le musée provincial de Tours en reçut un pre-

mier fragment, *la Résurrection*, en 1703 ; trois ans plus tard, l'Etat envoyait un second morceau, *le Christ au jardin des Oliviers*, en échange duquel le musée tourangeau avait dû envoyer... un *Chasseur buvant* de Luca Giordano, — lequel d'ailleurs ne lui était jamais parvenu.

Les deux Mantegna de Tours font face aujourd'hui à un Rubens amené de Belgique, comme eux-mêmes l'avaient été d'Italie. En 1815, on ne sait comment, *le Calvaire* du Louvre, *la Résurrection* et *le Christ aux Oliviers* de Tours, furent « oubliés » dans les restitutions.

Ne pourrait-on réunir, aujourd'hui, ce triptyque rarissime ?

§

Pari mutuel et Paris au Livre. — Bien qu'en France le parti mutuel, sur les champs de courses, soit le seul autorisé, il est toujours intéressant d'entendre discuter les mérites respectifs des « preneurs au livre » (bookmakers) et des machines du mutuel par ceux qui suivent de près les choses du turf. Quelques renseignements inédits pourront sans doute être profitables à ceux qui se délectent à de telles discussions.

Il n'y a pas plus de quarante ans que ces deux formes de pari ont été introduites aux Etats-Unis et les preneurs au livre furent les premiers à éliminer le mutuel des pistes. En 1877, la piste de Jerome Park introduisit les deux systèmes, mais les preneurs au livre récoltèrent un déficit. Ils ne se découragèrent pas pour cela et continuèrent de faire affaires sur toutes les pistes en opposition au mutuel et à la vente des pools qui se pratiquait encore sur certaines pistes de coureurs. En 1886, les « bookies » réussirent à supplanter les machines aux grands hippodromes de Brighton Beach et de Saratoga, de sorte que c'est pratiquement une revanche que le mutuel a prise sur eux depuis quelques années.

Maintenant que le mutuel est en faveur à peu près partout, il est bon de mentionner les opinions partagées à son sujet. Les organisateurs de courses le préfèrent, mais il n'en est pas ainsi chez un grand nombre de turfmen. Quelques propriétaires de chevaux prétendent qu'il leur enlève toute chance de gagner sur leurs chevaux, tandis que les « bookies » leurs offraient souvent l'occasion de parier des sommes élevées avant que le gros public eût fait son choix. Au mutuel, au contraire, leurs chances de gain diminuent dès que le public constate qu'ils ont bien appuyé leurs inscrits. Les avocats du mutuel ripostent en constatant que certains chevaux payent des prix très élevés, mais les « bookies » et leurs amis répondent que cela ne se produit que dans les cas où des outsiders se classent deuxième derrière des favoris. Les propriétaires se plaignent en outre que le mutuel les force souvent à laisser un inscrit indisposé dans le champ d'une course, vu que les commissaires s'opposent à la retraite du cheval, parce que cela dérange les affaires aux machines.

§

Le Finalisme et les Houx. — M. Georges Bohn a raison à propos des épines du houx de dire que leur finalité est beaucoup moins simple que ne le présente M. Massart (*Mercure* du 16 août 17 page 688). Dans la forêt de la Sainte-Baume, des touristes me demandèrent le nom d'un arbre de dimensions respectables poussant sur les bords d'une fontaine ; c'est un fusain, disaient-ils? Et en effet on l'aurait juré. — Non, c'est un houx,

affirmai-je. — Mais ses feuilles ne sont pas épineuses? — Cherchons bien. Et bientôt en effet nous vîmes des rameaux du bas *à portée des chèvres*, munis de leurs feuilles vertes, luisantes, épineuses, caractéristiques.

Si les feuilles perdaient leur défense dans le but de se soustraire aux herbivores, elles ne choisiraient pas leurs branches du bas.

Je sais un deuxième houx gigantesque dans le même cas, c'est celui qui ombrage la fontaine de Lorges, très connue dans toute la région de Nans-Var. — Dr HENRY LA BONNE.

§

Les plus grandes villes du continent américain. — Voici le rang qu'occupent les sept plus grandes villes du continent :

New-York	5,500,439
Chicago	2,397,600
Philadelphie	1,657,910
Montréal	760,000
Saint-Louis	756,497
Boston	756,476
Détroit	700,000

Sans les faubourgs de Westmount, de Maisonneuve, d'Outremont et de Verdun, Montréal se trouverait occuper le septième rang, avec une population de 664,000 âmes.

La population de Toronto pour l'année courante est donnée comme étant de 460,526 âmes. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que la population de la ville-reine, qui se montre assez malthusienne, a diminué de 3,179 de 1916 à à 1917, tandis que celle de Montréal a été portée de 620,000 à 664,640. L'augmentation, ici, a été constante en dépit de la guerre.

§

Horace dans les tranchées. — Il y a parfois des surprises dans les tranchées allemandes. Dans une sape à gaz abandonnée on a trouvé, calligraphiée sur feuille de papier Bristol, la douce invocation d'Horace à la fontaine de Bandusie :

O fons Bandusiae, splendidior vitro
Dulci digne mero, non sine floribus,
Te flagrantis atrox hora caniculæ
Nescit tangere : tu frigus amabile
Fessis vomere tauris
Præbes, et pecori vago.

L'Allemand, sans doute un officier, qui, d'après ses souvenirs classiques, évoquait l'onde plus limpide que le cristal, devait avoir soif, et l'eau du ravitaillement n'arrivait pas, sans doute.

§

Les Templiers. — On sait que le pape Benoît XV, ennemi de la guerre, en attribue l'interminable durée à la Franc-Maçonnerie. Il a plusieurs fois songé, affirment ceux qui sont au courant des secrets du Vatican, à reconstituer l'ordre du Temple dont la Maçonnerie est peut-être issue par les chevaliers du Christ, branche des Templiers née après la suppression de cet ordre en 1312 par le pape Clément V et qui, réduite à des séances secrètes, dégénéra en une secte mystique.

Les nouveaux Templiers, si le souhait pontifical se réalisait, auraient

justement pour mission la défense politique de l'Eglise contre la franc-maçonnerie d'Etat.

Cette guerre qui a fait revivre tant d'anciennes choses fera-t-elle renaître la croix pattée, dite orientale, des Templiers, chargée d'une épée nue et la pointe en haut, afin d'indiquer qu'ils se considéraient comme les premiers défenseurs de la Religion ?

§

Paul Valéry et André Lebey. — Dans un salon littéraire, le rare poète Paul Valéry célébra dernièrement son ami, le poète député André Lebey.

Ce dernier, appelé à la Chambre pour une séance du Comité secret, ne put rester pour entendre son éloge et s'en alla devant que les chandelles fussent allumées... Mais Paul Valéry parla enfin et ceux qui étaient là furent sous le charme de la parole aisée du poète de *la Jeune Parque*, dont le discours était émaillé de traits d'esprits parfois très profonds et qui touchaient à la vie même des poètes.

Il vint un académicien *à côté*, qui est charmant et qui est sourd ; il s'assit auprès d'une femme de lettres non moins charmante et sourde également. Ils bavardèrent à voix basse avec d'autant plus d'entrain qu'ils n'avaient aucun effort à faire pour s'entendre et applaudissaient, en s'exclamant, avec d'autant plus de force et d'enthousiasme qu'ils n'avaient pas à se donner la peine d'écouter. Ils y perdaient au demeurant, car la conférence de Paul Valéry valait qu'on la goutât et l'on songeait que ce poète nous doit aussi de la belle prose que ses amis attendent avec impatience.

Mais voilà le thé-conférence lancé. L'an prochain chaque salon qui se pique de littérature aura son conférencier hebdomadaire et il n'y a pas qu'au théâtre que l'on voit la renaissance du monologue.

Dans les rues même, on rencontre désormais tant de gens qui parlent tout seuls que c'est peut-être là le nouveau bon ton.

§

Chacun à sa place. — « M. Potinier, administrateur de 3e classe, est nommé Commandant de Cercle à Kankan. » (Extrait du *Journal officiel de la Guinée française.*)

§

L'Argus de la Presse, fondé en 1879 (Société de Chambure et Cie), ayant son siège 37, rue Bergère, Paris, tient bien à rappeler, — EN CE MOMENT SURTOUT, — qu'il n'a rien de commun avec un office suisse situé à Genève et qui a, — sans aucun droit et pour bien d'autres travaux que nous, — pris le nom, le titre et certaines parties de l'organisation de l'Argus.

L'Argus de la Presse n'a rien de commun avec un prétendu Argus Suisse de la Presse de Genève. (*Communiqué.*)

MERCVRE

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

Quelques titres ont encore donné lieu à des p ises de bénéfices, mais, dans nsemble, les dispositions sont restées satisfaisantes, abstraction faite des va- rs russes qui demeurent mal influencées par les événements qui se déroulent ez nos alliés. Le recul des différents types de rentes n'est malgré tout pas p sensible : Russe 4 o/o 1901 58 fr. 20; 4 1/2 o/o 1909 62 fr. 75; Consolidé o/o 3e série 59 fr. 50; 5 o/o 1906 73 fr.; 3 o/o 1891 51 fr.

On observe une grande fermeté sur les Rentes françaises qui se présentent en uveau progrès : Rente 3 o/o 62 fr. 25; Rente 3 o/o amortissable 70 fr. 20; nte 5 o/o 87 fr. 90.

Les actions de nos grandes compagnies de chemin de fer sont bien disposées plusieurs regagnent quelques unités :

Orléans 1135 fr.; Nord 1317 fr.; Midi 950 fr.; l'Est et le P.-L.-M. sont sans angements à 782 et 990 francs.

Il y a eu peu de transactions sur le Nord-Sud qui vaut 130 fr.

L'action du Métropolitain s'est négociée à 450 fr. Les recettes de cette com- gnie depuis le 1er janvier 1917 jusqu'au 26 août se sont élevées à 44.057.430 fr., ntre 36.708.256 fr., pendant la même période de 1916, soit, en faveur de nnée courante, une plus-value de 7.349.174 fr.

Des achats suivis sur les Etablissements bancaires ont fait enregistrer aux leurs de ce groupe de nouvelles avances : Banque de Paris 1075 fr.; Union risienne 625 fr.; Crédit Lyonnais 1160 fr.; Comptoir National d'Escompte 5 fr.; Crédit foncier de France 637 fr.

Le compartiment des valeurs de cuivre est mieux disposé : Rio 1785 fr.; arsis 142 fr. 50; Montecatini 119 fr. Cette dernière société vient de procé- r à une émission de 120.000 actions nouvelles au pair de Lire : 100, payables souscrivant à raison de une action nouvelle pour trois anciennes.

Les valeurs métallurgiques ont eu un bon courant de demandes; l'action ñarroya se maintient au-dessus de 2500 fr. On dit que cette société aurait heté à la Compagnie Minière de Cogolin la plupart des concessions que celle-ci ssédait dans le Var.

Il y a eu une certaine irrégularité sur les Titres Russes, sur ceux principale- nt qui sont cotés sur le marché en banque.

LE MASQUE D'OR.

BONS DE LA DÉFENSE NATIONALE

Voici à quel prix on peut les obtenir :

PRIX NET DES

Bons de la Défense Nationale

(Intérêt Déduit)

MONTANT DES BONS	SOMME A PAYER POUR AVOIR UN BON REMBOURSABLE DANS		
	3 mois	6 mois	1 an
100	99 »	97 50	95 »
500	495 »	487 50	475 »
1.000	990 »	975 »	950 »
10.000	9.900 »	9.750 »	9.500 »
50.000	49.500 »	48.750 »	47.500 »
100.000	99.000 »	97.500 »	95.000 »

s *Bons de la Défense Nationale* offrent toutes acilités pour effectuer un placement de pleine rité, qui n'immobilise les capitaux engagés q'e peu de temps et qui donne au Trésor public les urces indispensables au salut du Pays.

trouve les *Bons de la Défense Nationale* par- : Agents du Trésor, Percepteurs, Bureaux de s, Agents de Change, Banque de France et ses ursales, Sociétés de Crédit et leurs succursales, toutes les Banques et chez les Notaires.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographie politique: Fernand Caussy
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique suisse : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes: Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises: Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.50	Le numéro.....	1.75
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers — Imprimerie du Mercure de France G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.